

Émile CHRÉTIEN

Professeur de philosophie retraité de l'enseignement collégial au Québec.

(2012)

Fragments de philosophie existentielle

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie retraité du Cégep de Chicoutimi

Courriel : jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de : "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web : <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web : <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle :

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Émile CHRÉTIEN

Professeur de philosophie retraité de l'enseignement collégial au Québec.

FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE EXISTENTIELLE.

Les Éditions de l'A.Z. et Émile Chrétien, 2012, 288 pp.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 24 janvier 2012 de diffuser ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.]

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte : Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

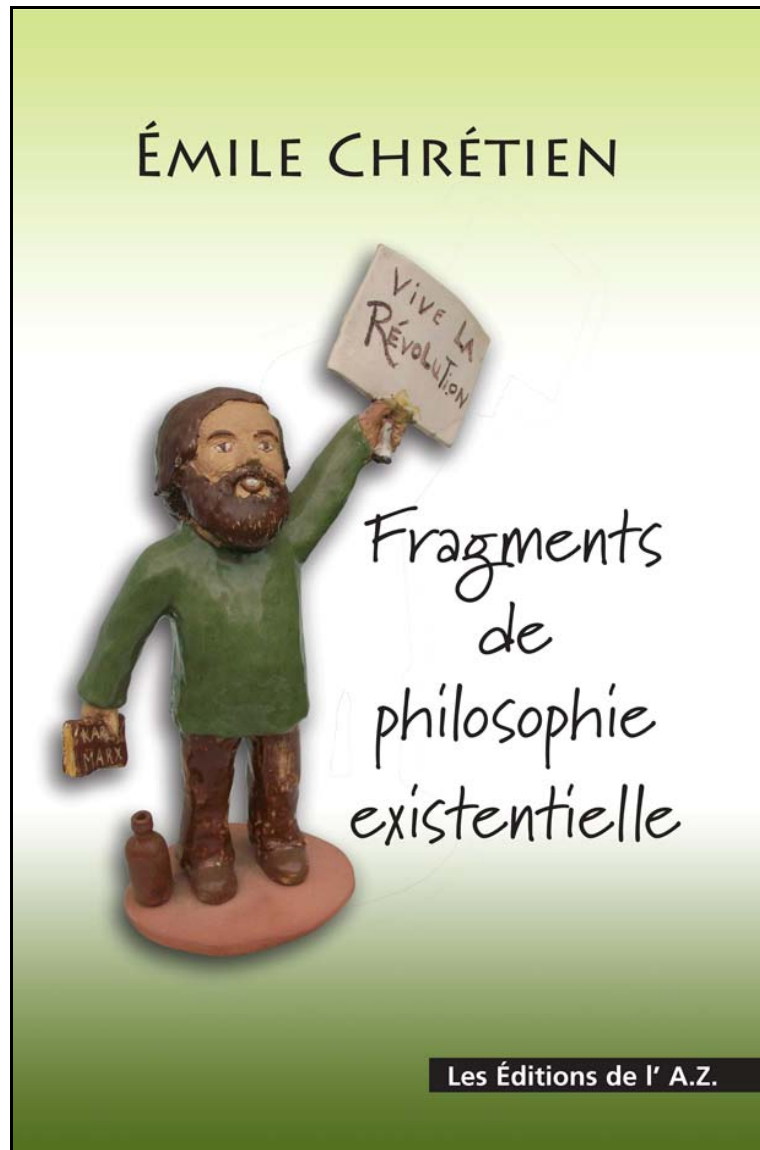
Édition numérique réalisée le 21 mars 2012 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



Émile CHRÉTIEN

Professeur de philosophie retraité de l'enseignement collégial au Québec.

Fragments de philosophie existentielle



Les Éditions de l' A.Z. et Émile Chrétien, 2012, 288 pp.

[2]

Couverture : Conception graphique, Michèle Gagnon
Figurine de faïence réalisée en 1974 par Lise Prud'homme.

Copyright 2012
par Émile Chrétien
pour les Éditions de l'A.Z.

Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© Les Éditions de l'A.Z. et Émile Chrétien
Droits réservés pour tous les pays

ISBN 978-2-9800108-8-0

[279]

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Avant-propos](#)

PREMIÈRE PARTIE

Petit livre sur ma petite philosophie [5]

Chapitre 1. [Quelques mots sur la philosophie](#) [9]

1. Philosophies [9]
2. Ma philosophie [9]
3. Et pourquoi pas la sagesse ? [10]
4. Notre désespérance [10]
5. Philosophe-fonctionnaire [10]
6. Un dire pertinent [11]
7. Parler pour être compris [11]
8. Un dire fécond [12]
9. Non sages structuralistes [12]
10. Si Comte avait tort [12]
11. Desalarier pour philosopher [13]
12. Prénazisme et philosophie [13]
13. Mon ami Sartre [14]
14. La bonne question [14]
15. Pauvres existentialistes [14]
16. Marx n'est pas mort [15]
17. Une mauvaise ébauche de l'avenir [15]
18. Un antihumanisme pratique [15]
19. Fascisme et philosophie [16]
20. Du rejet de ses enfants [16]
21. Mon ami Freud [16]
22. Mes génies favoris [16]
23. Et les sciences humaines [17]
24. Une question parmi d'autres [17]
25. Une réponse parmi d'autres [17]
26. Et si c'était important cette réponse [18]
27. Et d'autres questions [18]
28. Du discours sur la connaissance [19]
29. Des dogmatismes matérialistes ou idéalistes [19]

30. Une certitude [20]
31. Et si les professeurs avaient raison [20]
32. D'un éclectisme de bon aloi [22]
33. Nécessité de l'idéologie malgré la science [22]
34. Nous sommes tous philosophes [23]
35. À propos de Dieu [24]
36. De l'anxiété psychologique à la création philosophique [25]
37. Il y a des biens autres que matériels [27]
38. Et il faut en plus enseigner [27]
39. Je me répète [29]
40. Philosophe sans prétention [29]
41. Une raison épistémologique de philosopher [30]
42. Le marxisme est aussi une philosophie [31]
43. Philosophes québécois, si vous saviez ? [31]
44. À mes amis professeurs d'université [35]
45. Suis-je sceptique ? [37]
46. Notre Moyen Âge philosophique [39]
47. En bateau sur le Saguenay [41]
48. Ou bien Descartes... ou bien Camus [41]

CHAPITRE 2. [Quelques mots sur l'homme et la destinée humaine](#) [43]

1. Parler de l'homme [43]
2. Ce qui importe [43]
3. Et si nous étions divin ! [43]
4. Et si Dieu existait ! [44]
5. Enfant, j'étais religieux [45]
6. Individu d'abord ! [46]
7. Mon ami Sartre [47]
8. Il y a aussi le corps [47]
9. Et le sexe [48]
10. Madagascar [48]
11. D'abord vivre [48]
12. Adieu rationalisme [48]
13. Long propos sur l'inessentiel [49]
14. Souvenirs d'Aristote et de quelques autres [50]
15. Destinée humaine [50]
16. Frères et sœurs en notre humanité [51]
17. Nous pourrions tous être philosophes [52]
18. Nous le sommes déjà [52]
19. Humilité [53]
20. La véritable jeunesse d'après ma mère [53]
21. Et d'après mon maître François Hertel [53]
22. Inquiétude devant la mort [54]
23. Notre corps est d'abord vu par autrui [54]

24. Être de petite taille [55]
25. Philosophe-agriculteur [55]
26. L'orgueil des Occidentaux [57]
27. Adieu maman [58]
28. Fragments de vie [58]
29. Remerciement à une inconnue [59]
30. Ces chers philosophes grecs [60]
31. La philosophie est d'abord sagesse [60]
32. Au maître philosophe épicurien André Moreau [61]
33. Adieu platonisme, ennemi du corps [62]
34. Les valeurs [62]
35. Les valeurs que nous créons [63]
36. Mon ami Sartre, le moraliste [64]
37. À ceux qui sont différents et aux autres [64]
38. Civilisés, et tueurs d'enfants [66]
39. Laissez-les travailler tranquille ! [67]
40. À mes amis les philosophes anciens [68]
41. À Kierkegaard, le philosophe favori de mon ancien maître Michel Leclerc [69]
42. Astérix et New York [70]
43. À Guy, mon ex-collègue qui s'est suicidé [70]
44. Mon ventre et celui d'Épicure [71]
45. Et vivent les plaisirs de Bacchus ! [72]
46. Athènes, la Rome des philosophes [72]
47. À mes amis aztèques [73]
48. Entre Marcuse et Épicure [74]

Chapitre 3. [Quelques mots sur la société](#) [77]

1. D'Aristote à Marx [77]
2. Mon presque ex-ami Marx [77]
3. Et Nizan, le marxiste le plus sympathique [78]
4. Hegel est mauvais professeur [78]
5. Société de misères [79]
6. Misères de société [80]
7. Ce qu'en pense mon père [80]
8. Notre présent, notre avenir [81]
9. Mon collègue Guy Brouillet [82]
10. Notre Québec, n'est-ce pas M. Denis Monière ? [83]
11. Du maintien de la démocratie malgré les mauvais usages [85]
12. Mes frères du Tiers-monde [87]
13. Yvon Deschamps, philosophe humoriste [88]
14. Du bon usage de la démocratie [88]
15. Mao [89]
16. Dialogue entre Socrate et François Hertel [90]

17. La police plutôt que l'armée [90]
18. Nous sommes responsables... [91]
19. Que peut-on faire ? [91]
20. Nos anarchistes [92]
21. Rousseau, Marx et moi [92]
22. Fonctionnaire petit-bourgeois et humaniste par surcroît [94]
23. Nous faisons l'histoire [94]
24. À M. Raoul Roy, philosophe social québécois [95]
25. Ce qu'en pense oncle Lucien [96]
26. À M. Pierre Vadeboncoeur, philosophe social remarquable [96]
27. À mon maître Pierre Vallières [97]
28. Notre mère la CSN [98]
29. Rêver d'un avenir meilleur et le réaliser [99]
30. UQAM [99]
31. Deux socialistes, en autobus, discutaient ensemble [101]
32. À propos d'une conférence de M. Guy Brouillet [102]
33. De l'importance de la tolérance [104]
34. Luttons ensemble ! [105]
35. Souvenirs de Varsovie [106]
36. Autres souvenirs de Pologne [107]
37. Espagne, Moyen Âge contre modernité [108]
38. D'une apparente défaite à une hypothétique victoire [109]
39. Pour les libertés académiques et d'organisation de notre travail de professeur [111]
40. Mon travail de professeur [113]
41. Il n'y a pas que le travail dans la vie ! [113]
42. Adieu Chicoutimi ! [114]
43. Au revoir, les camarades de lutte de Chicoutimi [115]

DEUXIÈME PARTIE

Post-scriptum à mon Petit livre sur ma petite philosophie [117]

[Préface](#) [121]

Chapitre 1. [Quelques mots de plus sur la philosophie](#) [123]

1. Écriture et philosophie [123]
2. Mon ami Lucien de Samosate [123]
3. Doute du professeur, certitude du philosophe [125]
4. Oncle Lucien Mercier [127]
5. L'enseignement actuel de la philosophie au cégep [128]
6. Philosophie et rationalité instrumentale [130]
7. La mode du prêt-à-porter marxiste [132]
8. Mon ami André Moreau [133]
9. Histoire de la philosophie au Québec [134]

10. Clin d'oeil aux philosophes de la Renaissance [136]
11. Pourquoi ce livre ? [137]
12. Et pourquoi pas un autre livre ou un livre autre ? [138]
13. Les rationalistes de l'époque classique [139]
14. Le Siècle des lumières [141]
15. Un souvenir de mon enseignement [142]
16. Autodidacte [144]
17. Ma bibliothèque [146]
18. Écrivains et intellectuels français [147]
19. Une bonne pensée pour Sartre [148]
20. J'aurais pu être un artiste peintre [150]
21. Mon ami Marcel Tremblay [152]
22. Entre ma radio et ma télévision [152]
23. Toutes ces années en philosophie [154]
24. De la bêtise bureaucratique [155]
25. Mon ami Carol [157]

Chapitre 2. [Quelques mots de plus sur l'homme et la destinée humaine](#)

[159]

1. À ma nièce Ariane [159]
2. Remarque d'une étudiante [160]
3. Les momies de Guanajuato [161]
4. Snowbird [162]
5. À mon cousin André [163]
6. Au pays de la Bible [164]
7. Unamuno, le philosophe existentialiste religieux [166]
8. Hans Küng et le problème de l'existence de Dieu [167]
9. Ma retraite [168]
10. À papa Gérard [169]
11. L'adieu de mes collègues [170]
12. Plateau Mont-Royal [171]
13. Être à la hauteur de ses idées [173]
14. Fini le verbiage [174]
15. À ma nièce Clara [174]
16. À mes amis mexicains [175]
17. Du pardon et de la démocratie [177]
18. Mes années héroïques [178]
19. Cégep Bois-de-Boulogne [180]
20. Cégep de Chicoutimi [182]
21. Cégep Montmorency [183]
22. Le piéton et son destin [185]
23. Blaise Pascal et Via Rail [186]
24. Pêche à la truite [187]

25. À mes parents Couture, ceux du clergé [188]
26. Clin d'oeil à une amie [189]
27. Un mot sur l'avortement [191]
28. Adieu, ma tante [193]
29. France chérie [194]
30. Épicure et l'euthanasie [195]
31. Du bon usage du suicide [196]
32. Les boffistes [198]

Chapitre 3. [Quelques mots de plus sur la société](#) [201]

1. De la barbarie [201]
2. Racisme et xénophobie [201]
3. Une discussion avec oncle Antoine [202]
4. Jean-François Revel, un penseur libre [203]
5. Le philosophe Alain et ses propos sur la démocratie [205]
6. Louis Althusser, un grand analyste de la réalité sociale [206]
7. Du communisme réel [207]
8. À propos de la justice criminelle [208]
9. Du divorce [210]
10. Simone de Beauvoir, une grande féministe [212]
11. Hommage tardif à Léandre Bergeron [213]
12. Qui a peur de la démocratie ? [215]
13. Les nègres de toutes les couleurs [217]
14. Le sang sèche vite en entrant dans l'Histoire [218]
15. Un mot sur l'immigration [220]
16. Mes amis les écologistes [222]
17. Souvenir d'un procès [224]
18. Les meurtriers que j'ai connus [225]
19. Ces gens de l'Islam pourraient être mes amis... [226]
20. Je suis un pauvre par choix [228]
21. À mes amis pauvres qui sont de riches amis [230]
22. Pour une fois, je suis majoritaire [232]
23. Mon Québec à moi [233]

TROISIÈME PARTIE.**Propos à bâtons rompus d'un philosophe sans prétention [237]**

- [Autobiographie intellectuelle](#) [239]
[Enfance](#) (1952-1962) [240]
[Adolescence](#) (1962-1966) [241]
[Études supérieures, cours collégial](#) (1966-1969) [243]
[Études de philosophie à l'UQAM](#) (1969-1971) [244]
[Enseignement au Cégep du Vieux-Montréal](#) (1971-1972) [246]
[Expérience africaine](#) (1972) [249]
[Retour à l'enseignement au Québec](#) (1973-1974), année difficile [251]
[Mes années suivantes au secondaire](#) (1974-1975, 1975-1976) [253]
[Retour au cégep, cégep Bois-de-Boulogne](#) (1976-1977) [254]
[Voyage au Mexique](#) (été 1977) [257]
[Chicoutimi](#) (septembre 1977-août 1982) [258]
[Mon expérience syndicale](#) [260]
[Voyage en Europe](#) (automne 1981) [261]
[Retour à Chicoutimi hiver 1981](#), année scolaire 1981-1982) [262]
[Cégep Montmorency](#) (1982-2002) [262]
[Ma vie en dehors de l'enseignement](#) [266]
[Mes voyages](#) [266]
[Mon Mexique](#) (1987-2010) [270]
[Ma vie à Rivière à Pierre](#) (1992-2010) [272]
[Ma vie plus privée](#) (1971-2010) [273]
[Ma retraite](#) (2002-...) [274]
- [Quelques considérations philosophiques en guise de conclusion](#) [274]
- [Remerciements](#) [277]

Fragments de philosophie existentielle

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

L'auteur, Émile Chrétien, a été professeur de philosophie dans différents cégeps du Québec de 1971 à 2002.

C'est à titre d'amateur de philosophie, sans plus de prétention, qu'il présente ces quelques fragments de philosophie existentielle.

Cet ouvrage, intitulé Fragments de philosophie existentielle, est composé de trois livres (dont deux déjà publiés) réunis en un seul volume. Le premier, Petit livre sur ma petite philosophie, fut édité en 1985 ; le second, Postscriptum sur mon Petit livre sur ma petite philosophie, parut en 2009 ; le troisième, Propos à bâtons rompus d'un philosophe sans prétention, se veut une autobiographie intellectuelle complétant la boucle de ce survol d'une vie consacrée à la philosophie. Ces Fragments de philosophie existentielle constituent une suite logique des réflexions philosophiques de l'auteur sur son propre vécu, réflexions parsemées de références à de grands philosophes. Il s'en dégage un parfum de philosophie appliquée au quotidien laissant entrevoir du même coup l'influence de la pensée de ces philosophes de toutes les époques. Démarche éclairante sur notre propre vécu...



[3]

Fragments de philosophie existentielle

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

J'ai publié en 1985 un petit livre de philosophie existentielle. J'avais alors 35 ans et je voulais faire le point sur mon expérience de jeune philosophe après 18 ans de pratique de la philosophie. Mon Petit livre sur ma petite philosophie est épuisé depuis plusieurs années, il ne m'en reste que deux exemplaires dans ma bibliothèque personnelle.

J'ai publié en 2009 une suite à cet ouvrage, Post-scriptum à mon Petit livre sur ma petite philosophie, livre dans lequel j'ai tenté de préciser et de compléter mes positions philosophiques pour les lecteurs qui s'y montraient intéressés. Cette publication était une publication à très petit tirage destinée à mes proches et à mes amis.

Tenant compte du fait que pour vraiment pouvoir apprécier ces deux livres, il faut pouvoir les lire l'un à la suite de l'autre et qu'ils étaient épuisés chez l'éditeur, les Éditions de l'A.Z., j'ai décidé de les republier dans un même volume.

Aujourd'hui, à soixante ans, après tant d'années de pratique de la philosophie, je voudrais refaire encore le point sur le plan philosophique et j'ai pensé qu'il serait intéressant d'y ajouter une autobiographie intellectuelle. Ceci me permet de revenir sur ce qu'a été ma vie et ma réflexion philosophique, sur cette vie. Je ne

cherche pas à faire original, je cherche à dire vrai. Je ne suis pas un philosophe immortel, mais un simple philosophe mortel à l'image de son époque et de son milieu. Je l'accepte avec philosophie.

Ayant la naïveté de croire que mes propos puissent intéresser d'autres que moi-même, j'ose publier ce bouquin.

[5]

Fragments de philosophie existentielle

Première partie

**Petit livre sur
ma petite philosophie**

[Retour à la table des matières](#)

[7]

Aux deux Lucien, mon oncle,
philosophe à ses heures,
et celui de l'Antiquité,
le plus grand philosophe humoriste.

[9]

Première partie.
Petit livre sur ma petite philosophie.

Chapitre 1

Quelques mots sur la philosophie

[Retour à la table des matières](#)

1. Philosophies

Comme plusieurs le savent, il n'existe pas, à franchement parler, une seule conception de la philosophie. Ce vocable recouvre une réalité qui est multiple. Beaucoup ont déploré ce fait, d'autres s'en sont accommodés. Comme la plupart de mes contemporains, je m'en accommode, cependant je pense qu'il est nécessaire pour être bien compris de préciser à quelle école de pensée j'appartiens.

2. Ma philosophie

Certains considèrent la philosophie comme la recherche de la sagesse, tradition séculaire chez les disciples de Socrate ; d'autres la considèrent comme un guide dans la compréhension et l'orientation de l'action sur un plan social, tradition très présente dans la culture depuis Marx ; d'autres encore la considèrent comme une méthode d'analyse conduisant à un savoir neuf sur la réalité, ou du

moins sur le langage, tradition développée par les épistémologues, les logiciens et les analystes du langage, et même par les sociologues de la culture.

Sans dénigrer d'aucune façon le travail théorique fait par les partisans de chacune de ces écoles de pensée, sachant fort bien qu'ils ont le mérite de croire à la discipline et la valoriser par leur travail, ce qui est tout de même important à une époque où la philosophie est si décriée, je suis sans l'ombre d'un doute un partisan de la philosophie comprise comme recherche de la sagesse.

[10]

3. Et pourquoi pas la sagesse ?

Rechercher la sagesse, à bon nombre, apparaîtra comme un langage bien vieillot pour un contemporain, un langage d'une autre époque, une époque précédant l'ère du soupçon dans laquelle nous sommes ; à d'autres ceci apparaîtra comme une naïve utopie. Chacun perçoit les choses à sa façon, ce qui est une réalité. Cependant, comme d'autres de mes contemporains, je ne désespère pas de l'homme, de ses capacités de réflexion et d'atteinte d'une certaine sagesse. La tradition philosophique témoigne, à mon avis, de cet état de fait, de même que la sagesse populaire, cette philosophie des « non-intellectuels » présente dans toutes les cultures.

4. Notre désespérance

Notre époque est une époque de pessimisme, peut-être justifié, face à l'homme. C'est l'époque de la mort de l'homme après la mort de Dieu. Ceci est un état de fait culturel, ceci marque au plus haut point notre univers mental, du moins celui de l'intellectuel occidental. On peut cependant raisonnablement se demander si ce pessimisme est justifié, s'il est souhaitable de sombrer dans la désespérance. Questions relevant par excellence du domaine de la philosophie comprise comme recherche de la sagesse.

5. Philosophe-fonctionnaire

Je crois qu'il faut retourner à une réflexion sur l'homme, sur la destinée humaine, sur le sens de l'expérience humaine individuelle et collective. Je sais que dire cela ne fait pas original, mais je pense que c'est à tort que les philosophes ont quitté cette voie. La philosophie doit répondre aux questions vraiment fondamentales, celles que se pose l'ensemble des hommes et des femmes aux prises avec leur quotidien.

Le philosophe se croit à tort au-dessus de la masse, il n'est qu'un homme parmi les autres hommes aux prises avec les mêmes [11] problèmes, recherchant son propre bonheur, espérant une société plus juste et plus humaine pour lui-même et ses semblables.

Le philosophe est homme du discours, il sait parfois mieux dire les choses, ceci peut le rendre utile à ses contemporains. C'est d'ailleurs son devoir de faire quelque chose pour ses contemporains puisque ce sont eux qui, par leur travail, le font vivre, surtout dans cette ère du philosophe-fonctionnaire.

6. Un dire pertinent

Jean-Paul Sartre a su admirablement toucher ses contemporains, leur rappelant leur individualité, leur liberté, leur responsabilité individuelle et collective, message important dans notre contexte culturel et social. Il en est de même pour le philosophe André Moreau, qui a tenté entre autres de convaincre les Québécois de vivre leur sexualité d'une façon plus sereine, de rompre avec un puritanisme de mauvais aloi. Ces deux penseurs fournissent un bon exemple d'une réflexion centrée sur des problèmes vraiment fondamentaux, d'une réflexion philosophique qui a un impact réel sur leurs contemporains.

7. Parler pour être compris

De tout temps la philosophie a été un discours plus ou moins ésotérique, peut-être ne pouvait-il en être autrement. Cependant il n'est pas souhaitable que les philosophes s'enferment dans un univers du discours clos, ils doivent redescendre dans la rue, vulgariser leur pensée, la rendre accessible à tous (à ce point de vue, Jean-Paul Sartre et André Moreau sont de très bons exemples). Si la philosophie se veut sagesse, elle doit pouvoir se dire dans un langage populaire, sinon dans un premier temps du moins dans un deuxième temps. Ici les professeurs, ces philosophes-fonctionnaires ont un grand rôle à jouer...

[12]

8. Un dire fécond

Si je parle d'un retour à l'homme, à une problématique anthropologique sur le plan philosophique, c'est qu'il me semble que la philosophie depuis le structuralisme est un discours intéressant, fécond peut-être, mais qui oublie son sens premier, sa vocation fondamentale, qui est d'éclairer la destinée humaine, de guider l'homme concret au niveau de son quotidien.

La philosophie ne devrait pas n'être qu'un discours théorique, aussi savant soit-il, mais il est préférable qu'elle ait aussi une dimension pratique, concrète, c'est-à-dire qu'elle devrait être une sagesse et par conséquent, déboucher sur une éthique et une politique.

9. Non sages structuralistes

Certains structuralistes ont dit des choses intéressantes sur la dimension psychologique inconsciente de l'homme (Lacan), sur la culture (Foucault) et la société dans laquelle nous vivons (Lévi-Strauss, Althusser), mais la question qu'on peut pertinemment leur poser est : « Et puis après, qu'est-ce que cela change au niveau du quotidien ? » On pourrait leur dire aussi : « Vous avez

expliqué à votre façon la réalité humaine, vous avez accru nos connaissances, mais vous semblez bien muets sur la suite des choses, vous ne savez peut-être pas après tout ! »

10. Si Comte avait tort

Les philosophes semblent désespérer de la philosophie, ils doutent d'eux-mêmes, peut-on les blâmer ? Nous sommes à l'ère de la science et de la technique, leur discours semble un anachronisme. Au fond ils pensent après Auguste Comte qu'il y a eu l'ère religieuse puis l'ère métaphysique et que l'on est rendu à l'ère scientifique, que le jugement de l'histoire est sans rémission...

C'est un peu à tort qu'il doute de leur discipline, il devrait se poser la question : « La science pour quoi faire ? Pour la technique... [13] Quelle technique ? Celle qui a permis la bombe atomique, qui favorise la pollution, qui donne encore plus de pouvoir aux puissants ? L'autre, quel autre ? Il doit bien en avoir un autre... »

Que les philosophes doutent d'eux-mêmes peut fort bien se comprendre... Cependant je pense qu'il faut sortir de cette morosité et croire encore comme certains esprits de notre temps (Albert Einstein, Bertrand Russel, Jean Piaget) à la pertinence de la réflexion philosophique.

Comme il est dit dans l'évangile : « Si le sel s'affadit, avec quoi le salera-t-on ? »

11. Désalarier pour philosopher

Il y a ceux qui défendent la philosophie parce qu'ils en vivent, dit-on, ce n'est certainement pas le cas des trois personnes citées plus haut, le premier est physicien, le second mathématicien et le troisième psychologue, et aucun de ces trois personnages ne s'est rendu célèbre d'abord comme philosophe, mais comme spécialiste dans sa discipline. Mais même chez ceux qui en vivent par leurs publications ou parce qu'ils sont des philosophes-fonctionnaires, tous n'ont pas la défense mesquinement intéressée par des raisons basement matérielles.

Qui dit cela, sinon des personnes qui elles, ont intérêt à ce que les philosophes se taisent. Des personnes qui se sentent menacées par le discours critique des philosophes, des personnes qui voudraient hâter la mort de la philosophie dans la société et dans les institutions pour la remplacer par un discours qui leur sied mieux personnellement.

12. Prénazisme et philosophie

Peut-être comme le pensait Nietzsche, un des malheurs de la philosophie est qu'elle soit institutionnalisée, qu'il y ait des professeurs de philosophie entretenus par l'État. Mais sans institutionnalisation dans les maisons d'éducation, la philosophie [14] demeure très élitiste, peu vulgarisée, peu répandue, ce qui n'est pas nécessairement un bien.

Certains esprits, très germanophobes sans doute, pensent que le passé de l'Europe aurait été moins ensanglanté si la philosophie en cette contrée avait été une activité un peu moins élitiste... (Que les gens pensent mal !)

13. Mon ami Sartre

Le courant de pensée qui a manifesté le plus de soucis pour l'homme est sans équivoque l'existentialisme (ainsi que le marxisme, mais nous en reparlerons plus tard). Ce qui a fait la grandeur des existentialistes c'est leur retour au vécu de l'homme concret, c'est leur préoccupation du sens de la destinée humaine. Ce qui a fait leur faiblesse, c'est le verbiage ésotérique dans lequel leurs pensées se sont exprimées. (Le Jean-Paul Sartre de *L'Être et le Néant* est l'exemple à ne pas imiter. Heureusement il a compris lui-même et présenté sa pensée d'une façon plus accessible dans d'autres livres.)

14. La bonne question

Les existentialistes ont eu au moins le mérite de parler des bonnes choses, pas toujours dans le langage qu'il fallait, cependant ils se sont souciés du problème de l'existence humaine et de sa signification. La célèbre question d'Albert Camus, la question du suicide, à savoir si la vie vaut la peine d'être vécue, est à mon avis la

principale question philosophique dans la mesure où l'on considère que la philosophie est la recherche de la sagesse, de l'art de vivre au quotidien.

15. Pauvres existentialistes

Cependant, à part s'exprimer dans un langage un peu trop élitiste, la pensée des existentialistes me semble souffrir de deux carences : la première, ou bien elle est franchement athée, ou bien elle présente la dimension religieuse d'une façon assez obscure, du [15] moins parcellaire ; la deuxième, elle ne se soucie que fort peu de la dimension sociale de l'homme, du moins ce qu'elle en dit est fort incomplet. Évidemment le deuxième Jean-Paul Sartre, celui de Critique de la raison dialectique, échappe à ce commentaire.

16. Marx n'est pas mort

En ce qui a trait au marxisme il y a beaucoup à dire, on y retrouve du meilleur et du pire. Pour faire d'une longue histoire une courte histoire, j'oserais dire simplement : « Marx, dans sa tombe, doit être fier d'avoir suscité les débats socio-politiques du XX^e siècle. Mais il doit avoir honte de ses enfants, les dictateurs idéologiques des temps modernes ».

17. Une mauvaise ébauche de l'avenir

Au fond, Marx a fait une bonne analyse de la société de son temps, il a dévoilé un continent théorique alors inconnu, il nous a expliqué la mécanique oppressante de la domination capitaliste avec force détails. Malheureusement il n'a pas été qu'analyste, il s'est voulu aussi prophète (naïveté de la dialectique), et c'est là qu'il s'est trompé.

Les solutions qu'il a proposées (la révolution, la dictature du prolétariat) n'étaient pas suffisamment réfléchies (analysées et critiquées avec autant de soin que le reste de son analyse) et comble de malheur ses successeurs, n'avaient aucunement son génie.

18. Un antihumanisme pratique

Il y a, de plus, dans le marxisme un humanisme remarquable (quoi qu'en dise Louis Althusser). Cependant on ne le perçoit que difficilement dans le tintamarre des mitraillettes et des chaînes des goulags. L'U.R.S.S. aura été pour le marxisme une honte, comme l'inquisition l'a été pour le christianisme.

Comme le disait un mes anciens professeurs, sans doute ne faut-il pas juger une doctrine par ses représentants les plus aberrants.

[16]

19. Fascisme et philosophie

Certains croient que le marxisme clôt définitivement l'histoire de la philosophie, c'est une croyance malheureuse et dangereuse à la fois... c'est vouloir arbitrairement limiter le discours, policer la pensée, celle des autres évidemment. C'est inquiétant, c'est le moins que l'on puisse dire...

20. Du rejet de ses enfants

Comme Marx, Freud a été l'un des grands visionnaires de notre temps, et tout comme l'économiste-philosophe, sa pensée a été très galvaudée. Peut-être, comme Marx qui ne voulait pas être marxiste, Freud ne voulait pas être freudien.

21. Mon ami Freud

Freud n'a sûrement pas tout dit sur l'explication du comportement humain, il a surtout parlé de la sexualité et de l'imaginaire, mais les choses qu'il a dites sont importantes. Il nous a dévoilé les motivations profondes du comportement. Le discours qu'il a tenu est un discours fécond, moins sur un plan thérapeutique que sur un plan théorique.

On peut vérifier quotidiennement la pertinence de son propos en autoanalysant ses propres rêves ainsi que son comportement. Comme instrument d'autoanalyse, le freudisme est un chef-d'œuvre.

22. Mes génies favoris

À mon humble avis, on ne peut plus penser l'homme de la même façon qu'avant Marx, qu'avant Freud. Ces penseurs nous ont dévoilé des continents théoriques jusqu'alors insoupçonnés. À toutes les époques, il y a eu des hommes qui se démarquaient de leurs contemporains par leur génie, ils en sont.

[17]

23. Et les sciences humaines

Marx et Freud ont fait énormément pour la naissance des sciences humaines, leurs successeurs les ont développées avec plus ou moins de succès, c'est là l'histoire de la science. Il y a des espérances qui ne seront probablement pas vaines si on regarde cela à long terme.

24. Une question parmi d'autres

Mais qu'advient-il de la philosophie, a-t-elle encore sa place à l'époque des sciences humaines ?

À cette question, on peut donner deux réponses : « Non, elle n'a plus sa place, c'est un discours d'un autre âge... Oui, mais il faudrait préciser la place qu'elle peut occuper. »

25. Une réponse parmi d'autres

Personnellement, je considère que la première réponse est une sottise, ou du moins une mystification culturelle. C'est croire que la science peut répondre à toutes les questions que l'homme se pose et surtout, c'est vouloir rendre la science normative quand par sa méthode, méthode garantissant sa valeur de vérité, elle est essentiellement descriptive.

La science est un discours sur le monde, sur ses différents aspects ; ceci est vrai autant pour les sciences expérimentales que pour les sciences humaines et les représentants les plus éminents des sciences humaines le savent. Jean Piaget, Claude Lévi-Strauss, pour n'en nommer que quelques-uns, distinguent très bien dans leur propos ce qui est du domaine de la science de ce qui est du domaine de la philosophie, ce qui est du domaine descriptif de ce qui est du domaine normatif.

Jean Piaget, d'ailleurs, a écrit un très beau livre sur cette question, *Sagesse et illusions de la philosophie*, livre dans lequel il défend l'idée qu'une des tâches primordiales de la philosophie est [18] de coordonner les valeurs, c'est-à-dire être un discours normatif guidant l'homme dans son action quotidienne.

Ceci dit en passant, Jean Piaget, tout comme moi, demeure assez perplexe face à la métaphysique, il se demande fort justement sur quoi porte exactement ce discours (en pensant sûrement à Martin Heidegger...). Cependant il est très libéral, il ne fait que souhaiter que ces auteurs résument et clarifient les thèses importantes qu'ils veulent nous communiquer.

26. Et si c'était important cette réponse

En ce qui a trait à la deuxième réponse, c'est évidemment là mon point de vue. Mais reste à préciser la place que peut occuper la philosophie dans la culture. Ceci est un des objets de ce livre.

Pour moi, la philosophie doit redevenir la recherche de la sagesse, elle doit être un discours sur les choses importantes de l'existence, sur le sens de l'expérience individuelle et collective, elle doit se faire éthique et politique entre autres.

27. Et d'autres questions

Nous vivons actuellement dans une société de culture scientifique, c'est un fait connu. À d'autres époques, c'était autre chose, au Moyen Âge c'était dans une société de culture théologique, chez les Grecs dans une société de culture politique et ainsi de suite. À chaque époque, les philosophes sont marqués par la culture dans laquelle ils se trouvent et ils marquent cette culture (parfois énormément). Il ne faut surtout pas oublier que la philosophie a donné naissance à toutes les sciences (les dernières nées sont les sciences humaines). Mais aujourd'hui les philosophes semblent douter d'eux-mêmes... Ont-ils totalement oublié que la philosophie était la recherche de la sagesse ? Croient-ils que l'homme puisse vivre sans sagesse, ou du moins est-il souhaitable qu'il en soit ainsi ? Une société peut-elle congédier ses sages sans se porter gravement préjudice à elle-même ? Mais qui donc sont les sages et où sont-ils ?

C'est à toutes ces questions qu'il faudrait répondre... Mon propre sort et le vôtre en dépendent, c'est de la qualité de notre propre vie dont il est question...

[19]

28. Du discours sur la connaissance

Je n'ai pas parlé du problème de la connaissance, c'est que je considère que ce n'est pas une question primordiale sur le plan existentiel ou social, cependant il est intellectuellement intéressant de suivre les discussions de Platon avec Aristote, des structuralistes avec les phénoménologues, de Bachelard avec Piaget... Les tenants de la philosophie comme savoir-analyse (réflexion épistémologique) vont sûrement trouver que je passe très vite sur leur recherche, j'espère qu'ils ne me jetteront pas l'anathème...

Je ne nie pas la valeur de leur recherche, je dis simplement qu'elle est autre que ce que je fais, que nous ne tenons pas un discours sur les mêmes choses...

29. Des dogmatismes matérialistes ou idéalistes

Lorsque je considère la querelle entre idéalistes et matérialistes, je me dis au fond de moi-même que c'est une querelle vieille comme la philosophie d'abord, et ensuite que c'est une querelle de gens dogmatiques. Moi, du moins, je ne partage pas la certitude apodictique d'aucun des belligérants ; tout ce que je sais c'est que la science présuppose que l'univers est matériel, du moins, qu'au niveau de son étude, elle ne fait pas intervenir d'autres facteurs que les lois inhérentes à la constitution matérielle du monde, et je suis persuadé que la science a raison. Cependant la science ne peut pas dire, sans sortir de son champ, que toute la réalité est matérielle, elle peut simplement dire qu'elle étudie les phénomènes matériels. L'énoncé que tout est matériel relève de la croyance philosophique.

D'autre part, lorsque j'entends les idéalistes me dire que la réalité première est la pensée (je dois comprendre que souvent en disant cela ils pensent à Dieu), ceci me laisse perplexe. [20] Qu'advient-il du monde, de l'univers matériel ? Peut-être toute la réalité n'est pas que matérielle en ce sens qu'il pourrait exister une dimension spirituelle. Mais que serait-elle ? Le monde de la pensée, comme l'ont cru très longtemps les philosophes, je n'y crois pas, la signification ultime de l'univers, de la destinée humaine, peut-être... Au fond, je suis certain de

l'existence de l'univers matériel et incertain de l'existence d'une dimension spirituelle, mais je suis porté, par ma culture, à la poser comme hypothèse pour expliquer le sens de l'univers et surtout de la destinée humaine. Je pense que c'est une question de croyances philosophiques tout simplement... Je suis sûrement plus un sceptique qu'un dogmatique.

30. Une certitude

Une chose dont je suis certain, c'est que l'homme ¹ par sa pensée peut, en analysant la réalité humaine, définir les règles d'un art de vivre que l'on appelle sagesse justement. Et que la sagesse est un grand bien pour celui qui la possède.

31. Et si les professeurs avaient raison

En lisant M. François Châtelet qui a fait une étude sur la philosophie des professeurs (au niveau universitaire et du lycée en France) ², j'ai constaté qu'il y avait une ressemblance entre le Québec et la France à ce propos, que l'idéologie du sujet est encore l'idéologie dominante de l'enseignement philosophique. Je l'ai suivi page après page dans ses critiques parfois justifiées de ce type d'enseignement. Cependant, je pense que le fait d'enseigner une philosophie centrée sur l'individu (le sujet) n'est pas à priori un tort dans la mesure où cette façon de poser le problème de l'homme ne vise pas et n'a pas comme conséquence pratique [21] d'amener l'étudiant à un conservatisme social et politique bête et tout à fait non critique ³.

Évidemment on peut toujours dire que la problématique de l'homme est dépassée, qu'actuellement l'idéologie du sujet n'est qu'un ersatz tardif et dégénéré de l'idéologie anthropologique de la Renaissance qui parlait si naïvement de l'homme (comme l'a écrit Henri Lefebvre à propos de l'existentialisme).

Cependant, moi je pense qu'il ne faudrait pas oublier les acquis de la Renaissance, que l'homme en général (et l'individu en particulier) devrait être pour l'homme, le plus important, que la destinée humaine individuelle est un des

¹ Chaque individu doté de la raison peut s'il le désire devenir philosophe, et je pense que c'est à l'avantage personnel de chacun de le devenir. Comme Socrate, j'essaie de faire prendre conscience aux gens de cette potentialité qui est leur (sans que souvent ils ne le sachent).

² François Châtelet, *La philosophie des professeurs*, coll. 10/18, 1970.

³ On peut être foncièrement individualiste et à gauche, J.-P. Sartre en est un bon exemple.

problèmes fondamentaux de la philosophie. Je pense aussi que la morale et la politique sont d'abord vécues par des individus liés les uns aux autres dans des collectivités (il est vrai), que la réflexion philosophique est un phénomène individuel ayant une dimension sociale, tout comme la sagesse...

Je regrette de devoir le rappeler à monsieur Châtelet. Peut-être trouve-t-il la philosophie ennuyeuse et préfère-t-il faire autre chose (de la critique des idéologies, de la sociologie et de l'histoire de la culture par exemple). Cependant, pour moi, il me semble que les professeurs de philosophie ne peuvent, sans se nier eux-mêmes, rompre avec la tradition philosophique qui, de Socrate à Marcuse, est une recherche de sagesse individuelle et collective, un guide pour le quotidien afin d'apprendre à mieux vivre...

Je ne nie pas la valeur des travaux de M. Châtelet, tout au contraire je les trouve très intéressants et très féconds, cependant je pense que la philosophie ne doit pas rompre avec sa problématique fondamentale qui devrait être la recherche de la sagesse.

De fait, mieux comprendre la culture dans laquelle nous vivons et sa liaison avec la structure sociale en évolution est un apport très positif à la connaissance de la situation de l'homme, [22] cependant que nous donne cette connaissance si elle n'est pas reprise dans une réflexion qui en tire les conséquences pratiques pour l'homme (l'individu) dans son quotidien ?

Oui, le philosophe doit se lever tard, encore plus tard qu'auparavant, car il a plus de choses à apprendre avant de parler de ce qui devrait être, mais il doit se lever... Il ne faut pas tuer la chouette de Minerve, il faut lui donner son envol un peu plus tard simplement.

32. D'un éclectisme de bon aloi

Un autre reproche que fait M. Châtelet aux professeurs de philosophie est leur éclectisme ; il a, à mon avis, à la fois un peu tort et un peu raison. Il a raison en ce sens que l'éclectisme est parfois une attitude intellectuelle trop conciliante, insuffisamment critique et il n'est pas un bien de donner cette attitude comme modèle aux jeunes intelligences. Il a tort en ce sens que souvent les professeurs ont tout à fait raison de ne pas accepter comme vérité d'évangile les systèmes

philosophiques proposés par quelques intellectuels originaux, géniaux parfois, mais n'ayant pas autant que je le sache, le monopole de la vérité.

M. Châtelet pense-t-il que c'est à la lumière de Marx qu'il faut juger la philosophie ? Si oui, j'ai déjà été d'accord (j'ose l'avouer), mais je ne suis plus d'accord pour des raisons que je préciserai dans cet écrit. Sinon, je ne trouve rien à redire...

33. Nécessité de l'idéologie malgré la science

J'ai parlé de l'idéologie du sujet, au sens de la philosophie centrée sur l'homme (et sur l'individu), je voudrais faire ici une remarque sur l'idéologie en général. Certains auteurs croient que seule la science est valable et que l'idéologie n'est qu'un discours justificateur du statu quo. Ceci me semble une erreur théorique importante, c'est mésestimer grandement le rôle des discours sur la signification et croire que l'on peut pratiquement organiser la vie individuelle et collective à partir de la science (qui est [23] descriptive-explicative du monde, mais pas normative à cause de sa méthode même).

Se marier (ou étrangler sa femme) c'est toujours un acte légitimé par l'idéologie et non par la science, car cela concerne des valeurs, un choix au point de vue existentiel (dans la mesure où l'acte est le fruit d'une certaine conscience). On pourrait dire la même chose de faire la grève, de faire la révolution. Le marxisme n'est pas qu'une description-explication du monde social, il propose des valeurs, des modèles de comportement, un idéal social (sinon une utopie) ; il dit non seulement ce qu'est la société, mais ce qu'elle pourrait être et devrait être... C'est une naïveté de refuser le fait que l'homme ne sait pas tout, qu'il est ramené souvent à ses croyances pour orienter son action, croyances qui malheureusement sont incertaines et faillibles.

J'aurais préféré qu'il en soit autrement, mais la réalité est telle, et je pense qu'il est tout de même préférable d'orienter son action à partir de jugements qui peuvent être faillibles que de ne pas l'orienter du tout et la laisser porter par le hasard des événements.

34. Nous sommes tous philosophes

L'autre jour lors d'un banquet alcoo-philosophique, mon collègue et ami Carol m'a dit que j'étais un bon technicien de la philosophie, un professeur cultivé plutôt qu'un philosophe... Il m'a dit de plus que le philosophe André Moreau, grand sophiste humoriste néo-épicurien, le fascinait, que pour lui un philosophe c'était un créateur de génie.

Je lui ai répondu qu'il existait différents types de philosophes, qu'il n'était pas nécessaire d'être un génie pour en être un, tout au plus une intelligence qui se préoccupe des questions dites philosophiques, ce qui est à la portée d'à peu près tous ceux qui le désirent comme le pense le philosophe français Jean-François Revel.

Je lui ai dit de plus que je me rattachais à la tradition du philosophe amant de la sagesse, apprentissage au niveau de son quotidien, que je n'avais d'autres prétentions que de chercher un art [24] de vivre en harmonie avec moi-même et le monde tant physique que social qui m'entoure. ⁴

En y repensant, je crois que j'ai eu raison de formuler ainsi ma pensée. Je suis très hellénique au niveau de mon approche philosophique et je pense même que Platon, qui se méfiait de l'écriture comme fausse sécurité intellectuelle, avait raison. Je préfère dire moins, écrire moins, mais n'écrire que ce dont je suis certain. Ceci dit (ou écrit) sans prétention avec beaucoup d'humilité.

35. À propos de Dieu

Il y a quelque temps un étudiant m'a demandé si j'étais croyant, je lui ai répondu presque machinalement que j'étais théiste. Il m'a évidemment demandé ce que je voulais dire par là et je lui ai brièvement expliqué que je pensais que l'univers a un sens, que la destinée humaine n'est pas absurde, qu'il existe probablement un Dieu, mais qu'on ne peut en dire que fort peu de choses.

⁴ Cela n'exclut nullement une transformation de l'individu, du monde ou de la société. Le philosophe n'étant pas par essence uniquement un contemplatif.

Peu après, en prenant ma marche quotidienne le soir, je me suis posé de nouveau la question. Je me suis souvenu alors, qu'étant jeune étudiant au Collège Saint-Paul, un jour l'archevêque Mgr Paul-Émile Léger nous avait fait une harangue dans laquelle il disait que nier l'existence de Dieu, c'était comme affirmer qu'on peut déchirer l'annuaire du téléphone de Montréal en petits morceaux, les tirer en l'air et attendre qu'ils retombent les uns sur les autres de façon à recomposer exactement l'annuaire tel qu'il était auparavant, ceci purement par l'effet du hasard. Cette image m'avait bien frappé.

Plus tard, j'ai lu le livre de Claude Tresmontant, *Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu*, livre qui défendait la même thèse d'une façon savante et étoffée, à savoir que l'ordre dans l'univers témoigne en faveur de l'existence de Dieu.

[25]

Souvent, lorsque j'ai enseigné la pensée de Pierre Teilhard de Chardin, j'ai repris cette argumentation, le seul argument d'ailleurs qui me semblait avoir encore un certain poids, ne voulant parler de l'ineptie des preuves thomistes.

Teilhard de Chardin m'a révélé la possibilité de parler de Dieu même après le passage de la science. Mais a-t-il raison ? Je le voudrais bien, mais je n'en suis pas tout à fait certain...

Comme le disait Pascal, l'homme se retrouve devant un pari, un pari stupide aux dires de Jacques Prévert, mais tout de même important à mon propre avis, car il détermine le sens de ma propre existence...

J'espère au fond que l'univers a un sens, que la vie humaine a un sens, qu'il existe une vie après la mort, meilleure pour les justes que pour les injustes comme le disait Socrate... Mais c'est une espérance et rien de plus, mais c'est une espérance...

Même sans espérance on peut sans doute vivre, comme le disait Camus, même bien vivre si l'on est sage, malheureusement tous ne sont pas sages et l'humanité est sans doute en danger à cause de cela, j'espère que malgré tout cela nous verrons le XXI^e siècle... Dommage monsieur Malraux, vous êtes décédé trop tôt !

36. De l'anxiété psychologique à la création philosophique

Je viens de terminer la lecture d'un livre remarquable que j'ai découvert par hasard chez un bouquiniste, *L'anxiété de Lucrèce*, écrit par le psychiatre Dr Logre, publié en 1946 chez J.B. Janin. Il s'agit d'une étude fascinante sur la vie et l'œuvre du poète et philosophe latin, grand disciple d'Épicure.

L'auteur défend dans son bouquin la thèse que Lucrèce était une personne anxieuse et qu'il aurait écrit son œuvre pour combattre son anxiété existentielle entre ses périodes de crise de pessimisme. Il pense de plus que si l'œuvre n'est pas terminée, c'est que l'auteur aurait fait une rechute et se serait suicidé.

[26]

L'auteur démontre admirablement sa thèse à partir d'une étude minutieuse du texte du *De Natura*.

Ce qui m'a frappé le plus dans ce livre, c'est le caractère psychologique de l'anxieux qu'était Lucrèce, et ce qui m'a frappé encore plus, c'est ma propre ressemblance psychologique avec cet auteur ancien, que j'admire depuis plusieurs années tout comme Épicure d'ailleurs, que j'ai découvert lui aussi, par hasard, en lisant Paul Nizan, *Les matérialistes de l'Antiquité*.

L'anxieux est un pessimiste congénital qui craint l'avenir, car il entrevoit les différents malheurs dont il sera victime tôt ou tard, la souffrance et la mort entre autres. L'anxieux est plus porté à l'introspection et à la méditation sur le sens de sa propre destinée que ses contemporains ; c'est un homme sensible, plus ou moins équilibré, mais qui, par ce fait, peut devenir plus créateur sur le plan artistique et philosophique entre autres, que les gens dits normaux... Sa misère psychologique peut être plus ou moins grande, elle peut l'écraser comme elle peut être un stimulant intellectuel.

En suivant pas à pas l'analyse psychologique de la pensée de Lucrèce, j'avais l'impression de me suivre pas à pas sur le plan psychologique.

Sans doute, je suis profondément un anxieux, très préoccupé par la mort et le sens de ma propre destinée ; sans doute la philosophie (au sens de l'amour de la sagesse) est pour moi une thérapie rationnelle à mes angoisses existentielles. Mais qu'il en soit ainsi, c'est très bien... Je sais ce que je suis et je n'ai pas à en avoir

honte. Tout au plus je dois regarder la situation en face, faire en sorte que mon angoisse soit un stimulant pour la recherche intellectuelle plutôt qu'une entrave...

La connaissance ne guérit pas toujours, mais elle est au moins une richesse pour l'individu, elle peut lui permettre de s'améliorer et d'améliorer la qualité de sa propre vie.

[27]

37. Il y a des biens autres que matériels

La culture est d'ailleurs le seul bien que l'on ne puisse pas enlever aux gens, c'est la principale richesse de l'être humain à mon avis.

C'est aussi parce que je pense cela dans ma grande naïveté que je suis philosophe, et c'est très bien ainsi.

Peut-être aussi le fait d'être dans la petite bourgeoisie relativement bien nantie me permet-il ce luxe ? D'abord vivre ensuite philosopher, disait le philosophe ancien, et il avait tout à fait raison. Je n'ai d'ailleurs aucunement honte d'être un intellectuel de la petite bourgeoisie, mais je voudrais qu'il n'y ait plus de petite bourgeoisie qui monopolise dans les sociétés capitalistes le savoir. Je voudrais que tous aient accès à la culture, indépendamment de leur fortune, et s'ils n'en profitent pas, tant pis pour eux... On ne peut sauver les gens à leur corps défendant, c'est à chaque personne de s'assumer elle-même. Une société démocratique doit égaliser les chances au départ, mais elle ne peut malheureusement faire le travail à la place des gens.

Par exemple, je ne peux pas scolariser et cultiver mes étudiants à leur corps défendant, je peux tout au plus les inviter à se scolariser et à se cultiver. Je peux les aider à cheminer en philosophie s'ils veulent bien cheminer. J'ai, malheureusement pour eux peut-être, une responsabilité limitée à leur égard, celle du fonctionnaire-enseignant...

38. Et il faut en plus enseigner

Parfois dans mon département, regroupement des fonctionnaires-enseignants en philosophie de mon collège, nous discutons de l'avenir de notre discipline, c'est-à-dire du nombre de cours obligatoires de philosophie qui seront dispensés

aux étudiants du cégep⁵, le nombre actuel est de quatre cours de 45 heures chacun réparti sur 15 semaines et ceci depuis plus de dix ans. Depuis plus [28] de dix ans d'ailleurs, le gouvernement voudrait diminuer le nombre de cours obligatoires de philosophie pour les remplacer par d'autres cours d'introduction aux sciences humaines, cours obligatoires et communs à tous les étudiants, cela pour favoriser le développement de la culture générale des masses estudiantines.

Depuis dix ans nous utilisons nos syndicats pour empêcher cette réforme qui serait pourtant justifiée dans la mesure où l'évolution des savoirs devrait se refléter au niveau des institutions d'enseignement.

Depuis dix ans j'entends des hypocrites crier très fort leur foi profonde en une discipline qui a pour principal mérite de leur permettre de gagner leur vie quoiqu'ils préfèrent au niveau de leur enseignement dériver délibérément vers les sciences humaines dans le meilleur des cas, et vers la propagande marxiste ou féministe dans le pire des cas.

Heureusement que ceux qui crient le plus fort ne sont pas les plus représentatifs de l'espèce, mais tout au plus, les plus bruyants... L'espèce devrait être en voie de disparition si on considère l'évolution générale de la culture savante des cent dernières années, mais elle ne l'est pas pour le moment, la raison du plus fort étant toujours la meilleure.

Ce que j'écris aujourd'hui ne fera pas plaisir à mes collègues, mais si je l'écris c'est parce que je pense qu'il faut avoir le courage, si on aime la philosophie, de la défendre et de défendre la qualité de son enseignement. Et il ne peut y avoir de qualité de l'enseignement d'une discipline si les gens qui l'enseignent ne croient plus à cette discipline et veulent enseigner autre chose.

Il serait beaucoup plus sage d'enseigner ouvertement des cours d'introduction aux sciences humaines, comme la psychologie, la sociologie, l'histoire, les sciences économiques, que des faux cours de philosophie. La philosophie a encore sa place, mais comme discipline particulière qui a eu historiquement et qui a encore une grande importance dans la culture contemporaine.

[29]

⁵ Cégep : Collège d'enseignement général et professionnel. Institution de niveau préuniversitaire.

Je me battraï toujours pour que la philosophie conserve une place de choix dans l'enseignement, mais je crois que les autres sciences humaines doivent aussi avoir leur place dans le curriculum vitae des étudiants si on veut les initier correctement à la culture contemporaine, si on veut peinement favoriser leur épanouissement personnel.

Je crois qu'il y a confusion ici entre programme d'étude et intérêt corporatiste d'un groupe (les professeurs de philosophie). Les individus qui en font partie ont droit à la sécurité d'emploi, mais devraient peut-être faire autre chose de plus conforme aux besoins réels des étudiants.

39. Je me répète

Je relis deux ans plus tard le texte qui précède sur l'obligation des cours de philosophie dans les cégeps et je constate que j'avais fort bien dit (écrit) : la question est aujourd'hui plus actuelle, la crise approche de son dénouement. Je trouve que les professeurs de philosophie ont raison de vouloir se protéger comme professeurs, mais qu'il faudrait aller vers une solution qui favoriserait le maintien de l'enseignement de la philosophie et une introduction plus poussée aux sciences humaines conformément au développement de la culture savante actuelle.

40. Philosophe sans prétention

J'écris peu, ceci parfois me désole, mais d'autre part je me dis que ce qui compte ce n'est pas d'écrire beaucoup, mais d'écrire vrai, de mettre par écrit ce qui semble vraiment important de dire, qu'un bouquin de philosophie devrait être l'œuvre d'une vie. Je ne serai jamais un philosophe bavard et je ne serai peut-être jamais connu mais j'aurai été ce que j'aurai voulu être, un philosophe sans prétention.

[30]

41. Une raison épistémologique de philosopher

Lorsqu'on regarde l'histoire des sciences, on constate que plus les sciences se sont développées, moins la philosophie a occupé de place dans la culture savante. Surtout avec le développement actuel des sciences humaines, la philosophie semble devenir un savoir marginal. Cependant je suis persuadé que pour des

ble devenir un savoir marginal. Cependant je suis persuadé que pour des raisons épistémologiques, la philosophie ne devrait pas disparaître.

Dans la mesure où les sciences humaines se conforment au modèle des sciences empiriques, dans la mesure où elles sont un discours descriptif-explicatif, objectif, vérifiable et vérifié sur des aspects particuliers de la réalité humaine, elles ne peuvent dans un même temps être un discours appréciatif-critique-prospectif sur cette même réalité.

Ou bien on vise une description objective de la réalité, ou bien on veut faire une appréciation critique de cette réalité. Ou on parle de ce qui est ou bien on parle de ce qui devrait être... En un mot, non seulement les sciences humaines ne font pas disparaître la philosophie, mais auraient plutôt tendance à la relancer.

Évidemment on peut dire que cette nouvelle philosophie sera faite par les spécialistes des sciences humaines qui, dans un deuxième temps, développeront ce discours critique, ce qui est possible, mais qui ne sera pas toujours le cas tout comme dans le cas des sciences empiriques.

Je pense, lorsqu'on regarde l'histoire de la philosophie, que les grands philosophes ont toujours puisé dans la culture savante de leur époque pour meubler leur réflexion critique sur l'homme, la société ou le savoir. Platon était mathématicien, Descartes aussi, Marx était économiste et historien, Jean Piaget, psychologue. Règle générale les philosophes ont toujours été attentifs à un aspect ou l'autre de la culture savante, ce qui les a aidés à orienter leur réflexion critique. La philosophie a beaucoup d'histoire, mais elle a aussi un présent et sans doute un avenir. Tout comme la musique, elle est un art qui se transforme sans jamais disparaître.

[31]

42. Le marxisme est aussi une philosophie

L'autre soir j'ai rencontré mon cousin Claude, professeur de psychologie à l'université. Nous avons parlé entre autres de l'aspect métaphysique du marxisme. Il me disait que si le marxisme était uniquement une sociologie il s'y intéresserait beaucoup moins, mais c'est aussi une métaphysique (conception générale de la réalité physique et humaine) et une éthique (art de vivre) et que pour cela, il s'y intéresse essentiellement et politiquement depuis plusieurs années.

Je trouve qu'il a tout à fait raison contre un certain interprète actuel du marxisme qu'il est gênant de nommer vu qu'il est en prison pour avoir étranglé sa femme.

Son propos peut sembler naïf aux philosophes de profession, mais il est foncièrement juste à mon avis. L'homme ne vit pas que de sciences, malheureusement pour les structuralistes et heureusement pour les existentialistes !

43. Philosophes québécois, si vous saviez !

J'ai participé encore à un Congrès pour la défense de l'enseignement de la philosophie. Ces États généraux de philosophie au Québec se sont avérés assez intéressants. Depuis le dernier congrès du genre, au même endroit il y a cinq ans je crois (au Collège du Vieux-Montréal), presque rien ne semble avoir changé ; sauf que les professeurs ont vieilli et qu'ils tiennent aujourd'hui des propos plus modérés sur la philosophie et la pédagogie de cette dernière. Le temps des expériences plus ou moins folichonnes semble révolu et c'est très bien ainsi. Noblesse et finance obligent, le temps est aux discussions sérieuses ; le ministre voudrait diminuer le personnel du quart en diminuant du quart l'enseignement obligatoire de la philosophie dans les cégeps. Une proposition de compromis a été mise de l'avant par le comité de défense de l'enseignement de la philosophie (l'Association Philosophie au Collège et la Société de Philosophie du Québec). Cette proposition consiste à transformer un des cours [32] obligatoires en un cours portant sur la société et la culture québécoise, un cours de réflexion critique sur la civilisation québécoise. Cette proposition a été reprise par l'assemblée générale (100 professeurs environ) de ces états généraux non d'une façon unanime, mais dans un vote à peine majoritaire. Ce qui ne m'a pas surpris mais qui m'a un peu fâché comme spécialiste de cet objet d'étude.

Il me semble en effet que le peu de cas apporté dans les universités québécoises à l'histoire de la philosophie et des idées au Québec est directement responsable de l'ignorance dans le milieu collégial de cet aspect de notre réalité philosophique. À part quelques spécialistes, M. Yvan Lamonde, M. Roland Houde, et de quelques autres ainsi qu'une vingtaine de professeurs du collégial, tous semblent ignorer au Québec même cet aspect de notre propre culture ; notre patrimoine se perd à cause de notre ignorance crasse. Il n'y a pas de quoi être fier ; avoir honte de son passé est une attitude de colonisé... Sans doute sommes-nous des banlieusards philosophiques, mais même les banlieusards peuvent

sards philosophiques, mais même les banlieusards peuvent réfléchir, sans doute trop longtemps notre philosophie catholique fut très médiévale, mais seuls les esprits trop étroits considèrent ce type de production intellectuelle comme non philosophique. Ce n'est pas en ignorant notre histoire que nous comprendrons adéquatement notre présent. Nous avons l'oubli facile et nous avons fortement tendance à ne pas rapatrier dans notre discipline les philosophes non institutionnels ⁶ ou ceux qui font de la philosophie dans d'autres départements de l'université ⁷ ce qui entraîne une sous-évaluation de notre propre production philosophique.

Il est temps de redécouvrir notre patrimoine, il est temps de changer notre attitude face à nous-mêmes ; s'autodévaloriser est une attitude masochiste, nous devrions apprendre à porter un [33] jugement plus nuancé sur notre passé et notre présent philosophique comme ceci s'est fait dans d'autres secteurs de notre culture, la littérature et la création artistique entre autres.

Nous avons bénéficié de l'espace d'enseignement de la philosophie le plus grand en Amérique du Nord ⁸, un espace d'enseignement comparable à celui de la France, qu'en avons-nous fait ?

Avant la création des cégeps nous avons fait de la philosophie médiévale, après, nous avons fait ce qui nous a plu, du marxisme, de la psychanalyse, de l'épistémologie, de l'histoire de la philosophie et parfois même rien du tout.

Avons-nous avec ces matériaux disparates favorisé la réflexion critique ? Oui je le pense sérieusement, dans la mesure du possible. Nous n'avons aucunement à avoir honte de notre enseignement qui respecte profondément la liberté du philosophe-professeur, et qui fait confiance à la pédagogie par exemple.

Il y a eu quelques abus mais ceci demeure marginal dans l'ensemble ⁹.

⁶ Jacques Languirand, André Moreau, François Hertel, pour ne parler que de quelques philosophes contemporains, sont dans ce cas.

⁷ Fernand Dumont est un exemple très significatif de philosophe qui travaille en dehors d'un département de philosophie pour des raisons liées à l'histoire de l'Université Laval où il enseigne.

⁸ À ma connaissance, seul au Québec l'enseignement de la philosophie est obligatoire pour un si grand nombre d'heures au niveau préuniversitaire et universitaire équivalent.

⁹ Beaucoup de critiques souvent discutables parfois justifiées ont été faites. L'absence d'une véritable évaluation qui aurait protégé la très grande majorité des professeurs de philosophie (au moins 90% d'après mon expérience personnelle) leur a beaucoup nui. La tolérance est

Certains étudiants n'apprécient guère notre enseignement ; ceci est le lot des cours obligatoires de culture générale dans une société qui favorise sottement la surspécialisation. On ne peut d'ailleurs scolariser les gens à leur corps défendant et il faudrait leur faire comprendre qu'on ne va pas au collège chercher uniquement une formation technique, mais aussi une partie de sa formation personnelle.

[34]

Il est souhaitable de continuer notre enseignement de la philosophie et de lui donner une dimension plus québécoise (du moins en partie). On a tout à gagner à faire connaître mieux à notre public sa propre culture et sa dimension philosophique. Favoriser le développement d'une réflexion philosophique enracinée dans notre propre culture est un objectif valable de formation générale personnelle pour les étudiants, un objectif réalisable dans le cadre de l'enseignement collégial pour la grande majorité des étudiants.

Finalement en 1984, nous les philosophes-fonctionnaires, avons eu gain de cause face au gouvernement qui voulait diminuer le nombre de cours de philosophie obligatoire (de 4 à 3 cours) dans les cégeps.

Le gouvernement a reculé devant nos pressions syndicales et politiques plus que devant notre argumentation théorique, de toute évidence.

Pouvons-nous nous assoupir à nouveau, repliés sur nos privilèges passés ? Personnellement je pense que non. Le ministre financier de l'éducation voulait peut-être avoir la paix, mais le problème quant à l'avenir de l'enseignement de la philosophie reste entier.

Si, à mon humble avis, l'enseignement de la philosophie comme cours obligatoire reste tout à fait justifiable sur un plan de développement culturel personnel des étudiants, il ne doit pas nous faire oublier la nécessité d'introduire adéquatement les étudiants aux sciences humaines tout comme la nécessité pour les jeunes d'avoir une bonne connaissance de la société et de la culture québécoise.

Si comme philosophes nous pensons que les institutions d'éducation doivent donner une formation réellement adéquate à la jeunesse et si comme

préférable à l'intolérance, mais si chaque philosophe peut penser ce qui lui plaît on doit mettre les balises nécessaires sur le plan pédagogique.

fonctionnaires nous pensons légitimement que les réformes de programmes doivent se faire dans le respect des droits acquis du personnel en place, nous devrions [35] suggérer au gouvernement une solution administrative conciliant l'inconciliable...

Il faut initier à la philosophie, introduire aux sciences humaines, favoriser la connaissance de la société et de la culture québécoise. Nous avons la possibilité de remplir ces objectifs au niveau de notre enseignement, nous en avons fort bien la compétence.

Il faudrait cesser de voir nos collègues en sciences humaines comme des ennemis, mais plutôt comme des partenaires. Cesser les luttes vaines de clocher et s'entendre sur ce qui serait le mieux pour l'étudiant tout en protégeant le personnel en place.

On pourrait par exemple rendre obligatoires deux cours d'introduction aux sciences humaines pour tous les étudiants, un de ces cours pourrait être centré sur l'étude de la société et de la culture québécoise ¹⁰.

Tenant compte du personnel en place on pourrait faire faire aux étudiants, de l'anthropologie, de la sociologie, des sciences économiques, de l'histoire, des sciences politiques, de la psychologie et même des sciences religieuses.

Il n'est écrit nulle part dans le ciel qu'il est interdit à un philosophe d'enseigner aussi autre chose que l'histoire de la philosophie, s'il en a réellement la compétence. Ceci est vrai aussi pour les autres spécialités en sciences humaines, le corporatisme étroit est l'ennemi du développement du savoir tout comme les ministres de l'Éducation qui sont uniquement administrateurs financiers.

44. À mes amis professeurs d'université

Les philosophes ont toujours eu tendance à s'exprimer dans un langage plus ou moins difficile d'accès pour les profanes en cette matière. Il est probablement impossible d'éviter totalement cet écueil.

[36]

¹⁰ Ceci n'implique pas nécessairement, dans tous les cas, la diminution des cours obligatoires de philosophie...

Cependant je n'en pense pas moins comme Boileau que ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et que les mots pour le dire viennent aisément... Je n'en pense pas moins que les philosophies obscures, pour profondes qu'elles puissent passer, ont souvent une réputation surfaite et qu'après analyse on constate la plupart du temps que c'étaient de faux diamants.

Le discours philosophique a ses limites et le fait d'utiliser divers artifices de langage n'y change rien pas plus que le fait de bâtir un système selon les normes logiques et esthétiques du discours.

C'est peut-être une façon de protéger son emploi à l'université, de soigner sa célébrité, de s'autovaloriser comme intellectuel savant, mais ce n'est certainement pas une bonne façon de communiquer son savoir à ses semblables.

Ceci fait cependant vivre les professeurs de philosophie ordinaires, ceux qui expliquent en un langage simple à un auditoire plus ou moins vaste, les écrits obscurs de leurs savantissimes collègues passés ou présents. Si la philosophie traite des questions fondamentales, elle devrait en principe intéresser la majorité des êtres humains et, par conséquent, on devrait l'exprimer dans un langage compréhensible par la masse des gens.

L'élévation du niveau général d'éducation et un travail bien fait de la part des philosophes-professeurs permettraient d'atteindre ce but.

Mais au fond traite-t-elle réellement des questions fondamentales, du sens de l'existence humaine, de l'art de bien vivre comme individu et comme collectivité ? Est-elle encore un flambeau qui éclaire au milieu de la nuit ? L'a-t-elle jamais été du moins pour le grand nombre ?

La plupart des philosophes contemporains parlent constamment de la connaissance, ils se font épistémologues, mais semblent oublier que ce n'est qu'une question préalable pour le sage. Platon, notre grand maître, parlait aussi de morale et de politique [37] parce que pour lui la philosophie était sagesse en plus d'être science.

Pour moi la philosophie devrait s'exprimer dans le langage simple du quotidien. Ainsi, je dis moins, mais j'ai l'espérance d'être compris.

Chacun peut philosopher à sa manière, je suis d'ailleurs d'un naturel tolérant, cependant je pense que ce que l'on peut dire d'essentiel peut toujours s'exprimer

en des mots simples à la fin du processus de réflexion. Malheureusement pour des considérations de carrière ou de célébrité, beaucoup de gens publient des textes à l'expression obscure qui disent logiquement des choses parfois justes, mais pas toujours essentielles.

Les choses essentielles se disent avec des mots ordinaires et l'on ne peut en dire beaucoup dans une vie d'homme.

45. Suis-je sceptique ?

Un ami m'a déjà dit : « Au fond tu es un sceptique ». En y repensant, j'ai la certitude qu'il avait raison. Je ne suis pas un sceptique comme certains Grecs anciens qui doutaient de tout, de leur propre existence même, mais je pense que le discours philosophique a des limites bien précises.

Il y a ce que l'on sait, ce que nous disent les sciences ¹¹, il y a ce que l'on croit, ce que nous disent les philosophes.

J'ai plus confiance aux propos des hommes de science qu'à ceux des philosophes du moins lorsqu'ils parlent à l'intérieur du champ de recherche scientifique ¹². Cependant la science ne peut pas répondre aux questions philosophiques fondamentales, par [38] exemple elle peut décrire la réalité sociale, mais ne peut pas dire à un niveau scientifique ce que devrait être cette réalité, c'est ici une question de croyances philosophiques et de valeurs.

En définitive au niveau philosophique, par delà la cohérence logique du propos tenu, c'est toujours une question de croyances ; c'est peut-être un fait malheureux sur le plan épistémologique, mais c'est une réalité que l'on ne peut modifier dans l'état actuel de nos connaissances.

Dire que l'Univers est essentiellement matériel et dire qu'il a toujours existé ou dire qu'il est matériel, mais qu'il existe dans cet univers et en dehors de celui-ci une dimension spirituelle et qu'il a été créé par un Dieu, spiritualité première

¹¹ Mis à part les mathématiques, les sciences sont un ensemble de discours objectifs descriptifs-explicatifs sur le monde physique et sur la réalité humaine, discours vérifiables et vérifiés, du moins en principe.

¹² Un homme de science, sorti du cadre de sa science, traitant de questions philosophiques est dans la même situation que n'importe quel autre philosophe, il faut juger ses idées à leur mérite.

par excellence, c'est affirmer des choses qui relèvent de la pure croyance. Il s'agit d'opinions de philosophes et non de faits vérifiables expérimentalement.

Notre époque semble accepter mieux les croyances matérialistes que les croyances spiritualistes, du moins dans les milieux intellectuels près des sciences, ceci est un fait sociologique, mais ceci ne donne pas nécessairement raison à la majorité aux dépens de la minorité sur le plan théorique.

Je suis un sceptique en ce sens que je pense que les philosophes devraient réapprendre l'humilité en cessant de prétendre connaître plus qu'ils ne savent vraiment. Faut-il se taire ? Pas nécessairement, mais parler avec moins de prétention... Cependant la philosophie demeure nécessaire pour orienter l'existence individuelle et collective, elle propose des croyances et surtout des valeurs qui ne sont pas des certitudes absolues, mais qui tracent des voies possibles pour l'atteinte d'une meilleure qualité de vie individuelle et collective.

Oui je suis un sceptique en ce sens là, comme Épicure en était un ; il faisait de la philosophie un art de vivre malgré les incertitudes inhérentes à la connaissance du monde et de l'homme. Il n'avait pas renoncé à la sagesse et sur ce plan, je pense qu'il avait tout à fait raison.

[39]

46. Notre Moyen Âge philosophique

Depuis quelques années je m'intéresse à l'histoire des idées en général au Québec et à l'histoire de la philosophie en particulier. Cette étude est souvent considérée comme marginale par mes collègues, mais je persiste parce que je suis persuadé qu'il faut se réapproprier notre passé intellectuel et non pas le rejeter en bloc comme quelque chose de honteux.

Il est vrai que jusqu'aux années 60 la plupart des philosophes québécois étaient des clercs et par conséquent des philosophes religieux. Il est vrai aussi que depuis l'encyclique *Aeterni Patris* de 1879, ils étaient devenus néo-thomistes et par conséquent plus tournés vers le Moyen Âge que vers l'avenir. Il est vrai que leur philosophie était une servante, conservatrice par surcroît, de la théologie plus qu'une sagesse au sens grec du terme.

Il est vrai qu'au milieu des années 60 nous avons fait notre révolution philosophique en abandonnant l'enseignement thomiste dans les universités et les cégeps. Nous avons remplacé cet enseignement par l'enseignement de l'histoire passée et présente de notre discipline. Chacun se mit à enseigner ce qu'il voulait, ce qui lui semblait le plus pertinent et c'était très bien ainsi... Ce qui est moins bien, c'est de refuser de revenir sur notre passé pour mieux le comprendre, pour l'évaluer à sa juste valeur. Je ne pense pas que tous les philosophes passés du Québec aient été des crétins pas plus que les philosophes du Moyen Âge en étaient.

Certains auteurs comme François Rével considèrent qu'il n'y a pas eu de philosophie au Moyen Âge, ceci à partir du principe que la philosophie est la recherche rationnelle de la vérité et que ceci est incompatible avec toute révélation religieuse.

Ce type de jugement sur l'histoire de la philosophie a été systématiquement appliqué à l'histoire de la philosophie québécoise ce qui est un grand malheur à mon avis, car ceci nous a empêchés de nous réapproprier notre propre histoire intellectuelle.

[40]

S'il n'y a pas eu de philosophie, il y a eu au moins réflexion, il y a eu idée, et il faut faire l'histoire de la réflexion et des idées pour comprendre notre passé.

Nos philosophes du passé ressemblaient aux penseurs médiévaux, comme le Québec traditionnel ressemblait au Moyen Âge. Que nous soyons contents d'être sortis du Moyen Âge et d'être à l'âge de la société post-industrielle se comprend, mais que nous ne voulions pas savoir ce qu'a été le Moyen Âge et ce qu'a été notre passé, ceci relève d'une attitude d'immaturité psychologique, de non-acceptation de nous-mêmes, attitude sûrement non souhaitable. Le refus du savoir est rarement souhaitable en effet... C'est une attitude pathologique, une maladie de l'esprit.

Certains chercheurs se penchent sur l'étude de notre passé. En effet, les travaux de Roland Houde ¹³, Yvan Lamonde ¹⁴, Pierre Thibault ¹⁵ sont de remarquables introductions à la question.

¹³ Roland Houde, *Histoire et philosophie au Québec*, éd. Bien Public.

Malheureusement comme il y a très peu de cours dans les universités sur cette question et qu'il en est de même dans les cégeps, nous perdons notre patrimoine par ignorance.

C'est pour cette raison que j'ai choisi de traiter de l'histoire des idées au Québec dans mon enseignement au cégep en espérant ainsi chasser le préjugé qu'il n'y a pas eu et qu'il n'y pas de philosophie valable au Québec.

J'ai souvent eu de la difficulté à faire accepter ce point de vue par mes collègues et non pas par les étudiants qui sont, règle générale, relativement bien réceptifs. Je n'ai pas l'intention d'abandonner cette manière de faire et j'aimerais pouvoir convaincre le milieu de l'enseignement de la philosophie de la nécessité de ne pas perdre notre patrimoine philosophique et [41] pour cela, de la nécessité d'en parler au niveau de l'enseignement collégial et universitaire.

47. En bateau sur le Saguenay

Par un bel après-midi de juillet, nous naviguions sur le Saguenay entre l'Anse St-Jean et Cap-Éternité. De notre embarcation j'admirais la beauté du paysage, majestueux rochers partiellement couverts de forêt sous un ciel azur, fjord unique d'une beauté magnifique.

Je vis soudain une statue de la Vierge Marie sur le haut d'un cap qu'un navigateur en péril a jadis fait installer pour remercier la sainte de lui avoir sauvé la vie.

Je me posai alors la question : « Dieu existe-t-il ? » Je restai perplexe... Certains disent que oui, d'autres que non, et parmi les meilleurs. La beauté de l'univers nous pousserait à dire oui, mais la souffrance des hommes nous porterait à dire non. Il est plus rassurant d'espérer que d'être sans aucun espoir, mais ce n'est peut-être qu'une illusion de plus comme la société sans classes de Marx.

Nous arrivâmes soudain près de la rive et je décidai d'aller me baigner, l'eau était froide, mais c'était agréable et j'étais heureux.

¹⁴ Yvan Lamonde, *Historiographie de la philosophie au Québec*, H.M.H. Yvan Lamonde, La philosophie et son enseignement au Québec, (1665-1920), H.M.H., 1980. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

¹⁵ Pierre Thibault, *Savoir et Pouvoir. Philosophie thomiste et politique cléricale au XIX siècle*, P.U.L., 1972.

48. Ou bien Descartes... ou bien Camus

René Descartes, le grand rationaliste, pensait que c'est Dieu en définitive qui garantit ma possibilité de connaissance. Albert Camus, le grand existentialiste, pensait que de toute façon la connaissance que je peux avoir de moi et du monde est très restreinte et qu'il vaut mieux se baigner dans la mer sous le soleil plutôt que de faire de la métaphysique.

Entre les deux mon cœur balance. Je suis un intellectuel qui aime la rationalité, mais qui aime aussi la vie.

[42]

Par mes avant-midis tranquilles, j'ai lu les 716 pages de *L'Athéisme dans la philosophie contemporaine*¹⁶, la meilleure étude à ma connaissance sur la question. Je demeure cependant perplexe. Les principaux athées de ce siècle ne m'ont pas convaincu hors de tout doute raisonnable pas plus que leurs critiques, croyants d'ailleurs, qui ont écrit ce livre. En définitive c'est toujours une question de croyances, croyance en un univers uniquement matériel ou croyance à une dimension spirituelle par surcroît. Je reste perplexe, ce qui ne m'empêchera pas d'aller prendre une bière (ou de me baigner dans la mer).

¹⁶ Jean-François Six (et collaborateurs), *L'Athéisme dans la philosophie contemporaine*, Desclée, 1970.

[43]

Première partie.
Petit livre sur ma petite philosophie.

Chapitre 2

Quelques mots sur l'homme et la destinée humaine

[Retour à la table des matières](#)

1. Parler de l'homme

Pourquoi d'abord parler de l'homme (ou de la personne humaine comme dirait une amie féministe) ? On pourrait parler d'autres choses, de l'être par exemple comme le voudrait le vieux Thomas d'Aquin ou le philosophe-poète Martin Heidegger. Question de goût ? Question de parti-pris théorique ? Certains diraient avec plus de sérieux : « Question purement méthodologique ? » Qui sait ?

2. Ce qui importe

Moi il me semble que l'on peut parler de bien des choses avec beaucoup d'à-propos, cependant si l'on veut éviter de trop s'étendre il faut aller à l'essentiel, parler des questions vraiment importantes... Évidemment certains structuralistes diraient que ça ne fait plus sérieux de parler de l'homme ; c'est leur droit de le dire, mais c'est aussi mon droit de ne pas les croire. C'est aussi mon droit et le

vôtre de nous soucier encore de l'homme, de la qualité de sa propre vie, du sens de sa destinée, de ses attentes et espérances, de sa vie et de sa mort...

3. Et si nous étions divins

Traditionnellement en Occident on disait que l'homme a une âme et un corps ; c'est ce que disait Platon et ce qu'ont dit après lui les chrétiens. L'âme était le divin en l'homme tandis que le corps, la matière de l'homme. On a toujours été persuadé que la pensée était quelque chose de divin, ce qui distinguait l'homme du reste de l'univers matériel. Aujourd'hui beaucoup disent que [44] l'homme n'a qu'un corps et que la pensée n'est qu'un épiphénomène matériel. Autre époque, autres croyances... Il faut bien le dire, il ne s'agit pas d'affirmations scientifiques, la science ne peut traiter de cette question à cause de sa méthode même. Il s'agit purement et simplement de croyances. Que voulait-on dire au juste lorsqu'on parlait de l'âme ? On voulait surtout dire que la destinée humaine avait un sens parce que le divin présent en et à l'homme lui donnait un sens. On voulait dire que l'homme n'était pas que matériel mais avait aussi une dimension spirituelle. On voulait dire qu'il fallait avoir espérance en Dieu.

Ces croyances peuvent sembler naïves à nos contemporains, on est à l'heure de la science plus qu'à l'heure des mythologies. Si les mythologies recelaient une vérité ! S'il était mieux d'espérer que de désespérer...

Et les croyances opposées, la totale matérialité de l'homme et du monde, le hasard et la nécessité comme ultime explication du monde, de l'homme et de sa destinée, est-ce beaucoup mieux ? Moins naïf diront certains, pas satisfaisant quant à l'explication dernière de la destinée humaine diront les autres.

Il n'est sans doute pas opportun de peupler le monde de fantômes, la science traite de la réalité et elle a raison... Elle ne peut pas elle-même traiter du sens de cette réalité, ceci est une question d'appréciation philosophique. Est-ce peupler le monde de fantômes que de dire que l'Univers a un sens, que l'homme a un sens, je ne crois pas.

Le discours mythologique a atteint sa limite, mais l'idée fondamentale qu'il recelait n'est pas nécessairement fausse ; elle traduit plus l'espérance de l'homme qu'une certitude absolue, mais l'espérance, c'est déjà quelque chose.

4. Et si Dieu existait !

L'homme alors n'est-il qu'un corps ? Il est surtout son corps pris au sens large, c'est-à-dire incluant ses instincts, ses désirs, sa sexualité, sa pensée rationnelle et imaginative. En effet, pour [45] moi, même la pensée est un phénomène matériel, une potentialité de l'homme réel (inscrite dans sa biologie). Mais l'homme a-t-il perdu son âme ? Non pas totalement dans la mesure où il croit en Dieu, ou il espère...

Si Dieu existe, il n'est pas matériel, il est autre, il est le Tout Autre et l'homme a une dimension spirituelle qui le distingue du reste de l'univers, mais qu'il ne faut pas confondre avec la pensée rationnelle pas plus qu'il faut définir Dieu comme pensée absolue.

L'homme qui parle de Dieu en vient toujours à parler de l'homme, ce qui est tout compte fait de l'idolâtrie. On ne peut rien dire de Dieu sinon que nous croyons que l'Univers a un sens, que l'homme a un sens dans cet univers, et que ce sens provient de Dieu qui en est le fondement.

Dieu est un mystère, mais qu'il y ait quelque chose plutôt que rien, que l'homme dispose de la pensée pour décrire et transformer l'univers, ceci le manifeste et fonde mon espérance... Espérance en l'existence de Dieu, en une dimension spirituelle de l'homme lui permettant de survivre après la mort.

Les grandes religions, qui sont des mythologies, illustrent d'une façon naïve et belle ce que je viens de dire. Je ne les prends pas au pied de la lettre, je dis simplement que je crois qu'elles recèlent une vérité : l'Univers et l'homme ont un sens en Dieu. Il est préférable à l'homme d'espérer et pour le reste, il possède sa propre pensée pour orienter son existence, pour déterminer son éthique individuelle et collective.

5. Enfant, j'étais religieux

C'est après de longues délibérations avec moi-même que je suis arrivé à cette position qui n'est peut-être pas définitive. Enfant j'ai été élevé dans la religion catholique romaine par des parents religieux ; adolescent, j'étais religieux et je le suis toujours resté d'une certaine façon. À l'âge de jeune adulte, j'ai été fasciné par l'existentialisme d'un Albert Camus et d'un Jean-Paul Sartre ; j'ai passé par une phase matérialiste et athée quelques [46] années. Et puis, toujours préoccupé

par cette question à l'université, où l'on ne parlait pas de cette question en philosophie, où l'on dissertait toujours sur Marx et sur l'épistémologie, je suis redevenu théiste ; j'ai d'ailleurs fait un an en sciences religieuses par après. Si je résume mon cheminement idéologique sur cette question, je peux dire que je croyais à la mythologie traditionnelle chrétienne, que j'ai rejeté cette mythologie comme insatisfaisante intellectuellement, mais que par la suite j'en suis arrivé à penser qu'elle recelait une vérité, l'existence de Dieu, et par conséquent du sens de l'univers et du sens de la destinée humaine. C'est alors que la croyance opposée, le monisme matérialiste me sembla et me semble encore insatisfaisant intellectuellement, car il ne voit pas de réel sens à la destinée humaine et il me semble que la destinée humaine, aussi tragique soit-elle, ne peut être totalement absurde, que c'est mal poser le problème. Quoique je n'ai pas de certitude absolue, il ne me semble pas irrationnel d'espérer...

6. Individu d'abord !

Lorsqu'on parle de l'homme, je dois dire que je considère que c'est un raccourci théorique commode et justifié d'ailleurs, car rien ne ressemble plus à un homme (ou une femme) qu'un autre homme (une autre femme), la réalité est qu'il n'existe que des individus marqués par leur collectivité, mais uniques au niveau de leur existentiel. Évidemment la science est toujours science du général, va du général au particulier, ce qui est bien, mais le philosophe, dans la mesure où il est à la recherche de la sagesse, ne doit jamais oublier cette donnée fondamentale : l'individu naît seul, vit plus ou moins seul (malgré l'omniprésence réelle de la société à tous les niveaux de sa vie), et meurt seul.

La société a un impact très réel sur l'individu, que ce soit au niveau économique, social, politique et culturel (au sens le plus large). Ceci est indéniable et a été largement démontré par Marx entre autres, cependant ceci ne doit pas nous masquer le fait que chaque individu est unique comme le disait Max Stirner.

[47]

7. Mon ami Sartre

Comme Jean-Paul Sartre, je pense que quelques soient les conditionnements intérieurs et extérieurs qu'a à subir l'homme au niveau de son quotidien, qu'il demeure un être jouissant d'une certaine liberté d'action et d'une grande liberté de signification (donne un sens aux choses et aux individus qui l'entourent)... Comme lui, je pense que la pensée est source de liberté, qu'elle permet à l'homme d'être projet, de se faire, de s'écrire et d'écrire l'histoire dans les livres et dans les faits. (Malheureusement, le trop long texte de Sartre n'est pas toujours aussi transparent que cet aphorisme !)

8. Il y a aussi le corps

Il a été longuement démontré par Freud que la sexualité est une des composantes primordiales de l'homme ; elle est d'ailleurs en partie inscrite dans sa biologie, en partie médiatisée par sa culture. On ne peut comprendre le comportement humain si on fait abstraction de ces données. Malheureusement un courant de pensée trop longtemps présent dans la culture occidentale a empêché les hommes (et les femmes surtout) de comprendre adéquatement et de vivre sereinement cette réalité primordiale. Ce courant de pensée, c'est le platonisme qui disait « que le corps est le tombeau de l'âme », courant développé fort malheureusement dans le christianisme jusqu'à aujourd'hui.

Ce préjugé séculaire a eu comme conséquence la survalorisation de l'intellectuel par rapport au corporel, du spirituel par rapport au matériel, ceci a brouillé l'esprit et déformé l'éthique de multiples générations pour leur plus grand malheur. Au Québec, pays d'où je viens, l'Église catholique romaine a véhiculé cette idéologie fort longtemps et c'est avec satisfaction que moi-même et plusieurs de mes concitoyens avons découvert le philosophe André Moreau qui ose affirmer que la chair est radieuse et que Saint-Paul a tort.

[48]

9. Et le sexe

Il y aurait beaucoup à dire sur la sexualité et beaucoup a été dit, cependant je voudrais insister sur le fait qu'il s'agit là, sur un pied d'égalité avec la pensée, de la dimension la plus profonde de la réalité humaine. En un mot, la sexualité est au moins aussi déterminante, sinon plus, que la pensée au cœur de l'activité humaine sous toutes ses formes. L'homme est d'abord son corps, il est ensuite sa pensée... Traditionnellement les philosophes ont dit le contraire, mais c'était une erreur, du moins à mon humble avis.

10. Madagascar

Un voyage dans l'île de Madagascar m'a grandement aidé à comprendre cette réalité. J'ai constaté que là-bas les gens faisaient l'amour plus librement et qu'ils faisaient la distinction entre faire l'amour et aimer, qu'ils aimaient faire l'amour et encore plus aimer. Pour moi, élevé dans un certain rigorisme moral, cela a été très éclairant, et je me suis fait la réflexion suivante : « Qu'il est parfois dommage d'être civilisé. »

11. D'abord vivre

Je crois que l'on peut apprendre beaucoup par les livres, mais je pense que l'on peut apprendre au moins autant autrement, par les gens qui nous côtoient, ce qu'ils font (ou ne font pas), ce qu'ils disent (ou ne disent pas), ce que l'on vit soi-même. (Malheureusement on apprend beaucoup plus par la souffrance que par la joie...).

Les philosophes ont toujours été très intellectualistes, c'est dommage, car rien ne remplace la vie, pas même la pensée de Hegel...

[49]

12. Adieu rationalisme

Il faut réhabiliter le corps, c'est plus que grand temps, ce qui ne veut pas dire déprécier la pensée comme pourraient le croire certains idéalistes.

La pensée est ce qui distingue l'homme du reste de l'univers. Par son pouvoir de réflexion, de conceptualisation, l'homme peut se distancier du monde, des hommes et des choses qui l'entourent, il peut dire la réalité, il peut critiquer cette réalité, il peut se situer par rapport à cette réalité, il peut envisager d'agir dans un sens ou dans un autre sur cette même réalité. La pensée est une des grandes potentialités de l'homme. C'est un fait extraordinaire à constater, l'homme peut penser et dire le monde et son dire est souvent exact (malheureusement pas toujours).

De tout temps ce fait a intrigué les philosophes. Il les a tellement fascinés que longtemps ils ont cru que la pensée était divine et qu'ils ont développé un culte, une religion, une mystique de la raison. Jusqu'à tout dernièrement (Nietzsche), un philosophe était par définition un rationaliste... Mais la rationalité a ses limites : d'abord, contrairement à ce que pensait Hegel, tout ce qui est réel n'est pas nécessairement rationnel (peut-être rationalisable tout au plus...) et ensuite, il y a une distance entre le dire et le faire, les mots et les choses.

Que ce soit en science ou au niveau de l'action politique, c'est dans les faits qu'un discours se prouve. Et en philosophie, c'est dans la mesure où l'homme vit mieux, avec sagesse, son quotidien individuel et collectif qu'on peut parler de la valeur d'une philosophie (comme on peut parler de la valeur d'une science ou de la valeur d'une action).

13. Long propos sur l'inessentiel

Sans tomber dans un pragmatisme outrancier, j'ose dire que l'histoire de la philosophie a été un trop long discours sur la pensée, la raison, la rationalité, et qu'elle ne s'est pas assez souciée de l'individu concret aux prises avec son quotidien, de la qualité de sa vie individuelle et collective. Ceci est un revers de son rationalisme.

[50]

14. Souvenirs d'Aristote et de quelques autres

Lorsque j'essaie de définir l'homme, je suis porté à le définir comme un animal raisonnable, ce qui n'est pas très original, j'en conviens... Mais lorsque je regarde ce que mes contemporains ont écrit sur cette question, il me semble que ce qu'ils disent ne va pas beaucoup plus loin, le précise tout au plus.

Pour Freud c'est l'instinct sexuel qui est déterminant, comme chez les bêtes d'ailleurs. Marx parle du capitalisme comme de la loi de la jungle (la jungle est le domaine des bêtes, autant que je sache). Chez ces deux penseurs, il y a une forte insistance sur le rôle de la raison qui permet de domestiquer la bête, qui permet d'humaniser l'homme d'une certaine façon.

Est de la bête l'irrationnel, est de la raison le rationnel. La pensée même contemporaine ne semble pas être sortie en fin de compte du dualisme platonicien (devenu cartésien) même lorsqu'elle se présente comme un monisme matérialiste.

15. Destinée humaine

Et de la destinée humaine qu'en est-il ? Plutôt tragique, diront les existentialistes... Faite d'oppression et de domination, diront les marxistes. Tragique, mais sans désespérance à mon humble avis.

Il est vrai que malgré sa solitude fondamentale l'homme est foncièrement un être social, pour le meilleur et pour le pire, mais surtout pour le pire quant à la grande majorité qui subit l'exploitation, la domination de la minorité des nantis.

Il est vrai surtout que l'homme est avant tout un être pour la mort, qu'il n'a pas de certitude absolue quant à son avenir post-mortem (il ne sait pas vraiment ce qui vient après).

Mais il est aussi vrai que l'homme a le plaisir, le privilège de vivre, diront certains, il a la chance de découvrir l'univers des hommes et des choses qui l'entourent, il a la chance d'être pensant, [51] de pouvoir se dire et dire le monde, il a la chance d'être espérant en Dieu (s'il est croyant).

S'il est indéniable que la vie est faite de souffrances, elle est aussi faite de joies et de jouissances, fort heureusement.

Cependant, vivre demeurera toujours tragique car le pire reste toujours à venir... car le pire, c'est la mort.

Et c'est dans ce contexte que les hommes (et les femmes) ont vécu depuis toujours et l'humanité a perduré, ce qui est un signe encourageant.

16. Frères et sœurs en notre humanité

En voyageant à travers le monde, j'ai compris que tous les hommes se ressemblaient, qu'ils avaient foncièrement les mêmes besoins, les mêmes attentes face à la vie (quoique dépendant des cultures, les attentes prennent une coloration particulière).

Entre le berger de Corse qui surveille son troupeau de moutons, l'instituteur du Mexique qui éduque les petits enfants et la serveuse du restaurant où j'ai mangé à Nice, il y a plusieurs points communs...

Chacun veut vivre le plus longtemps possible et le plus heureux possible : pas trop de souffrances, pas trop de solitude, une satisfaction normale de ses besoins physiques et affectifs, un travail pas trop dégueulasse, des loisirs suffisants. Chacun veut profiter de l'existence, quoi ! – Chacun sait que la vie est courte, qu'il y a la souffrance et la mort au bout, mais la très grande majorité croit que la vie vaut la peine d'être vécue.

Moi qui suis un intellectuel-professeur dans un collège du Québec, je pense au fond comme eux ; la seule différence c'est que moi je peux l'écrire et l'expliquer un peu plus, ce qu'eux ne feront probablement jamais.

[52]

17. Nous pourrions tous être philosophes

Comme Jean-François Revel dans Pourquoi des philosophes, je pense que les philosophes devraient mettre un terme à leurs vaines prétentions de savoir absolu qui se pose devant l'ignorance du vulgaire ; ils devraient être un peu plus humbles, reconnaître qu'ils ne sont que des hommes ordinaires confrontés aux problèmes de l'existence quotidienne, qu'ils cherchent honnêtement des solutions, mais sans toujours en trouver autant qu'ils le voudraient. On gagne beaucoup à écouter les gens, on a alors peut-être moins de choses à dire que d'autres (du

moins en ce qui a trait à la longueur du discours), mais on y gagne en vérité, ceci dit sans vouloir offusquer personne de mes illustrissimes contemporains, philosophes de profession...

18. Nous le sommes déjà

La philosophie s'écrit et se lit dans les livres, mais elle est écrite aussi dans l'expérience quotidienne de millions d'hommes et de femmes qui vivent et réfléchissent sur le sens de leur expérience, de leur quotidien. Il ne faudrait pas perdre cette richesse, la sagesse populaire est aussi une sagesse qui parfois vaut bien celle des intellectuels... Comme disait un de mes anciens professeurs (en Afrique de l'ouest) : « Chaque fois qu'un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle ». Il est d'ailleurs significatif de constater que souvent les idées des intellectuels sur les véritables questions philosophiques (celles qui sont importantes) sont partagées par les gens ordinaires, par exemple, le fait de la part du gouvernement soviétique de censurer un Soljenitszine, un écrivain lu, nous révèle que les idées de liberté, de démocratie, de dignité de l'individu ont un public important surtout lorsque ce public se sent privé de sa liberté d'expression la plus élémentaire.

[53]

19. Humilité

En un mot, il y a beaucoup à dire sur l'homme et sur la destinée humaine, beaucoup ont parlé et beaucoup d'autres parleront, je pense qu'il est bon d'être attentif à ce qui se dit, la vérité peut venir même de la bouche des enfants comme le dit une maxime populaire... Les quelques idées que j'ai émises me semblent bien pauvres pour traduire la richesse de la réalité, cependant j'ose croire en leur fécondité (chez moi et chez les autres).

20. La véritable jeunesse d'après ma mère

L'autre jour ma mère, en parlant avec des proches, leur disait que le secret de la jeunesse était de conserver une curiosité face au monde qui nous entoure, que vieillir c'était perdre cet intérêt et par conséquent mourir à petit feu.

En y repensant, j'ai la certitude qu'elle a raison, que la vieillesse si elle est un phénomène physique n'en demeure pas moins un phénomène psychologique.

Lorsque je pense à mon père qui est un homme âgé, mais heureusement pas encore trop vieux, je réalise la justesse de ce que disait ma mère.

C'est bien vrai que c'est dans la mesure où une personne reste éveillée, conserve le goût de vivre, développe même de nouveaux centres d'intérêt, qu'elle ne vieillit pas trop vite. En écrivant ces lignes, je ne peux m'empêcher de penser à mon grand-père Onésiphore qui est mort à 90 ans passés, son corps étant épuisé, mais l'esprit encore alerte.

21. Et d'après mon maître François Hertel

En relisant l'auteur d'origine québécoise François Hertel, lui qui est aujourd'hui un homme âgé, j'ai découvert que lui aussi liait vieillesse et manque de curiosité intellectuelle. De plus il écrivait que ce qui l'attristait le plus dans la mort, c'était de devoir se retirer de son rôle de spectateur du monde qui l'entoure, c'est [54] de savoir que le spectacle continuera sans lui. J'ai trouvé cette façon de dire les choses fort juste, probablement parce que je perçois moi-même les choses de cette façon.

22. Inquiétude devant la mort

Parfois le soir avant de m'endormir je pense à la mort, à celle de mon ami Yves (Tom), mort d'un anévrisme cérébral dans son lit le matin, à la mienne qui pourrait survenir durant la nuit si mon cœur cessait soudain de battre, à celle des mes parents qui sont âgés.

Mais j'en viens toujours à me dire qu'on ne peut régler les problèmes à force d'inquiétude. Comme il est dit dans l'évangile : « Nul ne peut se grandir même d'une seule coudée, à force d'inquiétude », ni allonger son existence non plus.

Comme je suis de petite taille, la comparaison a particulièrement un sens. Comme je suis de culture chrétienne, il n'est pas surprenant que cette phrase pleine de sagesse d'ailleurs, me vienne à l'esprit.

23. Notre corps est d'abord vu par autrui

Voyageant avec ma tante (une femme d'âge mûr, plutôt jolie, se présentant fort bien), elle me dit un jour qu'elle n'aimait pas se sentir regardée avec insistance par les gens, car elle sentait qu'on lui volait son intimité, qu'on la

jugeait. Surpris, je lui fis remarquer que Jean-Paul Sartre dans *l'Être et le néant* disait des choses similaires en parlant de la transformation du sujet en objet par le regard d'autrui.

Cela me fit prendre conscience, une fois de plus, de l'importance du corps de chaque individu pour lui-même et pour les autres. Nous ne possédons pas un corps, nous sommes notre corps et c'est ce que les autres perçoivent d'abord de nous.

Si une personne est petite ou grande, mince ou grosse, belle ou laide, sa destinée peut en être changée... Ce qui au fond souvent [55] n'est pas très juste car c'est une évaluation bien sommaire de l'individu concerné.

Ceux qui ne sont pas dans la moyenne statistique, trop grands, trop petits, trop gros, considérés comme laids, n'étant pas de la bonne race, ont toujours tort d'être ce qu'ils sont et risquent toujours d'être victimes de ségrégation à un niveau quelconque.

Cette ségrégation est particulièrement difficile à combattre car elle ne s'avoue pas et elle manifeste des attitudes pré-logiques venant de la petite enfance.

Il y aurait un travail énorme à faire au niveau de l'éducation des enfants et des adultes aussi...

24. Être de petite taille

Lorsque j'étais enfant, j'étais le plus petit de la classe, je le suis encore d'ailleurs. Ma foi, je ne m'en porte pas plus mal. Mais j'ai parfois l'impression que les gens qui m'entourent me considèrent un peu comme un enfant. Ceci est une perception totalement subjective, mais comme le disait déjà les anciens Grecs stoïciens : « Peu importe la réalité, ce qui compte c'est la perception que l'on a de la réalité. »

Je serais grandement porté à leur donner raison pour moi-même et pour les autres, hier et aujourd'hui... Vaut mieux en rire qu'en pleurer !

25. Philosophe-agriculteur

Par hasard je me suis retrouvé agriculteur, éleveur de veaux à la campagne chez un de mes amis. Je ne dirais pas que c'est un travail difficile, c'est une occupation intéressante, comme hobby pour un intellectuel, du moins dans le cadre d'un élevage non industriel.

J'ai appris beaucoup de choses, étant donné mon ignorance totale au départ, de l'agriculture en général et de l'élevage en particulier. Ce qui m'a le plus frappé c'est l'animalité des bêtes par [56] comparaison à l'humanité des hommes, ceci dit dans un sens très positif envers les bêtes.

Ce qui m'a frappé, c'est que chacune a sa propre personnalité et beaucoup plus d'intelligence qu'on pourrait le croire à première vue.

Il y a les veaux frondeurs, ceux qui sont peureux, ceux qui aiment jouer, ceux qui sont agressifs, peut-être y a-t-il des rêveurs, je ne saurais dire...

Les bêtes sont attachantes au fond, et c'est toujours à regret que je les vois partir pour l'abattoir.

Je me pose parfois la question, à savoir si on ne mange pas les bêtes qui nous ressemblent un peu trop par leur animalité ; notre humanité n'est pas si loin, tout compte fait, de leur animalité, un peu plus de potentiel intellectuel disent les pessimistes, beaucoup plus disent les optimistes. De toute façon, ce n'est qu'une question de degré d'intelligence à en croire les psychologues-vétérinaires behavioristes par surcroît.

Je me dis alors, pour me consoler de leur départ, qu'ils ont eu une vie brève, mais intense et sans doute heureuse. Ils ont bien mangé, ils ont bien bu, merci mon doux seigneur Jésus (comme on chantait jadis après les repas dans les colonies de vacances). Mais je sais bien au fond que je suis juge et parti sur cette question, que comme être humain je suis en situation de pouvoir face aux animaux et qu'il en est ainsi depuis très longtemps, depuis que les hommes suivent le conseil de la Bible et dominent la terre.

Peut-être en est-il mieux ainsi. Au fond c'est une question de croyances, de croyances religieuses même. Ceux qui pensent que l'homme est par essence

différent des bêtes, à cause de son âme, lui reconnaissent le droit de dominer les bêtes ; ceux qui pensent, au contraire, que la différence n'est pas si essentielle, que l'âme de l'homme passe parfois par l'animal, lui dénie ce droit. Nous nous retrouvons dans l'opposition Orient/Occident, opposition millénaire sur l'attitude que l'homme devrait avoir face à l'univers [57] qui l'entoure, deux sagesse qui ont sans doute leur vérité. L'Occident a su transformer la planète, l'humaniser pour le meilleur et pour le pire, l'Orient nous rappelle toujours qu'il n'est pas sain de se prendre pour des dieux, qu'il faut respecter l'Univers qui nous entoure et qu'il n'est pas du tout certain que l'homme en dominant la nature fasse mieux que la nature laissée à elle-même...

Moi qui suis héritier de la culture occidentale et carnivore par surcroît, je suis culturellement porté à accepter l'élevage de boucherie, cependant je sais bien qu'il y a une autre vérité indéniable défendue par les opposants qu'ils soient hindous, végétariens ou écologistes. Même nos médecins capitalistes nous le disent, nous mangeons trop de viande, nous sommes trop gras et abrégeons ainsi notre existence. C'est peut-être la revanche des veaux...

26. L'orgueil des Occidentaux

En y repensant, le lien entre le développement de la rationalité occidentale depuis Platon et l'humanisation de la planète sur modèle pseudorationalnel et surtout technologique est un lien difficilement dissoluble pour nous occidentaux.

Il est vrai que c'est un aspect important de notre culture, mais il est surtout vrai que nous sommes orgueilleux. C'est sans doute ce qui nous perdra...

Dans la religion chrétienne, l'orgueil est considéré comme le principal péché capital, celui qui aurait perdu les anges, les aurait fait devenir démons. Cette mythologie n'a peut-être plus grand sens pour plusieurs de nos contemporains, cependant elle recèle, à mon humble avis, une grande vérité : celui qui a la puissance de la raison ne devrait pas se prendre pour un dieu et devrait prendre conscience du fait qu'il est souvent plus attaché à la puissance qu'à la raison.

Platon aurait voulu donner le pouvoir aux philosophes, ce qui n'était pas une sottise dans la mesure où il voulait faire régner la rationalité, développer la civilisation pour faire reculer la barbarie. [58] Mais souvent ses successeurs, les

intellectuels, n'ont pas évité la sottise, celle de confondre pouvoir et rationalité. Tout ce qu'il est possible de faire n'est pas nécessairement bon...

27. Adieu maman

J'ai passé beaucoup de temps sans écrire, des mois, je n'avais plus la force, ou peut-être le courage de mettre par écrit ce que je vivais. J'ai fait face à l'épreuve la plus difficile de ma vie, la mort de ma mère. C'est difficile de voir mourir les gens qu'on aime ; on est toujours trop jeune pour voir partir sa mère. La mort est la seule chose qui me fasse peur, même celle des autres ; c'est la situation limite de la vie.

Jaspers pensait que c'est dans les situations limites que l'homme pousse le plus sa réflexion sur les choses fondamentales de la vie, et j'ai compris qu'il avait raison.

Philosopher c'est apprendre à mourir disait Platon, ce qui me semble aujourd'hui particulièrement juste lorsque je pense à ma mère.

J'ai compris aussi que tout ne peut se verbaliser et se communiquer, par exemple la souffrance, la peur, l'angoisse, le jour où l'on fait son dernier bilan, la somme de sa vie est très difficile à communiquer même aux gens que l'on a le plus aimés. On meurt toujours seul, comme on souffre toujours plus ou moins seul, comme on vit toujours plus ou moins seul.

Tout ne peut se dire, une larme est parfois aussi significative qu'un mot.

28. Fragments de vie

La philosophie devrait être sagesse, elle devrait nous aider à mieux vivre dans l'épreuve comme pensaient les anciens stoïciens. Ils avaient et ont encore raison à mon avis, mais il est difficile d'être sage. Je suis en train de réaliser existentiellement ce que je viens d'écrire, c'est le bilan de cette dernière année de vie, [59] celle où je n'ai pas eu le courage de continuer ce manuscrit. Je suis heureux aujourd'hui d'avoir pu écrire ces lignes.

29. Remerciement à une inconnue

Quelques jours avant le décès de ma mère j'ai rencontré, à ma très grande surprise, une fille de joie chez mes propres parents. Elle était là à titre d'aide malade bénévole auprès de ma mère atteinte d'un cancer.

Quelle ne fut pas ma surprise de revoir cette grande rousse aperçue si souvent sur le trottoir en train de faire le plus vieux métier du monde, en train en ce jour d'aider aimablement ma mère à vivre ses derniers jours.

Ne laissant voir ma réaction de surprise, ayant avec elle l'attitude de circonstance, j'espérais au fond de moi-même la rencontrer dans d'autres lieux pour lui demander pourquoi vivait-elle deux vies en parallèle, une vie de sainteté et une vie de débauche, selon les critères québécois traditionnels.

Mais en y repensant, je découvris que je partageais à tort les préjugés de ma société. Le fait de faire de la prostitution n'étant pas en soi une preuve de dépravation morale, mais pouvant fort bien être une manière de survivre matériellement, manière à laquelle la personne peut, dans certaines circonstances, difficilement échapper.

Quelques jours plus tard, je la rencontrai sur la rue et l'informai du décès de ma mère. Je la remerciai de l'aide qu'elle lui avait apportée.

Nous avons bavardé quelques minutes seulement, ne voulant pas la déranger dans son travail. Elle m'a cependant dit, au cours de cette conversation, qu'elle aurait toujours voulu être infirmière, mais que les circonstances de sa vie ne le lui avaient pas permis, qu'elle ne voulait pas faire toute sa vie sur le trottoir, qu'elle était croyante en Dieu et que ceci l'aidait à passer à travers les épreuves de sa propre existence. Je lui ai dit merci pour ce qu'elle avait fait, et lui ai souhaité bonne chance.

[60]

Quelques semaines plus tard, elle n'était plus au coin de St-Laurent/Ste-Catherine. Où qu'elle soit, j'espère qu'elle mène aujourd'hui une vie heureuse...

30. Ces chers philosophes grecs

Épicure nous a laissé dans ses écrits une lettre à une amie courtisane (prostituée), ce qui prouve qu'il n'avait pas de préjugés, qu'il savait apprécier les gens à leur juste valeur ; malheureusement on n'a pas toujours apprécié à leur juste mérite, sa vie et son œuvre. Ce fut un penseur très détesté des historiens catholiques en particulier.

Et que dire de Lucien de Samosate ¹⁷, celui qui a osé écrire des dialogues entre prostituées à la mode platonicienne, celui qui a osé montrer le ridicule des arguties des philosophes anciens dans un traité quasi introuvable. L'histoire ne l'a pas retenu, à tort d'ailleurs, car c'est le plus grand philosophe humoriste de l'Antiquité.

Si je devais devenir un spécialiste-historien de l'Antiquité philosophique je ferais sûrement ma thèse sur le philosophe Lucien, le philosophe à la fois le plus réaliste et le plus comique de cette période, l'André Moreau ¹⁸ de l'Antiquité.

31. La philosophie est d'abord sagesse

Pour moi il est clair que dans la mesure où la philosophie se veut sagesse, elle doit être éthique tant morale individuelle que collective.

À mon humble avis, l'éthique est une réflexion sur l'art de vivre, sur ce que l'on doit faire ou ne pas faire pour être heureux.

[61]

Le premier bien est le bonheur de l'homme dans la mesure où ce bonheur ne se prend pas aux dépens des autres qui eux aussi ont le droit d'être heureux.

Chaque homme est égal à chaque homme ; chaque individu a droit à une vie qui répond à ses aspirations, qui le rend heureux. Tout le monde a le droit d'être heureux et la conduite des individus en collectivité doit favoriser le bonheur individuel de chacun, dans la mesure où ce bonheur ne nuit pas à celui des autres de cette même collectivité ou d'autres collectivités (par exemple les pays capitalistes avancés par rapport au tiers-monde).

¹⁷ Lucien de Samosate : *Philosophe à vendre*, éd. J.J. Pauvert. Œuvre amoureuse, coll. Cypris.

¹⁸ Philosophe québécois reconnu pour son humour.

32. Au maître philosophe épicurien André Moreau

Comme le philosophe André Moreau l'a admirablement montré ¹⁹, le plaisir est sagesse. Les épicuriens ont toujours eu raison face à leurs opposants qu'ils soient stoïciens, chrétiens conservateurs, ou marxistes moralisateurs. La vie est si courte, il est grandement préférable d'en profiter.

N'importe qui, qui sait qu'il n'est pas que sa pensée, mais qu'il a aussi un corps (comme le disait Rabelais), sait que ce qui le rend le plus heureux ce sont les jouissances du corps et que les jouissances de l'esprit, dans le meilleur des cas, se trouvent à égalité avec les jouissances du corps. Malheureusement la tradition philosophique, imprégnée des conceptions religieuses d'un idéalisme à outrance, imprégnée d'un culte de la raison doublé d'un mépris du corps, a voilé cette vérité fondamentale que l'homme (et aussi la femme) a un corps et que c'est un bien.

[62]

33. Adieu platonisme, ennemi du corps

On ne peut pas réécrire l'histoire, l'histoire d'occident est l'histoire de l'homme qui n'aurait pas voulu avoir de corps, une âme lui aurait suffi. Du moins, c'est ce que disaient les intellectuels et ce que refusait de reconnaître plus ou moins obscurément et plus ou moins explicitement le grand nombre (les gens ordinaires qui ne portaient pas ces préjugés car eux vivaient leur vie, ils ne faisaient pas que la penser). La civilisation a ici obscurci la réalité à un tel point qu'il faut presque retourner chez les peuples primitifs ²⁰ pour trouver des gens qui reconnaissent que la sexualité est une dimension normale de la vie humaine et que la privation sexuelle est une pathologie sociale, des gens qui savent que la vie

¹⁹ Dans toute son œuvre, mais particulièrement dans *Pour une éthique de l'excès*, et dans son admirable opuscule qui devrait passer à l'histoire : *Le plaisir est sagesse*. Toute son œuvre en fait est un plaidoyer pour le plaisir, pour la jouissance ; c'est avec raison que certains le dénomment le philosophe du bonheur.

²⁰ Les sociétés africaines traditionnelles par exemple.

n'est pas éternelle et qu'il faut la reproduire si on veut que l'espèce perdure ²¹ (avoir une certaine éternité).

Non, on ne peut pas réécrire l'histoire, mais nous ne sommes pas condamnés par fatalité à toujours la répéter, nous faisons aussi l'histoire autant que je sache...

34. Les valeurs

Certains diront que c'est d'un autre âge que de parler de valeurs, tout comme parler de la nature humaine, comme s'il n'existait pas une structure permanente (ne serait-ce que biologique) permettant de comprendre ce qui fait que les individus d'une même espèce ont une certaine similitude d'être et de comportement. C'est leur droit de le penser et de le dire. Ce n'est pas de cette façon que je perçois la réalité.

[63]

Je crois qu'une valeur est une création de l'esprit, une idée de ce que devrait être la réalité, dans la mesure où la réalité est transformable par les hommes ; une valeur est un état de fait que l'on voudrait faire advenir car on le considère comme souhaitable. En ce sens l'égalité, la justice, la liberté, sont des valeurs individuelles. Et à mon humble avis, il n'y a pas en soi de contradiction entre des valeurs individuelles et des valeurs sociales, il n'y a qu'une question d'équilibre et d'évaluation de situations.

Par exemple, est-il bon de sacrifier la liberté à l'égalité, et jusqu'à quel point ? Est-il bon de sacrifier le bonheur individuel au bonheur collectif (du plus grand nombre) ?

Il est possible, mais il n'est pas souhaitable de parler des valeurs en terme absolu ; il faut à mon avis en parler en référence à des situations, car chaque situation (ou du moins chaque type de situation) mérite d'être évaluée à la lumière de la raison et des valeurs que l'on veut mettre de l'avant.

C'est parce que l'homme peut se choisir et choisir la société dans laquelle il veut vivre que cette question se pose sinon il n'y aurait qu'à constater les faits

²¹ Il est remarquable de constater que les gens des pays développés ne se reproduisent presque plus, ce qui est à mon avis symptomatique (sans dire par cela que la planification des naissances est un mal, tout au contraire...)

bruts, qu'à les décrire et à les expliquer. (En ce sens, la science et la technologie véhiculent des valeurs par leurs pratiques et les hommes de science devraient le savoir, certains le savent déjà et débouchent sur la philosophie).

35. Les valeurs que nous créons

Je pense qu'il faut analyser d'une façon rationnelle chaque situation, regardant les avantages et les inconvénients d'une action que l'on veut poser, évaluant en fonction des valeurs auxquelles on adhère ou les conséquences immédiates et à long terme de cette action sur un plan individuel et sur un plan social.

Je suis pour une morale de situation, de situation évaluée rationnellement.

L'homme a ses besoins, ses désirs, ses attentes et pour s'épanouir, pour être heureux, il doit donner une réponse satisfaisante [64] à ses impératifs individuels (naturels et culturels). Cependant il vit en société et il doit en tenir compte. Il doit aussi juger ce qui est mieux pour lui dans l'immédiat et à long terme.

Ce qui différencie l'homme de la bête, c'est qu'il n'est pas (du moins en théorie) totalement à la remorque de ses instincts, de ses désirs physiques ; il peut les satisfaire, ou en différer pour un temps la satisfaction. Il peut évaluer que telle manière de vivre est préférable à telle autre ; il peut juger de ce qui est acceptable ou non acceptable socialement. En un mot l'homme n'est pas totalement programmé par sa biologie, il peut se choisir dans une certaine limite. Il est responsable de ses choix et doit en subir les conséquences.

36. Mon ami Sartre, le moraliste

J.-P. Sartre a montré, justement à mon avis, que l'homme parce qu'il possède la raison, possède la liberté de choisir, de se faire projet, mais que son projet s'inscrit dans le monde et dans l'histoire et qu'il est insensé de ne pas tenir compte de cet aspect matériel et social de l'individualité.

Je pense qu'il a tout à fait raison : lorsque je me choisis, je choisis aussi le type d'homme à advenir. Si je me choisis violent, je suggère aux autres d'être violents et je risque de subir tôt ou tard leur violence.

Lorsque je pose une action, je dois en évaluer les conséquences sociales car j'aurai tôt ou tard à les subir. La liberté d'un individu est limitée de fait, par la

liberté des autres individus. Comme l'homme a choisi de vivre en société (à tout le moins il pourrait choisir de vivre seul), il doit en subir les conséquences... Grandeur et misère de la condition humaine.

37. À ceux qui sont différents et aux autres

Prenons par exemple l'homosexualité, un homme (ou une femme) peut être enclin à vivre sa sexualité de cette façon avec [65] plus ou moins d'insistance, cela dépend de la force du désir en lui, de l'attitude de son milieu.

On sait d'une part, que socialement cette forme de manifestation sexuelle est déconsidérée et que par conséquent, ceux qui s'y adonnent en subissent l'opprobre quasi général et les inconvénients qui y sont rattachés. On sait d'autre part que la sexualité est une dimension fondamentale de l'individu, un besoin profond d'origine biologique auquel l'homme répond instinctivement (de façons diverses toutefois, la sexualité étant polymorphe). C'est ce que nous a appris Freud.

L'homosexualité est-elle un bien, est-elle un mal ? Cela dépend du point de vue...

Sur un plan individuel celui qui ressent ce désir et qui lui donne satisfaction avec une autre personne adulte et consentante dans des circonstances privées... Qu'a-t-on à lui reprocher ? Chacun peut vivre sa sexualité comme bon lui semble à condition de ne pas nuire aux autres. Du moins je pense qu'il faut laisser à l'individu une marge de manœuvre suffisante quant à sa vie privée. Chacun devrait pouvoir se choisir, se faire projet sans subir la répression d'un milieu qui n'est pas concerné.

Sur le plan social par contre, l'homosexualité suggère un autre modèle du vécu sexuel que s'il était généralisé et devenait le seul modèle possible, entraînerait par voie de conséquence la disparition de la société elle-même, ce qui serait un mal. Cependant il faut ajouter que ceci a fort peu de chances d'arriver, la grande majorité des gens étant hétérosexuelle (c'est peut-être culturel, mais c'est pourtant une constante dans la très grande majorité des sociétés). On est face à un crime où il n'y a pas de victimes, et je pense qu'on ne devrait pas condamner ce genre de crime.

Dans ce cas-ci il est largement préférable de tolérer un comportement que d'aucuns jugeront à tort ou à raison, pathologique, mais qui ne concerne que les

choix existentiels de deux individus et qui n'a pas de conséquences sociales néfastes. Ce serait [66] différent si leur comportement portait à scandale public ou si c'était un comportement antisocial et violent.

Une société évoluée devrait laisser à ses citoyens une grande liberté individuelle, elle devrait les laisser se choisir sur le plan existentiel ; elle devrait laisser à chacun le choix de sa vie dans la mesure où ce choix n'est pas antisocial, ceci au nom des libertés individuelles.

Personnellement je me choisis hétérosexuel mais je comprends ceux qui se choisissent autres... Comme Térence, l'auteur ancien, a si bien dit : « Je suis humain et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. »

38. Civilisés, et tueurs d'enfants

Pour des gens qui ont reçu une éducation catholique le pire des péchés, c'est le sexe... Ceci a pour conséquence que la maternité illégitime est très déconsidérée tout comme la prostitution ou l'homosexualité.

Mais si on revient à la maternité illégitime son corollaire c'est l'avortement, l'avortement que la société impose tout en refusant pratiquement les facilités que cela implique ; vous devez vous cacher pour vous faire avorter. Et une femme qui choisit de ne pas se faire avorter, de mener sa grossesse à terme et de garder normalement son enfant a beaucoup de difficultés à vivre ; on ne l'aide pas suffisamment, comme elle en aurait besoin même si elle rend un grand service à la société. Ceci est un problème social, un problème de culture qui favorise la barbarie au lieu de la civilisation. Est-il plus normal de tuer les enfants que de les prendre en charge socialement ?

Lorsque je regarde les Malgaches, par exemple, je trouve leur attitude beaucoup plus saine que la nôtre. Là-bas les femmes font l'amour beaucoup plus librement et parfois elles ont des enfants. Au lieu de se faire avorter, elles les laissent naître normalement et les élèvent avec le soutien de leur famille. Il est fréquent de voir des filles se marier en ayant déjà deux enfants.

[67]

Suis-je contre l'avortement ? Pas nécessairement. Il y a des cas où il n'est pas possible de mettre des enfants au monde dans des conditions acceptables ; c'est à

la femme de juger, car c'est elle qui en subira les conséquences dans sa vie actuelle et future. Mais j'ai toujours eu un préjugé favorable aux enfants... Je pense qu'il est grandement préférable de les protéger !

39. Laissez-les travailler tranquille !

Ce que je voudrais dire à propos de la prostitution, c'est qu'elle est un symptôme de la privation sexuelle dont sont victimes trop de gens dans la société répressive dans laquelle nous vivons. Wilhem Reich, dans son livre *La révolution sexuelle*, a démontré avec brio cette thèse à savoir que c'est le poids d'une éthique conservatrice sur ce plan qui fait que les hommes cherchent des moyens de satisfaction parallèles (et il en serait de même des femmes si le pouvoir des mâles chauvins était moins grand). La prostitution est le plus vieux métier du monde, car l'homme (et la femme) vit réprimé sur ce plan depuis trop longtemps, ce qui est loin d'être un facteur d'épanouissement. (Et dire que l'on m'a déjà refusé un emploi dans un collège du Québec parce que l'on a trouvé dans un de mes plans de cours le nom de Wilhem Reich...)

Je ne dis pas que je suis pour la prostitution, mais je ne dirai sûrement pas que je suis contre ; contre le proxénétisme oui, car c'est une forme d'exploitation du travail des autres, une forme de parasitisme de mâle exploiteur. Je pense que tant qu'il y aura autant de répression sexuelle la prostitution est inévitable et que ce qui est le plus destructif pour la prostituée, c'est beaucoup plus le travail en série (qui lui est imposé par le contexte social actuel) que le fait de faire l'amour avec des partenaires différents moyennant rémunération. Elle n'est pas la seule qui fait l'amour avec des partenaires différents, pas plus qu'elle n'est la seule qui se fait payer (d'une façon quelconque) pour services rendus...

Chaque société a son modèle de prostitution, et le nôtre, celui de la société industrielle où le travail se fait en série et où c'est la [68] loi du plus fort, est particulièrement destructeur. Une prostituée malgache par exemple, n'aurait pas idée d'avoir une dizaine de clients dans une même nuit ; elle est une courtisane, elle ne travaille pas en série, elle sait joindre l'utile à l'agréable ; ce qui est une preuve de civilisation.

40. À mes amis les philosophes anciens

Par mon travail d'enseignant, j'ai été amené à parler de la philosophie dans l'Antiquité ; c'est avec plaisir que j'ai découvert nos origines communes à nous philosophes. Je me suis senti très près d'un Épicure, d'un Lucrèce, d'un Marc-Aurèle, j'ai redécouvert la beauté des textes platoniciens, le génie d'un Aristote ; j'ai découvert que j'étais un Grec qui s'ignorait.

Je revoyais dans mon esprit Socrate se promener sur l'Acropole et discuter avec ses contemporains à l'agora, je le revoyais même à son procès. J'aurais aimé partager cette sensation avec mes étudiants, mais ceci étant en dehors de leur culture, ils ont plus ou moins compris. Qu'importe !

J'ai découvert de nouveau comme Socrate qu'il fallait chercher la vérité même sans une totale certitude de la trouver ; j'ai découvert de nouveau qu'il est préférable de subir l'injustice que de la commettre, ce que j'avais d'ailleurs textuellement dit à des collègues d'un collègue de la région de Montréal qui m'avaient injustement congédié pour avoir défendu la liberté académique d'un de mes autres collègues.

J'ai découvert de nouveau la profonde vérité des textes d'Épicure surtout lorsqu'il dit qu'il faut cesser de craindre les dieux et de craindre la mort, que la vie vaut la peine d'être vécue à travers le plaisir et la joie de vivre et qu'il n'est pas si dramatique de se retirer quand la table est desservie. Comme mon collègue (et néanmoins ami) André Moreau, je pense qu'Épicure a raison, que le plaisir est sagesse...

[69]

J'aurais aimé avoir la sérénité d'un Marc-Aurèle, j'aurais peut-être aimé vivre dans ces lieux dont j'ai visité les ruines ²², lieux qui ont été témoins d'une grande époque, d'une grande culture. Mais qu'importe ? La vie continuait son cours, j'étais professeur dans un collège à Chicoutimi, le temps d'acquérir la sécurité d'emploi, d'être un fonctionnaire de l'empire (d'un bien petit empire).

²² C'est avec grand plaisir que j'ai découvert, lors d'un congé sabbatique (à mes frais), Athènes et Rome. J'ai rédigé aussi pendant ce temps une partie de ce travail.

41. À Kierkegaard, le philosophe favori de mon ancien maître Michel Leclerc

Le philosophe danois Soren Kierkegaard a écrit dans son journal : « Les gens se marient trop... » Il passait parmi les gens qui l'entouraient pour un éternel solitaire. Avait-il raison, avait-il tort ?

Je crois qu'il avait en partie raison, que la solitude peut être très féconde, car elle laisse à l'individu une large part de liberté, elle lui laisse le loisir de penser, d'organiser sa vie à sa guise.

Quand je voyage par exemple, je constate que je découvre beaucoup plus de choses quand je suis seul plutôt qu'avec d'autres, car je suis plus attentif à ce que je vois, j'enregistre mentalement les moindres détails. Cependant, après quelques mois la solitude me pèse et j'aime revenir à la maison.

La vie est, au fond, un grand voyage que l'on peut faire seul ou avec d'autres, du moins durant un bout de chemin ; c'est une question de choix et de chance à la fois. J'ai voyagé beaucoup plus seul qu'avec d'autres, était-ce une question de choix ou de chance ?

Si le philosophe André Moreau a raison lorsqu'il dit « qu'il n'arrive à un homme que ce qui lui ressemble », c'est une question de choix. S'il a tort, c'est une question de chance, plus précisément de malchance...

[70]

Ceci reste chez moi à l'état de questionnement pour le moment, tout comme l'affirmation de Kierkegaard sur le mariage...

42. Astérix et New York

Durant quelques jours, je suis allé avec des amis à New York, réelle capitale de l'empire américain. J'avais la même impression qu'Astérix le gaulois déambulant dans la Rome antique, l'impression du provincial qui visite la métropole. Quelle métropole ? La vraie, la ville de l'Amérique des riches et surtout des pauvres, des Blancs qui vivent dans leurs logements-fortresses et des

Noirs qui vivent sur la rue ; la ville des limousines avec chauffeur et du métro le plus sale au monde, la ville du meilleur et du pire.

En me promenant sous la pluie acide, en sentant l'odeur fétide des prises d'air du métro, en passant à côté de monceaux de déchets, j'avais l'impression très nette que l'Amérique n'était pas tout à fait l'Eldorado que l'on voulait faire croire.

J'ai réalisé qu'il y avait, surtout à New York, beaucoup d'inégalités sociales, de misère sans pudeur, de gens malheureux. Mon copain Mario comparait cette ville à Istanbul, ce qui est loin d'être flatteur, mais très significatif.

Il faut voir la capitale de l'empire, mais jamais je ne dirai comme pour Rome, voir New York et mourir... Décidément, je préfère vivre à Montréal, Chicoutimi peut-être !

43. À Guy, mon ex-collègue qui s'est suicidé

Lorsque j'étais enfant, j'avais dix ans je pense, un jour où je me trouvais près de la voie ferrée, près du pont reliant Montréal à Laval-des-Rapides, je vis un train qui roulait à toute allure dans ma direction et je me souviens très bien de m'être posé la question philosophique la plus fondamentale, celle du suicide. Je me disais : « Suis-je heureux, pourquoi ne pas en finir ? » Le train faisait beaucoup de bruit ; lorsque j'entendis son klaxon, j'eus peur et traversai de l'autre côté de la voie. La peur m'avait sauvé la vie.

[71]

Plus tard, je repensai quelques fois au suicide, surtout après de longues soirées de solitude, mais jamais avec grande insistance. J'allais dormir et le lendemain matin, j'étais tout à fait heureux de me réveiller vivant.

L'autre jour, mon frère Simon est venu me voir par train. Lorsque je l'ai rencontré à la gare, l'une des premières choses qu'il m'a dites après les salutations d'usage, c'est que son ami Guy s'était suicidé par pendaison et qu'il avait dû personnellement apprendre la chose à ses parents, étant son exécuteur testamentaire. C'est avec regret que j'ai appris cette nouvelle, Guy étant un ex-collègue professeur de philosophie et un ami de mon frère.

Peu après, je me suis souvent posé la question : pourquoi ? Était-ce sa mise à pied du cégep ? Était-il si malheureux en amour ? Ses dettes le préoccupaient-

elles à ce point ? Sans doute était-il dépressif. De plus, son geste était probablement prémédité ; quelques jours avant, il avait téléphoné à mon frère ainsi qu'à ses autres amis, leur avait parlé longuement, ce qu'il ne faisait jamais habituellement, sans aucunement mentionner son projet toutefois. Il avait donné rendez-vous à mon frère pour la fin de semaine et aurait voulu sans doute que ce soit lui qui le trouve, puisque sa dernière lettre lui était adressée. (C'était son plus grand camarade.)

Cet événement m'a laissé songeur, m'a fait repenser au suicide, et je me suis dit que je ne me suiciderais sans doute jamais, que j'aimais la vie, que j'aimais prendre un coup avec mon frère, que j'aimais enseigner et surtout être en vacances, que j'aimais beaucoup de choses en fait... Que la vie, tout compte fait, valait la peine d'être vécue...

44. Mon ventre et celui d'Épicure

Depuis dix ans, j'ai souvent un mal de ventre, souvenir de mon premier voyage en Afrique, souvenir de l'hôpital militaire français à Madagascar, où j'ai été opéré pour une appendicite chronique. Un mauvais souvenir... Une douleur lancinante qui [72] m'empêche parfois de dormir. Un mal de ventre est une expérience désagréable certes, mais qui favorise parfois la méditation, la méditation sur les bienfaits de la santé, sur le bonheur d'être en vie... J'ai parfois eu peur de mourir, mais je sais aujourd'hui que je ne mourrai pas de ça, je sais que je suis vivant et que j'aime la vie. Je pense comme Épicure qui, à ce niveau, était très près des stoïciens que l'être humain doit, autant que faire se peut, se détourner par sa pensée de la douleur et créer son propre plaisir à partir de ses bons souvenirs, comme il l'écrivait à l'un de ses amis à la fin de sa vie.

45. Et vivent les plaisirs de Bacchus !

« Qui a bu boira », dit-on. J'ai bu et rebu et je boirai encore. Bienheureuse ivresse, petit plaisir du quotidien ! Comme les anciens Grecs, j'apprécie les banquets, particulièrement les philosophiques. Toutefois, je ne voudrais pas faire l'apogée de l'alcoolisme, car je pense que c'est un problème social et un manque d'art de vivre de la part des individus qui en sont victimes.

Si vous êtes diabétique, complexé ou simplement pessimiste, prière de vous abstenir ! L'alcool vous détruira et vous ne prendrez même pas de plaisir à la fête. Si par contre vous aimez la vie, si vous êtes capable de contrôler votre ivresse, d'encadrer vos moments de libations de façon à ne pas détruire votre santé ni perdre vos amis, si vous avez encore le sens de la fête, n'hésitez pas... Comme le pensait déjà Aristippe de Cyrène, la vie est bien courte et vaut mieux en profiter le temps qu'elle dure. Avec un peu de nuances, Épicure n'hésite pas, lui non plus, à nous rappeler cette vérité si discréditée par un platonisme christianisé et pessimiste...

46. Athènes, la Rome des philosophes

Il y a quelques années, j'ai eu l'immense plaisir de visiter la Grèce, pays des origines de la philosophie, où ont vécu les plus grands parmi les nôtres. J'ai eu le plaisir de voir l'Acropole, de [73] marcher sur les pas de Socrate à l'agora, d'aller au sanctuaire de Delphes, de naviguer sur la Méditerranée.

Athènes est pour moi ce que Rome est au chrétien, c'est le centre d'où tout est parti, c'est le lieu sacré des philosophes, du moins pour ceux qui ne renient pas l'héritage grec, et je suis de ceux-là...

C'est avec une profonde émotion que j'ai visité et revisité les sites anciens, me remémorant parfois les dialogues de Platon, étudiés dans ma jeunesse. C'est avec jouissance, dans la paix du soir, en prenant ma bière sur la terrasse de l'hôtel, que j'ai admiré l'Acropole... Je me sentais si près de l'Athènes du siècle de Périclès, de celui des philosophes dont j'ai depuis quinze ans côtoyé les textes.

On peut lire les philosophes dans les livres, mais rien n'équivaut au fait d'admirer l'endroit où ils ont vécu, c'est presque les rencontrer. C'est du moins l'impression qu'il m'est resté de ce moment de vie, heureux souvenir à jamais inscrit dans ma mémoire.

47. À mes amis aztèques

Grâce à mon oncle Antoine, missionnaire catholique, j'ai eu le plaisir de découvrir le Mexique, celui des Indiens des montagnes, de la Sierra Madre, les descendants directs des Aztèques. J'ai fait quelques voyages anthropologiques où

j'ai découvert ces gens. Je voudrais témoigner en leur faveur, c'est tout ce que je peux faire comme intellectuel étranger.

Ils vivent d'agriculture à flanc de montagne, les seuls terrains que les métis, la majorité mexicaine, leur ont laissés. Ils habitent de petites huttes de bambou (ou de quelque bois très apparenté), ne possédant que très peu de meubles et devant cohabiter avec les insectes dans ces cabanes de fortune. Ils ont des enfants, les plus beaux du monde, qu'ils aiment énormément et que l'État scolarise dans de petites écoles élémentaires situées près des villages, en pleine montagne.

[74]

Ils sont pauvres, les plus pauvres des Mexicains, mais très dignes et très respectueux des missionnaires.

Avec mon oncle, curé desservant ces villages de montagne, j'ai eu la chance de les découvrir au cours de nos expéditions pédestres. Lors d'une de ces randonnées de quelques heures, nous sommes allés rencontrer un vieil homme à l'article de la mort. Je portais le matériel religieux de mon oncle (bible, crucifix, etc.) pour lui rendre service et j'allais là purement à titre de curieux (anthropologue amateur).

Rendu sur les lieux, je pénétrai dans la hutte avec mon oncle, là se trouvaient le vieillard en question et une partie de sa famille, nous étions en tout une dizaine de personnes.

Je remarquai l'angoisse sur le visage du malade qui était couché sur un grabat dans cette pièce sombre, éclairée seulement de quelques chandelles.

Il y eut une cérémonie religieuse d'environ trente minutes (confession, extrême onction, mariage in extremis avec sa vieille femme). Après, nous sommes repartis.

Il y a une chose que je n'oublierai jamais, c'est que le visage du vieil homme est passé de l'angoisse à la sérénité ; lorsque nous sommes partis, il était calme, il avait même l'air heureux.

En redescendant la montagne, je me disais : « Tant mieux s'il existe un Dieu, mais même s'il n'existait pas, nous n'avons pas perdu notre après-midi ; mon oncle a redonné la paix à cet homme et à sa famille. »

48. Entre Marcuse et Épicure

Tout en discutant avec mon ami Michel de son automobile et de sa future maison, je me posais certaines questions : « Pourquoi est-il si consommateur ? Pourquoi ces choses ont-elles tant d'importance pour lui ? Il travaille pour faire de l'argent et avec l'argent, il consomme. C'est un être intégré à la société de consommation. » Je me posais aussi les questions suivantes : « Pourquoi [75] suis-je si peu consommateur, si peu intégré à la société de consommation ? Pourquoi ai-je tant en horreur le travail lié et salarié tandis que lui y trouve une satisfaction personnelle évidente ? »

Pourtant, il pourrait vivre autrement, retourner vivre paisiblement dans son village de Natashquan comme les siens, et il le sait. Comme moi je sais que je pourrais vivre autrement, être plus consommateur et par conséquent plus intégré, moins marginalisé, mais je n'ai aucunement le goût de changer ma façon de vivre. Je demeure, par conviction ou peut-être par atavisme, un disciple de Marcuse, un non-consommateur volontaire qui réduit délibérément ses besoins afin de se libérer du travail lié. Pour moi, profiter de la vie c'est d'abord être libéré du travail forcé, disposer par moi-même et pour moi-même d'un maximum de temps libre pour lire, écrire, me cultiver ainsi que pour rencontrer des gens et réaliser des choses qui me tiennent à cœur. C'est aussi l'avis de mon ami Calu, chômeur volontaire qui vit à la campagne depuis dix ans cette philosophie de non-consommation d'une façon beaucoup plus radicale que moi.

C'est sans doute une question de valeurs, de conception de la vie et de conception du bonheur.

Sans doute suis-je un héritier de Socrate et d'Épicure plus que de Platon et d'Aristote, comme mon ami Calu est un héritier des cyniques grecs, philosophe plus par sa vie que par ses discours.

Ai-je tort ou ai-je raison ? Pour moi, j'ai raison, mais ce qui est bon pour moi ne le serait pas nécessairement pour les autres. Il n'y a pas qu'une voie qui mène au bonheur, chacun doit prendre sa propre voie, celle qui lui convient. Chacun est responsable de sa propre vie devant lui-même.

Évidemment, il y a les autres, et il faut en tenir compte jusqu'à un certain point, ce qui implique certains compromis, mais nul n'est totalement contraint de vivre en société, ni même de vivre...

[77]

Première partie.
Petit livre sur ma petite philosophie.

Chapitre 3

Quelques mots sur la société

[Retour à la table des matières](#)

1. D'Aristote à Marx

Si l'homme est d'abord un individu, il est du même coup un individu social, un animal politique, avait dit autrefois Aristote. Il ne s'agit pas d'une dimension secondaire de la réalité humaine, mais de son essence même dans les termes philosophiques d'autrefois.

En effet, depuis Marx, on ne peut pas ignorer la dimension sociale de l'homme ; on ne peut, de bonne foi, ne pas savoir que les hommes sont faits par leur société et leur histoire (qui n'est en fin de compte que leur société en devenir).

Si la pensée marxiste a ses limites, elle a quand même eu le mérite de nous démontrer le poids des structures économiques, politiques, sociales, culturelles sur les individus ; individus qui subissent l'organisation sociale plus qu'ils ne la font, mais qui peuvent aussi parfois la transformer.

2. Mon presque ex-ami Marx

Mon analyse sociale s'inscrit d'emblée dans la perspective marxiste parce que je considère sa méthode d'analyse sociale (au sens large) d'une grande valeur pour la compréhension des structures sociales de la société capitaliste. Marx a été un analyste intelligent de la société de son temps, un philosophe dans la moyenne, un piètre visionnaire (prophète). Mais c'est déjà beaucoup... Et comme Sartre, je pense que Marx est « l'humus de toute pensée particulière et l'horizon de toute culture » ²³ lorsque l'on veut poser aujourd'hui le problème social (en son sens plénier).

[78]

J'ai été un dévot de Marx, mais je ne le suis plus... Et je pense qu'aujourd'hui ce qui nuit le plus au marxisme dans son sens le plus positif, c'est le caractère sacré de son texte que veulent imposer ses religieux disciples qui voudraient que tous croient que Marx est grand et que Lénine est son prophète et qui sont prêts à imposer ce dogme coranique par les armes et la torture.

C'est dans les faits que doit se prouver la vérité du marxisme, ce qui, malheureusement, est mal parti lorsque l'on considère les applications que l'on a faites en URSS, en Chine, etc.

Cependant, je suis persuadé de sa valeur euristique en ce qui a trait à l'analyse du contexte social malgré ce qu'en disent les nouveaux philosophes (Glucksmann, Benoît, Levy, etc.).

3. Et Nizan, le marxiste le plus sympathique

Paul Nizan, un marxiste original, disait dans *Les chiens de garde* (analyse sur le rôle des philosophes et de l'enseignement de la philosophie en France) qu'il existe d'après lui deux types de penseurs, ceux qui sont du côté des oppresseurs et ceux qui sont du côté des opprimés. Je pense qu'il a raison, en ce sens que les silences sont parfois complices et qu'un intellectuel humaniste ne peut se taire devant l'oppression. L'intellectuel ne peut pas honnêtement faire comme s'il ne voyait pas lorsqu'il voit ; c'est son rôle social d'éclairer ses concitoyens. Cependant, ceci ne veut pas dire, à mon avis, que le philosophe doit se limiter à la

²³ Dans Critique de la raison dialectique.

question sociale. C'est ce que certains de mes collègues étudiants croyaient à l'Université du Québec à Montréal, à la fin des années 60 ; à cette époque je croyais que c'était une erreur, aujourd'hui j'en ai la certitude.

4. Hegel est mauvais professeur

Le génie de Marx a été de dévoiler le jeu des classes sociales dans la société capitaliste, de montrer comment la classe dominante économiquement l'est aussi politiquement, socialement (au niveau des institutions) et idéologiquement (au niveau de la culture). [79] De montrer la lutte de ces classes, leurs alliances, d'expliquer en un mot la dynamique sociale.

Malheureusement, Marx avait eu comme professeur (au sens d'une filiation idéologique) Hegel, et la pensée de Marx restera toujours entachée d'un certain hégélianisme (même si Louis Althusser essaie avec raison de minimiser ce fait). Et cet hégélianisme pousse Marx vers une conception idéaliste du devenir historique, c'est-à-dire selon un schéma préétabli, où le prolétariat devrait avoir raison face à la bourgeoisie, ce qui a été démenti par les faits.

On ne peut pas faire de la science à coup de dogmes, il faut vérifier dans les faits les hypothèses et, à fortiori, les théories. La réalité sociale est plus complexe que Marx l'avait imaginée, mais ses recherches en économie politique ont été fécondes, elles nous ont donné une méthode d'analyse extrêmement intéressante, à appliquer intelligemment de préférence... Non pas comme certains qui parlaient d'une révolution du prolétariat dans un pays où la grande majorité était paysanne et donc en parfait désaccord avec le modèle proposé par ces intellectuels déguisés en prolétaires...

5. Société de misères

Mais, qu'est-ce donc que la société ? C'est ce groupe d'individus qui vivent en commun dans un même lieu (un pays par exemple). Mais, qu'est-ce que vivre en commun ? C'est supporter ensemble le travail, le gouvernement, la police, l'école, l'armée... (Le poids social ou le fait d'être en société.)

Mais, pourquoi les gens vivent-ils en société ? Parce qu'ils ne peuvent faire autrement... Lorsqu'ils naissent, ils sont dans une société, et d'ailleurs, il est plus facile, tout compte fait, de vivre en groupe que de vivre seul.

Autant la société encadre ses individus, limitant leur liberté individuelle, autant elle est structurée... D'ailleurs, toutes les sociétés sont structurées sur un plan économique d'abord, ce qui détermine l'organisation du travail et de la consommation ; sur [80] un plan politique ensuite, ce qui détermine à peu près tout ce qui reste en ce qui a trait à la vie sociale.

Mais, est-ce un bien de vivre en société ? C'est une question de point de vue. De tout temps des gens ont vécu en marge de la société (qu'on pense aux anachorètes, moines du désert) ou aux hippies (jeunes vagabonds jouant de la guitare et lézardant ici et là, provenant des pays riches). De tout temps, il y a eu une minorité plus ou moins imposante qui refusait de vivre en société (quoique n'évitant pas de profiter de certains avantages de cette société).

Mais un fait demeure, la très grande majorité des individus a toujours considéré qu'il était préférable, tout compte fait, de vivre en société malgré les réels inconvénients.

6. Misères de la société

Vivre en société, c'est supporter le fait d'être en société, mais c'est aussi l'accepter. C'est peut-être croire, aussi naïf que cela puisse paraître, qu'il existe des formes d'organisations sociales meilleures que d'autres et qu'il est possible d'y arriver. Vivre en société, cela peut donc être espérer en l'avenir de l'homme... C'est d'ailleurs de ce côté que Marx penchait, contrairement à certains socialistes « utopistes » qui prônaient eux, un retrait, une mise en marge de la société globale (Fourier, Owen). Marx plaidait pour une transformation révolutionnaire, dans son sens plénier, de la société.

7. Ce qu'en pense mon père

Un jour, je parlais à mon père qui a été ouvrier (menuisier-charpentier) la plus grande partie de sa vie. Il me disait que « la société actuelle est mieux qu'elle n'a jamais été ». Ce qu'il voulait me dire, je crois, c'est qu'il a vu durant les dernières cinquante années le sort des ouvriers s'améliorer objectivement (sécurité au travail, sécurité d'emploi, pouvoir d'achat, possibilité d'éducation, [81] assistance sociale) et qu'il considère que la société où il vit est relativement démocratique sur le plan politique.

Évidemment, mon père a eu la chance de vivre dans une société capitaliste avancée, en Amérique du Nord, au Québec (région plus socialisée et plus militante qu'aux États-Unis) ; il a eu aussi la chance de ne pas être dans le sous-prolétariat, mais un ouvrier spécialisé. Je suis persuadé qu'il a raison, même contre Marx, et je reproche à certains marxistes de dire comme Hegel lorsque la réalité n'entre pas dans leur schème théorique, que la réalité a tort. Le capitalisme a réussi à surmonter ses contradictions, à perdurer et à améliorer le sort des ouvriers, du moins dans les pays capitalistes avancés.

8. Notre présent, notre avenir

Marx avait-il tort de vouloir un changement de la vie (de l'homme et de sa société) ? Non, je ne crois pas. Au contraire, je pense qu'il avait raison ; il faut faire une critique de la société dans laquelle on vit pour la transformer, l'améliorer, la révolutionner si nécessaire... Mais au niveau des moyens proposés (ce qui d'ailleurs n'est pas très élaboré dans son œuvre), il a suggéré la révolution armée (et la dictature du prolétariat), ce qui était surestimer le prolétariat et sous-estimer la possibilité pour le capitalisme de surmonter ses contradictions (sous la pression du prolétariat organisé, il est vrai). Mais nul n'est tenu d'être prophète... Et il avait bien dit que c'est au niveau de la praxis (pensée liée dialectiquement à l'action) que les solutions devraient être trouvées...

Et les marxistes actuels, les eurocommunistes entre autres, qui voudraient transformer la société en faisant l'économie d'une révolution et en préservant la démocratie, toute démocratie bourgeoise qu'elle soit, ont à mon avis raison. Et j'ose croire que si Marx revenait, il serait plus fier de ces enfants-là que de son petit Staline...

[82]

9. Mon collègue Guy Brouillet

Un auteur québécois, M. Guy Brouillet, a écrit un très beau livre, *La passion de l'égalité*, sur la valeur de la démocratie, même bourgeoise. Dans ce livre, il démontre qu'historiquement les théoriciens politiques et, à fortiori, les praticiens ont toujours défendu l'égalité en parallèle et souvent aux dépens d'autres valeurs comme la liberté, par exemple. Ceci a pour conséquence que ce que l'on gagne

d'un côté, on le perd souvent de l'autre et qu'on peut gagner l'égalité en perdant la liberté, ce qui est plutôt fâcheux. À condition évidemment que l'on considère la liberté (ou les libertés individuelles) comme une valeur, c'est-à-dire un état de fait souhaitable.

Personnellement, je serai sans doute toujours un défenseur acharné des libertés dites individuelles, car je pense que c'est une nécessité pour l'épanouissement des individus, et je suis loin d'être seul à penser cela. On a qu'à laisser s'exprimer les gens qui en sont privés (les gens d'URSS, du Chili, etc.), on n'a qu'à demander à n'importe quel individu autour de soi ce qu'il pense de la liberté d'expression, la liberté de mouvement, etc., sauf les fascistes, tous vous diront que c'est important...

Je ferai remarquer que je ne prône pas la libre domination, la libre exploitation des ouvriers ou d'autres catégories de citoyens. Ce que je prône, c'est la liberté pour tous de s'exprimer et de vivre humainement comme individu ayant des droits et des devoirs dans sa société, droits et devoirs acceptés par l'ensemble, ou du moins par la majorité des citoyens d'une société, l'individu ayant toujours la possibilité de quitter cette société (possibilité réelle et non sur papier).

La liberté est pour moi une valeur importante, non pas parce que je suis un petit bourgeois dans une société capitaliste riche, mais parce que je pense que c'est le désir profond de l'ensemble des gens, qu'ils vivent dans des pays capitalistes ou socialistes, qu'ils soient plus ou moins riches ou plus ou moins pauvres. Seuls [83] les fascistes sont contre la liberté, ceux de droite comme ceux de gauche.

Et je ferai remarquer, en terminant, qu'on peut fort bien être pour la liberté et pour l'égalité. Ce n'est pas incompatible, c'est une question de dosage et de proportion.

10. Notre Québec, n'est-ce pas M. Denis Monière ?

Lorsque je regarde la société dans laquelle je vis, je constate que c'est une société capitaliste avancée, c'est-à-dire une société prise dans le cycle de surproduction, surconsommation, c'est-à-dire une société technologiquement et technocratiquement avancée, comportant toutefois des secteurs moins développés (ou conservant certains archaïsmes du capitalisme de type XIX^e siècle). Je constate aussi que c'est une société qui subit l'impérialisme américain (mais

comme le Québec est en Amérique du Nord, il le subit d'une façon moins brutale qu'à d'autres endroits). Marx, Marcuse, Pierre Vallières sont ici mes principaux guides sur le plan théorique et je tente de confronter ce qu'ils disent aux faits que je constate moi-même, de visu, ou à partir de l'information qui m'est disponible.

Donc, c'est une société capitaliste où la classe dominante est la bourgeoisie (étrangère en grande partie, américaine et anglo-canadienne, avec une minorité de bourgeoisie francophone), où la classe dominée est le prolétariat (dont 40% environ est syndiqué) et où la petite bourgeoisie joue un rôle important sur le plan politique et idéologique, ce qu'a démontré avec brio M. Denis Monière dans son livre, [*Le développement des idéologies au Québec*](#).

La lutte des classes, jusqu'à tout dernièrement (durant les dernières années disons), a été polarisée autour de la question nationale, version parti québécois : D'une part, la bourgeoisie qui voulait et qui a malheureusement réussi à convaincre une majorité de votants au référendum en 1980 de voter pour que le Québec demeure dans la Confédération canadienne, cela pour des raisons d'intégration plus efficace sur le plan économique (ce [84] qui était d'ailleurs le point de vue connu du gouvernement américain) ; d'autre part, une importante fraction de la petite bourgeoisie qui voulait, elle, bon an mal an, négocier plus de pouvoirs pour le gouvernement québécois afin de pouvoir, par le biais de l'État, intervenir un peu plus dans le développement du capitalisme québécois (selon un modèle social-démocrate). Elle voulait aussi préserver la culture française en Amérique du Nord et préserver notre identité nationale.

Cette lutte idéologico-politique plus qu'économique s'est déroulée dans le cadre de la démocratie bourgeoise. L'enjeu était d'aller chercher les votes du prolétariat dans un sens ou dans l'autre, les intellectuels étant acquis au parti québécois.

Le prolétariat organisé (syndiqué petit-bourgeois aurait dit un de mes collègues) penchait plutôt du côté du parti québécois ; le prolétariat non organisé, les retraités, les femmes au foyer se sont malheureusement laissés convaincre par les ténors de la grande bourgeoisie. Et advint ce qui devait arriver, les dés étaient pipés à l'avance avec 20% d'anglophones ²⁴ et 10% de bourgeoisie, le 40% ayant

²⁴ En désaccord total avec le point de vue du parti québécois pour des raisons culturelles, en partie avec raison, mais en grande partie à tort, étant habilement terrorisés par leurs médias

voté oui ne pouvait faire pencher la balance à l'avantage du peuple québécois ²⁵. C'en était fait, la grande bourgeoisie, une fois de plus, avait mis au pas la petite bourgeoisie et ceci à peu près dans les formes démocratiques.

Et la vie continue, on n'a plus qu'à tourner la page, à oublier dans mon cas personnel, douze ans de lutte, douze ans d'un long travail de politisation de moi-même d'abord et ensuite des gens des milieux où j'ai vécu. Qu'importe, mais il y a aussi les camarades qui sont encore en prison...

Peut-être (ce qui va faire plaisir à nos amis maoïstes), la lutte des classes va se polariser d'une autre façon. La petite bourgeoisie [85] intellectuelle va récupérer le rôle qu'elle aurait toujours dû occuper (selon le schéma marxiste-léniniste... contrairement, curieusement, à ce qu'a écrit Lénine dans *Que faire*).

De toute façon, ce dont je suis certain, c'est que voter pour maintenir et renforcer par conséquent les pouvoirs de la grande bourgeoisie sur la petite bourgeoisie et sur le prolétariat, ce n'était pas ce qu'il fallait faire ; ce n'était pas du tout une manière d'aider le prolétariat (à moins de prôner une politique du pire pour susciter une révolution armée qui a fort peu de chances de survenir dans un pays capitaliste avancé). Je suis certain qu'on est un peu plus calé qu'avant, mais au moins riche de notre expérience de l'échec, dans la mesure où nous (ceux qui croient au socialisme dans la liberté) pourrons tirer les leçons qui s'imposent et convaincre les autres de cheminer avec nous.

11. Du maintien de la démocratie malgré les mauvais usages

Ces quelques réflexions parcellaires sur le Québec m'amènent tout naturellement à parler de démocratie.

Depuis mon enfance, j'ai vécu dans un système où la démocratie est un acquis culturel et en grande partie un acquis de fait. Aussi loin que je puisse me rappeler, à l'école nous avons des représentants ; j'étais un représentant étudiant au conseil de la classe, au collège et à l'université. Plus tard, je suis devenu représentant

qui ont toujours, à tort, présenté le parti québécois comme un parti fasciste (ou du moins l'ont laissé sous-entendre).

²⁵ Les chiffres que je donne ici n'ont qu'un caractère indicatif proportionnel.

syndical et jamais il ne me serait venu à l'idée de ne pas respecter une décision démocratiquement acceptée.

Le seul moment où j'ai eu un doute sur la valeur de la décision, c'est le lendemain du référendum québécois (1980) ; je ne pouvais accepter d'emblée que l'avenir de ma collectivité se trouve bousillé ainsi à cause des étrangers de l'intérieur, des gens âgés, des gens mal informés et des bourgeois. Je ne pouvais accepter que les gens les mieux éclairés, que les groupes les plus progressistes de la société se trouvent ainsi déboutés par les groupes les plus réactionnaires ou les plus mal informés.

[86]

Je me suis alors rappelé l'idée de Marcuse qui, dans *La tolérance répressive*, met en sourdine l'idée de démocratie en disant que l'opinion d'un non informé a le même poids que l'opinion de la personne la mieux informée et que, par conséquent, le jeu de la démocratie est piégé. J'ai aussi compris que l'on était dans une démocratie bourgeoise et que l'argent des multinationales avait plus de poids que l'argumentation la mieux fondée des intellectuels...

Mais, avec le recul du temps, en y repensant à tête reposée, j'en arrive à penser qu'il faut malgré tout respecter la démocratie, que si elle a ses avatars, à long terme elle est préférable à toutes autres formes de gouvernement, car elle compte les têtes plutôt que de les couper... Et théoriquement au moins, on peut toujours convaincre les gens d'une idée, à la longue, si on s'y prend de la bonne façon. Evidemment, il faut lutter pour que la démocratie soit la plus réelle possible. Il faut lutter pour faire disparaître les caractères odieux de la démocratie bourgeoise qui fait peser lourd le poids de l'argent dans la balance des décisions dites démocratiques.

Et l'expérience démontre que la bourgeoisie impérialiste est prête à tous les moyens pour museler le peuple (le Chili en est un tragique exemple), mais elle ne le pourra pas toujours, et les Américains auront sans doute un jour à payer le prix de leur mépris de la démocratie lorsque les gens du tiers-monde auront compris, la masse, pas uniquement les intellectuels, et qu'ils se seront organisés adéquatement pour défendre leur dignité.

La démocratie me semble une valeur pour laquelle il faut lutter afin de la réaliser concrètement le mieux possible. Et je suis persuadé qu'il faut dénoncer ceux qui partent des avatars de la démocratie pour proposer un autre modèle qui, soi-disant, serait plus conforme aux intérêts du peuple, mais qui, en fin de compte, lorsqu'on le voit réalisé, s'avère la dictature d'une minorité (aussi éclairée se proclame-t-elle) sur l'ensemble de la population avec tellement peu d'appui populaire qu'elle doit enfermer ses intellectuels, car le peuple donnerait raison à leurs critiques, en très grande partie justifiées.

[87]

12. Mes frères du tiers-monde

Je pense que le problème du tiers-monde ne peut être réglé que par les gens du tiers-monde eux-mêmes, et que tout ce que peut faire un intellectuel dans un pays capitaliste avancé, c'est de tenter d'informer ses concitoyens et de développer une solidarité réelle avec ces gens ; ceci implique entre autres de payer plus cher les matières premières et, par conséquent, un appauvrissement relatif des gens des pays capitalistes avancés ; ceci implique aussi de faire pression sur le gouvernement pour qu'il civilise les capitalistes, même lorsqu'ils sont à l'étranger.

Dans un régime démocratique, le gouvernement doit tenir compte de l'opinion publique, l'échec américain au Vietnam confirme cela. Même les capitalistes qui se croient invincibles devront en tenir compte ; dans une société de production-consommation, un boycottage efficace et à point au niveau de la consommation pourrait les ramener à la raison...

En ce qui a trait au tiers-monde, il est à souhaiter que leur libération se fasse avec la plus grande économie de violence possible, que, guidés par des chefs intelligents et réellement humanistes, ils puissent cheminer vers des modèles de socialisme à visage humain, profitant des leçons de l'histoire... Il est à souhaiter aussi que les changements se fassent avec un réel consensus populaire, ce qui en garantit la teneur démocratique et protège les droits des individus jusqu'à un certain point.

J'espère en l'homme (et en la femme) du tiers-monde, ce sont des gens intelligents qui ont su conserver certaines valeurs humaines qui dépérissent chez les riches que nous sommes. Ils sont capables de travailler pour l'avenir et ils

méritent notre sympathie et notre solidarité. J'écris ces lignes en pensant à mes amis(es) de Madagascar, de Haute-Volta (Burkina Faso), d'Algérie, du Mexique, entre autres, eux qui m'ont tant appris et qui m'ont fait découvrir surtout que nous sommes tous hommes et que nous devons être solidaires.

[88]

13. Yvon Deschamps, philosophe humoriste

J'ai écrit que j'étais un partisan du socialisme dans la liberté. Ce que je veux dire par là, c'est que je suis profondément socialiste, mais que je suis en désaccord avec les modèles autoritaires de socialisme. L'égalité sociale oui, mais dans la liberté.

Un humoriste québécois, Yvon Deschamps, disait à propos des Québécois : « Nous autres, on est communistes de cœur, socialistes de tête et capitalistes de poche ».

Ce qui pourrait se traduire de la façon suivante : On sait que l'égalité sociale est ce qu'il y a de plus souhaitable, mais on sait aussi que les difficultés rencontrées dans la réalisation de cette idée sont énormes, par conséquent l'on pense que le socialisme (moyen terme entre communisme et capitalisme) est une solution plus réalisable. Malheureusement, pour le réaliser, ceci nous coûterait personnellement de l'argent, en ce sens que le gouvernement ne peut pas augmenter indéfiniment ses services, redistribuer la richesse sans qu'il en coûte aux citoyens.

En passant, cet humoriste-philosophe a su admirablement traduire la pensée des gens et je veux par ces lignes lui rendre hommage.

Je veux aussi dire que si ce qu'il dit est vrai, si beaucoup de Québécois se reconnaissent en son propos, je pense alors que le socialisme est réalisable, qu'il y a possibilité de convaincre les gens (pas la bourgeoisie, mais les autres) de la nécessité du socialisme selon un modèle qui répondrait à nos attentes.

14. Du bon usage de la démocratie

Suis-je marxiste ? Oui, en ce sens que je crois que la lutte des classes est le moteur du développement historique. Non, en ce sens que je suis contre la révolution armée et la dictature du prolétariat comme moyen de transformation des sociétés capitalistes avancées.

[89]

Suis-je communiste ? Oui, en ce sens que je suis solidaire de toutes les luttes menées par les exploités et les dominés pour se libérer. Non, en ce sens que je m'oppose à tout modèle de société autoritaire qui ne reconnaît pas, de fait, les droits individuels, même si ce modèle vise l'égalité sociale.

Suis-je socialiste ? Oui, car je pense que c'est une solution réalisable, je pense que l'État démocratiquement contrôlé par l'ensemble des citoyens (non pas par la bourgeoisie) peut civiliser le capitalisme et fournir aux citoyens les services essentiels à leur épanouissement tout en préservant leurs libertés. Actuellement, je ne pense pas qu'il soit possible de viser une totale égalité matérielle pour tous les citoyens, mais une égalité des chances réelles et une distribution de la richesse nationale selon une méritocratie démocratiquement déterminée et démocratiquement contrôlée. Ce qui devrait se réaliser par étapes dans le respect de la dignité des individus.

Une des tâches les plus urgentes, sans doute, est de faire disparaître cette odieuse pauvreté qui n'a aucunement sa place dans une société capitaliste avancée, de faire disparaître l'exploitation type XIX^e siècle dont sont victimes certaines catégories de travailleurs (femmes et immigrés très souvent), d'humaniser le capitalisme par le biais du pouvoir politique qui peut encadrer le pouvoir économique s'il en prend les moyens (mais le tout, toujours démocratiquement contrôlé par l'ensemble de la population où la bourgeoisie est très minoritaire autant que je sache).

15. Mao

Mais comment reprendre en main la démocratie ? Comment sortir de l'impasse de la démocratie bourgeoise ? C'est là la principale question.

Les marxistes disaient : « Au diable la démocratie, vive la dictature du prolétariat. » Ce fut une erreur...

Je n'ai pas vraiment de réponse, c'est une question que je me pose...

[90]

En plus de la démocratie, il y a toujours l'armée, le vrai pouvoir en définitive, qui penche la plupart du temps du côté de la bourgeoisie et des dominants de tout acabit. Mao avait sinistrement raison : « Le pouvoir est au bout du fusil. » On le voit au Chili, en URSS, en Amérique latine, à peu près partout, sauf dans les démocraties (dites bourgeoises).

16. Dialogue entre Socrate et François Hertel

Comme Socrate, j'ai la naïveté de croire que les hommes sont naturellement bons, que par l'éducation, il y a possibilité d'instaurer la civilisation en faisant reculer la barbarie qui est malheureusement toujours présente dans la société et à l'intérieur de chaque individu.

Mais je sais bien, comme le dit François Hertel (auteur d'origine québécoise) dans *Mystère cosmique et condition humaine*, que seulement une minorité réussit par la culture à échapper à la domination des tendances irrationnelles et bestiales (à une totale agressivité) présentes au cœur de l'homme. Mais de fait, je ne partage pas son pessimisme qui lui fait dire que l'homme est une « pourriture améliorée ». Je pense comme Socrate qu'il faut malgré tout ne pas désespérer des hommes et de la société qu'ils peuvent transformer dans le sens d'une avancée de civilisation et d'un recul de la barbarie. Mais encore là, c'est moins une certitude apodictique qu'une grande espérance...

17. La police plutôt que l'armée

Oui, la barbarie est toujours présente dans nos dites civilisations, l'armée en est la manifestation la plus tangible (c'est une institution très structurée, contrôlée totalement par le sommet, donc profondément antidémocratique). Elle a pour but de faire la guerre (manifestation par excellence de la barbarie des hommes). Et tant qu'il n'y aura que quelques intellectuels pacifistes pour dénoncer cette présence de la barbarie, la situation ne changera pas et la masse va continuer à subir la bêtise de ses dirigeants.

[91]

Une société vraiment civilisée aurait une police tout au plus, car malheureusement, certains êtres antisociaux n'ont pas actuellement la possibilité de comprendre un autre langage. Du moins, cela doit demeurer seulement un recours possible pour protéger les citoyens. Enfin, cet organisme devrait toujours être contrôlé démocratiquement.

18. Nous sommes responsables

Chaque individu a une responsabilité personnelle, jusqu'à un certain point, de la présence de la barbarie dans nos civilisations. Ce sont des individus qui acceptent de faire la guerre, c'est la bêtise de quelques-uns, mais la lâcheté ou l'ignorance du grand nombre qui est responsable... Évidemment, les uns sont armés et les autres pas, les uns les organisent, et les autres se font organiser... Il y a aussi la peur qui brouille l'esprit du plus grand nombre.

Mais, on ne peut blâmer uniquement Hitler du nazisme, c'est la lâcheté du plus grand nombre combinée à l'ignorance d'un peuple qui se prétendait civilisé, d'ailleurs les intellectuels avaient déjà été purgés du peuple (ainsi que l'ensemble des opposants).

On pourrait dire à peu près la même chose du stalinisme et des guerres napoléoniennes (pour ne pas être chauvin).

19. Que peut-on faire ?

Mais que peut-on faire lorsque l'on vit dans un monde militariste où le pouvoir appartient soit à des inconscients couronnés (É.-U.) ou à des fascistes (URSS) ? Seulement quelques intellectuels marginalisés prônent le pacifisme !

Je l'ignore, au fond... Essayer de convaincre les gens qu'il serait à leur avantage (même personnel) de se ranger dans votre camp, c'est peu... Tenter de déstabiliser les institutions (particulièrement l'institution militaire) par la voie du terrorisme anarchique, c'est dangereux, car ceci donne le prétexte rêvé aux responsables de cette institution d'accroître ses pouvoirs pour lutter contre le terrorisme.

20. Nos anarchistes

En parlant de terrorisme anarchique, au Québec en 1970, le Front de Libération du Québec a enlevé un ministre et l'a exécuté. Le but était de faire connaître la cause des indépendantistes québécois, de faire prendre conscience aux Québécois de la nécessité de changement en profondeur de la société.

Ce but a été atteint (pas uniquement à cause de cet événement, évidemment), mais la société québécoise dans son ensemble s'est manifestée en désaccord avec ce moyen (avec raison, à mon avis).

Cet acte de violence (peut-être plus violent que les auteurs ne l'auraient voulu) a eu comme conséquence immédiate la Loi des mesures de guerre, permettant l'arrestation de centaines de militants de tout horizon (indépendantistes, syndicalistes, artistes, étudiants, etc.), qui ont d'ailleurs, par après, été relâchés sans que l'on puisse jamais porter d'accusations précises contre eux.

Si je donne cet exemple, c'est pour montrer que le terrorisme anarchique n'est pas une voie acceptable dans le cadre social actuel. Je suis persuadé que les auteurs de ces actes l'ont compris de leur prison et qu'il serait grandement préférable de réintégrer Paul Rose (et les quelques autres) dans la société québécoise. Je pense, au fond, que les changements sociaux doivent se faire à partir d'un consensus assez large de la population d'une société, qu'il est plus long de

convaincre les gens que de les embrigader ou de les contraindre, mais qu'à la longue, l'entreprise a une chance réelle de succès. Évidemment, souvent les situations sociales urgent, mais le volontarisme en politique, qu'il soit marxiste ou autre, ne donne pas dans les faits les résultats escomptés.

21. Rousseau, Marx et moi

J'ai déjà écrit que j'étais pour la liberté, mais aussi pour l'égalité ; certains penseront peut-être que j'ai mis en sourdine l'égalité (surtout lorsque je parle d'égalité des chances et de méritocratie). [93] Ils ont raison. Je pense que c'est un objectif à long terme, que c'est aujourd'hui une utopie, mais que ce serait éventuellement possible demain. Je pense néanmoins que l'égalité est une valeur à réaliser le plus possible, qu'il est souhaitable socialement qu'il y ait une plus grande égalité entre les hommes.

J.J. Rousseau était pour l'égalité politique, Marx pour l'égalité politique et économique ; la pensée de Rousseau s'est réalisée en grande partie dans la démocratie et la pensée de Marx ne s'est pas vraiment réalisée adéquatement. Peut-être était-elle trop en avance sur son temps ? D'ailleurs, Marx ne prévoyait l'égalité que dans la phase ultime du développement historique, le communisme. (Pas celui de Staline !)

Actuellement, il y a trop de résistance à l'idée d'égalité sociale ; seuls quelques intellectuels marginaux, détachés des biens matériels (jusqu'à un certain point), prônent cette idée. Ce n'est probablement pas parce que la nature humaine ne tolère pas l'égalité, mais parce que l'état de la culture actuelle qui trouve ses racines dans le quotidien de l'homme qui vit la rareté et la privation des biens, que cette culture qui a une influence directe sur sa psychologie, ne permet pas de réaliser actuellement cet objectif.

Marx avait bien vu que le communisme impliquait un changement de l'homme, mais il misait sur la bonté naturelle de l'homme (si on peut dire) et sur le temps. Après un processus de transformation sociale, l'homme serait transformé (sa culture étant transformée). Étant désaliéné, l'homme s'identifierait moins à son avoir et plus à son être ; il serait prêt à vivre pleinement l'égalité sociale et le pouvoir politique ne serait plus vraiment nécessaire, un pouvoir administratif tout au plus.

Comme Marx, j'espère en l'homme et pense qu'un jour la masse comprendra que l'être est plus important que l'avoir et que les biens sont souvent un handicap à l'épanouissement et au bonheur, dans la mesure où ils sont embarrassants. (Évidemment, pour dire cela, il ne faut pas manquer du nécessaire et même en avoir un peu plus...)

[94]

22. Fonctionnaire petit-bourgeois et humaniste par surcroît

Je suis un intellectuel (au sens descriptif du terme), je passe la majeure partie de mon temps à travailler intellectuellement comme idéologue (professeur), travail qui, socialement, a une certaine utilité (j'ose croire). Je vis dans une société capitaliste avancée et par conséquent, étant un intellectuel-fonctionnaire, j'appartiens à la petite bourgeoisie ; je n'en ai pas honte, je n'en suis pas fier. C'est un état de fait qui dépend en partie de moi, en partie de la société dans laquelle je vis. Je fais mon travail du mieux que je peux, tentant d'éclairer le mieux possible mes étudiants sur le plan philosophique (et politique d'une certaine façon).

Je pense que les intellectuels ont un rôle à jouer dans la construction d'une société plus humaine, en accord avec les attentes du plus grand nombre. Je pense que c'est en cheminant en commun avec les autres (qu'ils soient étudiants, petits-bourgeois ou prolétaires) qu'il y a possibilité de transformer la société et de transformer l'homme.

La philosophie ne devrait pas être seulement un discours, elle devrait rapprocher les hommes, elle devrait leur redonner l'espérance...

23. Nous faisons l'histoire

Je pense, au fond, que ce sont les individus qui font l'histoire dans et par leur classe sociale, que ce qu'il faut, c'est d'abord faire une bonne analyse de la conjoncture sociale et lutter ensemble contre l'inertie inhérente aux choses et aux groupes (et aux classes, évidemment) qui empêche les sociétés de changer (pour le plus grand malheur du plus grand nombre).

Marx nous fournit une grille d'analyse, mais c'est à chacun, au niveau de sa praxis qui est individuelle et collective à la fois (qu'on le veuille ou non), de la vérifier, de l'expérimenter, c'est-à-dire d'orienter son action en fonction des connaissances qu'il a de la réalité sociale où il vit.

[95]

24. À M. Raoul Roy, philosophe social québécois

En parlant des limites de la grille d'analyse marxiste...

Un auteur québécois, M. Raoul Roy ²⁶, a fait une très bonne étude sur les limites du marxisme réel par rapport à sa compréhension du nationalisme, étude dans laquelle il montre que Marx, Engels, Lénine (et Staline, évidemment) avaient longuement sous-estimé le potentiel révolutionnaire des luttes à caractère nationaliste, car ils considéraient à tort ce type de lutte comme ayant un caractère essentiellement bourgeois. Ils sous-estimaient l'importance de la dimension culturelle pour le bien-être des individus d'une collectivité (même socialiste). Et si je signale ce texte, c'est que, à force de parler des grandeurs du marxisme, on en a oublié ses faiblesses. Il me semble qu'il faut, contrairement à Hegel, donner raison d'abord au réel lorsqu'il contredit le discours.

Libérer le prolétariat de la domination économique et politique de la bourgeoisie est souhaitable, mais il ne faut pas oublier aussi la domination culturelle et surtout, ne pas considérer qu'on peut sacrifier cette dernière pour atteindre les deux précédentes. Une oppression demeure toujours une oppression, même lorsqu'elle est imposée en fonction du développement du socialisme. Il n'y a pas de grande culture et de petite culture, chaque collectivité devrait pouvoir conserver son identité, chaque individu devrait pouvoir se développer à l'intérieur de sa culture justement, surtout à l'intérieur du socialisme.

²⁶ L'étude de M. Raoul Roy, *Marxisme, mépris des peuples colonisés* (éd. Franc-Canada) est peut-être un peu virulente (anti-marxiste), mais ce qu'il dit est difficilement niable, il met le doigt sur une faiblesse congénitale du marxisme, faiblesse qui s'est d'ailleurs confirmée au moment du référendum québécois (80) où l'on a vu certains groupes marxistes prôner l'abstention, plutôt que le oui (critique), ce qui était favoriser objectivement la grande bourgeoisie étrangère et monopoliste. De plus, cet auteur a fait une très bonne étude sur le rôle politique de Jésus Christ dans *Jésus, guerrier de l'indépendance* (éd. Parti-Pris).

[96]

25. Ce qu'en pense oncle Lucien

Un jour, mon oncle Lucien m'a dit ; « Le problème, ce ne sont pas les ouvriers, mais le manque de dirigeants, de cadres ». Je me suis demandé ce qu'il voulait dire et j'en suis arrivé à la conclusion que ce ne sont pas les ouvriers, les gens ordinaires qui sont responsables des problèmes sociaux, mais l'élite, les dirigeants, ceux qui organisent la production, ceux qui sont au pouvoir politique, ceux qui contrôlent les institutions.

C'était le point de vue d'un ancien ouvrier qui sait fort bien que les travailleurs, habituellement, ont la fierté du travail bien fait, mais n'ont pas toujours les compétences pour organiser, pour gérer, ce qui n'est d'ailleurs pas leur travail, mais qu'ils se sentent souvent à la merci d'incompétents, voire pire, de gens de mauvaise foi, qui profitent de leur savoir pour renforcer leur pouvoir et accroître leur avoir.

26. À M. Pierre Vadeboncoeur, philosophe social remarquable

Dans la même veine d'idée, un auteur québécois, ancien syndicaliste à la CSN, M. Pierre Vadeboncoeur a écrit un très beau livre, *L'autorité du peuple*, livre dans lequel il dépeint admirablement les ouvriers avec leurs attentes, leurs espoirs, leurs déceptions ; livre qui leur rend hommage en montrant clairement qu'il n'y a pas de changement social possible sans l'appui du plus grand nombre, sans un consensus réel autour d'un projet commun (le socialisme et l'indépendance du Québec ²⁷, par exemple) et que les intellectuels (même de gauche) ne peuvent remplacer le peuple, qu'ils doivent le respecter, ce qui implique faire les changements à son propre rythme, car en définitive, l'autorité vient du peuple.

[97]

En le lisant, j'ai beaucoup mieux compris l'attitude du milieu ouvrier face aux intellectuels, attitude de saine méfiance et de sourd espoir qui est, et a été celle de

²⁷ M. Pierre Vadeboncoeur a, de plus, écrit de très beaux textes sur le Québec, sur la nécessité de lutter pour conserver notre identité nationale (*Génocide en douce*, entre autres).

mes proches, et celle des autres Québécois qui un jour ont cru au parti québécois, à la CSN, à un Québec possible en opposition au Québec impossible de Pierre Vallières.

27. À mon maître Pierre Vallières

L'œuvre de M. Pierre Vallières mérite, à mon avis, qu'on lui porte attention, même d'un strict plan philosophique, et à fortiori, sur le plan politique. C'est, au Québec, l'un des marxistes intelligents qui a su analyser la situation québécoise d'une façon féconde et dynamique. Lorsqu'on regarde l'évolution de ses écrits, on constate qu'il a cheminé d'un marxisme humaniste un peu violent à un marxisme contre-culturel plus marcusien que marxiste. À chacune des étapes de sa pensée, il nous révèle un aspect intéressant de notre commune réalité. Il a été prophète malgré lui, témoin inlassable de nos espérances et de nos déboires collectifs.

Dans *Nègres blancs d'Amérique*, il nous a fait découvrir collectivement notre situation de colonisés et d'exploités, il a su nous réveiller... Nous avons pris conscience que nous avons une identité culturelle propre et qu'il fallait lutter pour la conserver tout en luttant pour se libérer socialement de la domination impérialiste. Son analyse n'était pas fausse, elle manquait simplement de nuances et de sens stratégique.

Dans *L'urgence de choisir*, il s'est expliqué sur la nécessité dans le contexte actuel d'utiliser des moyens démocratiques plutôt que la violence, montrant les dangers de cette voie et insistant sur la nécessité d'un consensus large pour modifier la situation sociale efficacement.

Dans *Un Québec impossible*, il réanalyse le jeu des classes sociales en présence et constate que dans le Québec, société quasi post-industrielle où le prolétariat accepte la domination à cause [98] du bien-être qu'elle lui procure, où la petite bourgeoisie intellectuelle qui est au pouvoir ne sait être à la hauteur de ce qu'on pourrait en attendre, il constate donc que le projet du parti québécois sera un échec (ce qu'il a été malheureusement, de fait). Ceci le rend pessimiste et le pousse à se retirer dans une contestation anarcho-individualiste de type contre-culturel. Ce qui est son droit, mais ce avec quoi je ne suis pas d'accord.

Si j'écris ces lignes, c'est évidemment pour le remercier de ce qu'il a fait pour la collectivité québécoise, mais c'est aussi pour lui dire simplement ce que je

pense, qu'il ne faut pas perdre espoir... (Tu nous lâches, Pierre, c'est très dommage !)

28. Notre mère la CSN

Depuis une dizaine d'années, je suis un militant de la centrale CSN ²⁸. Je suis avec intérêt son cheminement idéologique et je participe dans la mesure de mes possibilités à la vie du groupe (tant dans mon syndicat local que dans la centrale et ses diverses structures).

C'est à l'intérieur de ce groupe voué à la défense des intérêts des travailleurs (c'est-à-dire des salariés, au sens large) que j'ai le plus appris sur la réalité sociale, sur la condition des travailleurs (les vrais et les autres), sur la condition des femmes, sur le chômage, sur les luttes à mener, sur le socialisme...

C'est en militant syndicalement que j'ai réalisé et que réalise jour après jour la justesse de ce que disait Marx et tous les autres qui ont cru et qui croient encore à un changement de la vie, qui espèrent plus de fraternité et de justice, une société plus humaine.

Et dire que mes étudiants, du moins certains, répètent : « Les syndicats sont trop forts »... Que ces enfants sont inconscients !

[99]

29. Rêver d'un avenir meilleur et le réaliser

Il est peut-être vrai, comme certains intellectuels le disent, que ce que le marxisme a produit de meilleur se trouve à l'Ouest et que le pire se trouve à l'Est. L'invasion de la Pologne, après celle de la Tchécoslovaquie et de la Hongrie, nous révèle cette trahison de Marx, peut-être de Lénine et de Mao, sûrement de Che Guevara.

Mais j'ose croire qu'il ne faut pas perdre espoir... Quand je discute avec les camarades de la CSN, le monde ordinaire qui travaille dans les hôpitaux, dans les pâtes et papiers, dans la fabrication des pneus, moi, professeur qui besogne

²⁸ CSN : Centrale des syndicats nationaux, regroupement syndical québécois très important existant depuis plus de 60 ans, présent dans la fonction publique, ayant une idéologie de gauche vaguement d'inspiration marxiste. C'était du moins le cas il y a quelques années.

beaucoup moins, je sais qu'ils ont raison, qu'ils ont raison de vouloir changer la vie et qu'il faut les appuyer.

La CSN, malgré tous ses torts de centrale syndicale récupérée par la société capitaliste, est un espoir pour tous ces gens, elle leur redonne le sens de leur propre dignité et leur réapprend à rêver, à rêver d'un avenir possible (pas l'avenir des multinationales, mais l'avenir du monde ordinaire, de ceux qui croient que le Québécois peut être autre chose qu'un travailleur aliéné et un consommateur abruti quand ce n'est pas un chômeur appauvri).

Trop de gens, malheureusement, ont désappris à rêver et à réaliser leurs rêves.

30. UQAM

Entre 1969 et 1972, j'étais étudiant à l'UQAM (Université du Québec à Montréal) et je garde de mon séjour en ces lieux le meilleur des souvenirs. C'était l'époque de l'université démocratique, critique, libre et populaire, du moins disait-on dans notre naïveté... Cette université aurait pu faire quelque chose de bien, même Jean Piaget l'aurait lui-même dit en analysant sa structure bureaucratique de participation ; cependant, elle a vieilli bien vite et est devenue assez rapidement une université traditionnelle, où les professeurs, syndiqués par surcroît, enseignent, où les étudiants [100] étudient et où les administrateurs administrent, comme a dit jadis un homme politique de droite.

C'est dommage que le feu sacré se soit éteint, que le module ²⁹ rouge de philosophie soit devenu couleur de grisaille. Ceci dit sans vouloir être injuste envers les étudiants actuels qui, avec les colloques sur la jeune philosophie, semblent reprendre le flambeau.

Qu'est-il resté des luttes que nous avons menées et même des victoires que nous avons remportées ?

Les étudiants ont-ils encore droit à la critique de l'enseignement, de son contenu et des méthodes pédagogiques ?

²⁹ Module : Structure pédagogique et administrative regroupant les professeurs et les étudiants d'une même discipline. Le conseil de module possède un certain pouvoir de recommandation sur l'aspect pédagogique (contenu des cours et méthodes pédagogiques).

Qu'est-il advenu de la vocation de critique culturelle des philosophes ?
Qu'est-il advenu de l'insertion sociale du philosophe dans la cité ?

L'épistémologie, la philosophie du langage, la réflexion sur la science semblent à l'honneur dans ces lieux de haut savoir, ce qui est bien, à mon avis, mais incomplet. La philosophie sociale et politique, l'analyse critique de la culture sont au moins aussi importantes... Et que dire de l'histoire de la philosophie devenue impertinente...

Je me souviens des éditoriaux du frère Untel dans le journal *La Presse* contre le module de philosophie naissant, durant l'année académique 70-71 ; je ne voudrais surtout pas reprendre son argumentation, car je pense que, malgré tout, l'histoire nous a donné raison, à nous, les étudiants qui pensaient que le savoir devait être critique, c'est-à-dire un outil de transformation sociale et culturelle... Ceci malgré un certain recul des professeurs et une moins grande radicalité des étudiants, autant que je puisse en juger de l'extérieur.

[101]

31. Deux socialistes, en autobus, discutaient ensemble

Entre Victoriaville et Québec, dans un autobus, j'étais assis à côté d'un militant du P.C.O. ³⁰, syndicaliste dans la métallurgie, qui s'en allait au congrès de la CSN ; nous avons eu une discussion très intéressante durant tout le trajet. Nous avons parlé de la crise économique, de la bêtise et du conservatisme des gouvernements, du socialisme à venir.

À un moment donné, il m'a demandé pourquoi je n'étais pas membre du parti, constatant mes positions politiques.

Je lui ai alors expliqué que n'étant pas moi-même un ouvrier, mais plutôt un intellectuel, ceci dit sans aucune prétention, il m'était difficile de me situer à l'intérieur de l'idéologie du parti, d'être totalement orthodoxe.

Je lui ai dit, entre autres, que je me trouvais dans la même situation qu'un agriculteur dans un parti ouvrier et que, même si les ouvriers et les agriculteurs sont socialistes, ils ont quand même sur certains points des intérêts différents et

³⁰ Parti communiste ouvrier : parti marginal d'obédience marxiste-léniniste publiant le journal *La Forge*, il y a quelques années.

parfois même divergents. C'est ce que n'a malheureusement pas compris Staline avec la collectivisation forcée de l'agriculture.

Il en est de même pour les intellectuels, aussi progressistes soient-ils, ils ont des préoccupations qui leur sont propres, ils ont besoin d'une certaine liberté individuelle pour s'épanouir et même pour bien faire leur travail d'intellectuel, par conséquent, leurs intérêts seraient mieux défendus par des regroupements d'intellectuels en alliance avec les ouvriers, plutôt qu'en fusion avec ces groupes.

Les régimes qui craignent le plus les intellectuels sont des régimes totalitaires qui ne veulent pas accepter la critique. Malheureusement, ces régimes sont souvent dirigés par des intellectuels qui masquent leur véritable identité d'une façon démagogique.

[102]

Si je dis ces choses, ce n'est certainement pas pour m'opposer au socialisme, mais simplement pour insister sur le fait que le socialisme doit être vraiment libérateur, qu'il doit tenir compte des attentes légitimes et des besoins de chacun, qu'il ne doit pas niveler par le bas, mais favoriser le plein épanouissement de chacun des individus.

À mon avis, le P.C.O. pouvait faire cheminer les gens, les politiser, les amener à une transformation militante de la société, mais il ne pouvait faire cela seul. Ce que nous avons besoin au Québec, c'est un regroupement large de forces progressistes, c'est un front uni de la gauche autour d'objectifs communs, tel un socialisme démocratique dans un Québec indépendant (ou du moins largement autonome).

En nous quittant à la gare d'autobus, nous nous sommes serré la main chaleureusement, nous étions heureux de cette rencontre fraternelle entre militants.

32. À propos d'une conférence de M. Guy Brouillet

Quelques jours plus tard, le philosophe québécois Guy Brouillet a donné une conférence au département de philosophie de Chicoutimi. Il nous a expliqué son point de vue sur l'éducation et la culture, en passant par l'enseignement de la philosophie, point de vue assez traditionnel, mais intéressant. Pour lui, il faut lutter contre la médiocrité, ne pas avoir honte de notre culture philosophique, si

élitiste soit-elle, la véhiculer dans l'enseignement, les étudiants ayant droit à ce que l'humanité a produit de meilleur. Il est temps de mettre un terme à l'enseignement d'une sous-culture sous prétexte qu'elle convient mieux aux étudiants. Les écoles ont plus de responsabilités que les médias de masse, elles doivent être des centres de haut savoir et de rayonnement culturel.

Face au reproche d'école élitiste, M. Brouillet a établi la distinction très juste, à mon avis, entre élite créatrice et élite dominante. Si l'on regarde l'histoire, on se rend compte que sur le plan [103] culturel en particulier, c'est toujours une élite, c'est-à-dire un groupe restreint, qui a fait avancer la culture, que ce groupe était loin de toujours être dominant économiquement et politiquement, et qu'il en était d'ailleurs mieux ainsi.

Je suis en total accord sur ce point. La confusion entre élite créatrice et élite dominante est très néfaste sur le plan social et a beaucoup nui au développement de la culture, qu'elle soit savante ou populaire. Certains marxistes ont identifié culture élitiste et culture dominante (bourgeoise) pour y opposer la culture dominée (prolétarienne), ce qui est une erreur théorique grave aux conséquences pratiques très néfastes pour les gens que l'on veut éduquer. L'éducation et l'endoctrinement sont deux choses tout à fait différentes, la première forme l'esprit critique, la seconde tend à le faire disparaître, la première manifeste la confiance dans les capacités intellectuelles et sociales des gens, la seconde les méprise souverainement.

À bien y repenser, je ne suis pas du tout certain que ce sont les tenants de la révolution culturelle en Chine qui avaient raison en voulant imposer à tout prix leur catéchisme (le petit livre rouge), pas plus que les Iraniens de Khomeiny ou les catholiques de l'inquisition... Il semble y avoir une confusion entre barbarie et civilisation... Confusion malheureusement entretenue par des gens qui ont un pouvoir à défendre et qui masquent habilement leurs objectifs réels.

Le dogmatisme n'est pas une attitude intellectuelle correcte, il ne favorise pas le développement de la culture et, par conséquent, défavorise le développement des individus et des sociétés.

Le rôle de l'éducateur est de véhiculer la culture pour en faire profiter les gens qui l'entourent, c'est aussi de former l'esprit critique de son auditoire, mais sans jamais les endoctriner, car le jour où ils s'en apercevront, il perdra toute

crédibilité et le message qu'il voulait faire passer, à raison peut-être, sera totalement dévalorisé.

[104]

Par exemple, dans l'enseignement de la philosophie au Québec, ce sont beaucoup plus les marxistes-léninistes radicaux qui ont discrédité le marxisme que les autres professeurs de gauche, qui eux, ont moins de certitudes, sont plus éclectiques, mais respectent plus leur auditoire.

33. De l'importance de la tolérance

J'ai toujours pensé qu'il fallait s'engager comme individu, du côté des pauvres et des opprimés. J'ai toujours été un incorrigible humaniste. Et c'est très bien ainsi...

Elle pense encore qu'il faut lutter pour la qualité de la vie, sa propre qualité de vie et celle des autres.

Mais je suis las, las de toujours me quereller avec les autres militants, qu'ils soient communistes, syndicalistes ou féministes. Jamais deux militants ne sont en parfait accord et encore moins un militant et une militante, toujours ils trouvent sujet à querelle, la tolérance n'est pas la chose du monde la mieux partagée en ces milieux.

Le sectarisme ronge nos syndicats jusqu'à la moelle, ce qui est très malheureux comme situation ; ce qui fait le jeu des patronats et des gouvernements de tout acabit.

Comme Épicure, je pense parfois qu'il serait mieux de rester à la maison (ou au jardin) et de vivre seul dans la quiétude et la paix d'une retraite à l'abri des tempêtes (sociales en particulier). Comme lui, j'aime jouir paisiblement du moment présent, retiré en moi-même, et si possible dans un lieu qui soit beau et en bonne compagnie (il y a un temps pour la méditation et d'autres temps, le temps de faire bonne chère, le temps de goûter les plaisirs de Vénus, entre autres).

La vie est si courte qu'il est dommage de la gaspiller en vaine agitation... La mort arrive tôt.

Cependant, je ne vis fort heureusement pas sous l'empire macédonien ou sous l'empire romain. Je vis sous l'empire américain, [105] à fortiori, je ne suis pas un

esclave, mais un intellectuel petit-bourgeois qui vit dans une société relativement démocratique. Contrairement à Épicure ou à Lucrèce, je ne désespère pas totalement de changer la société dans laquelle je vis ; j'espère toujours pouvoir convaincre mes concitoyens de se soucier de la qualité de la vie commune, de se soucier de nos institutions économiques, politiques et culturelles. Comme Socrate, je pense que le philosophe a un rôle social à jouer, je ne pense pas cependant que l'on doive mourir pour cela. Comme l'a écrit Max Stirner, Socrate n'aurait pas dû reconnaître aux Athéniens le droit de le tuer, sa vie, après tout, était ce qu'il avait de plus précieux, il n'aurait pas dû s'en laisser déposséder.

Je suis un socratique réaliste ou peut-être un épicurien socialiste (socialiste anarchisant diront les mauvaises langues).

Et c'est très bien ainsi...

34. Luttons ensemble !

Claude Dubois, le chanteur populaire québécois, chante depuis quelques années : « J'aurais voulu être un artiste... vivre comme un anarchiste... »

Lorsque je l'entends chanter son « blues du business man », je ne peux m'empêcher de penser que je devrais chanter moi-même : « J'aurais voulu être un syndicaliste... vivre comme un anarchiste... »

De fait, j'ai été par humanisme un syndicaliste et j'en suis encore un, même si c'est de plus en plus difficile à cause du sectarisme doctrinaire qui sévit en ces lieux de défense de la condition ouvrière (ou petite bourgeoise).

Quant à l'anarchiste, si cela veut dire socialiste libertaire, comme le disait le grand Bakounine, j'en suis un depuis longtemps déjà.

Demain, nous serons en grève, j'en suis tout heureux déjà ; il ne faut pas lâcher si nous ne voulons pas redevenir les esclaves [106] que nous étions avant la grande réforme de l'éducation au Québec.

Les incessantes querelles de militants me dépriment, mais l'action commune, dans le sens d'une défense de nos droits et de ceux des autres salariés me stimule, il faut, à mon avis, continuer la lutte pour la qualité de la vie, de notre propre vie et celle des autres.

Salut Marx ! Salut Bakounine ! Demain matin 8 heures, sur le piquet de grève, devant la porte principale du cégep avec Flora Tristan...

35. Souvenirs de Varsovie

En regardant une aquarelle représentant le vieux Varsovie, je me suis souvenu de mon voyage en Pologne quelques années avant Solidarité. Je me suis rappelé l'amabilité de nos hôtes de la faculté d'histoire de l'art de l'université. Je me suis souvenu de leurs critiques du régime lorsque nous escaladions, seuls avec le professeur, les montagnes à Zakopane.

Des gens fiers d'eux-mêmes, avec raison, qui considèrent inacceptable l'imposition unilatérale d'un régime socialiste version soviétique, des gens nationalistes de toutes les fibres de leur être, des gens qui veulent conserver leur identité culturelle et qui voudraient décider eux-mêmes du type de pays que devrait être le leur.

Peut-être sont-ils, un peu à tort et beaucoup à raison, antisoviétiques, mais ils ne me semblent pas antisocialistes. Ils voudraient d'un socialisme qui les respecterait et non d'un socialisme imposé par une puissance étrangère d'occupation, du moins, c'est la façon dont ils perçoivent les choses.

Évidemment, l'Union Soviétique ne se gêne pas aujourd'hui pour accuser le grand syndicat Solidarité d'être manipulé par l'occident, argument fallacieux ayant pour but de masquer les causes réelles de l'existence de Solidarité et de son appui populaire.

[107]

Beaucoup de Polonais sont catholiques et par conséquent acceptent très mal la limitation abusive et inutile des libertés de pensée et d'expression sur le plan religieux, pour d'autres, c'est plutôt sur le plan politique ou sur le plan syndical. Dans tous les cas, ce qui est en cause, n'en déplaît aux Soviétiques, ce n'est pas le socialisme, mais un modèle inutilement autoritaire et militarisé du socialisme mis de l'avant par les gérontocrates du Kremlin.

Malheureusement, le fait d'avoir raison est loin d'être une garantie de succès de leur entreprise, le pouvoir n'est pas toujours la raison, c'est plutôt le contraire généralement, phénomène politique très regrettable, à mon avis.

D'ailleurs, c'est comme marxiste que je proteste ici. Je pense que le socialisme doit se réaliser dans la liberté et dans la compréhension des attentes légitimes des populations et que vouloir procéder autrement est une grossière erreur de jugement politique, à moins que l'on soit plus intéressé par le pouvoir que par la réalisation du socialisme, d'un socialisme à visage humain, d'un socialisme libérateur, comme celui dont rêvait Marx lorsqu'il parlait de la société communiste.

36. Autres souvenirs de Pologne

En visitant la Pologne et en discutant avec un jeune ingénieur, je me suis aussi rendu compte qu'il y avait des difficultés économiques se traduisant par une certaine pénurie de viande, de bière, de produits alimentaires plutôt nécessaires, quoique non indispensables.

Visitant les régions agricoles, j'ai découvert une agriculture trop artisanale, à petite échelle, à la manière du Québec traditionnel des années 40. Ce problème est sûrement soluble avec de la bonne volonté de la part des producteurs agricoles et une habile politique du gouvernement socialiste.

Cependant, il est clair que si les gens, parce qu'ils sont insatisfaits, boycottent la production dans le domaine agricole ou dans tout autre domaine de l'économie, ils créent eux-mêmes, sans [108] trop en être conscients, des pénuries qu'ils auront à subir par la force des choses. Ce problème semble assez généralisé dans les économies planifiées de type socialiste ; il pourrait sans doute en être autrement si lesdits gouvernements se donnaient la peine de créer un climat plus favorable à la production. Et ceci ne veut dire en aucune façon de réinstaurer le capitalisme sur le plan économique, mais simplement de tenir compte des attentes légitimes des travailleurs en ce qui a trait à leurs conditions de travail.

À quoi bon, en effet, faire travailler les gens de nombreuses heures par jour, quand il serait beaucoup plus efficace de leur faire passer moins d'heures au travail, mais des heures à travailler plus efficacement ?

Il faudrait un peu plus d'imagination de la part des dirigeants et un peu plus de liberté pour tous, à tous les niveaux de production socialiste.

37. Espagne, Monen Âge contre modernité

Aujourd'hui il fait soleil, j'écris ces lignes sur mon balcon. Il fait soleil, comme en Espagne, l'Espagne que j'aime tant.

Je me souviens de St-Jacques de Compostelle, que j'ai eu le bonheur de visiter, il y a quelques années, je me souviens de l'impression que m'a laissée ce haut lieu de pèlerinage.

En entrant dans la cathédrale pour y assister à une messe, j'ai été fortement impressionné par l'atmosphère de piété régnant dans cette sombre basilique, j'ai imaginé sans trop de difficulté ce que devait être pour un pèlerin du Moyen Âge l'expérience existentielle du sacré.

Cependant, au sermon, je me suis vite rendu compte que j'étais dans l'Espagne contemporaine, franquiste même après Franco. Le prédicateur ne cessait de hurler : « Jo no soy un connunista » ³¹ et patati et patata... Ceci m'a profondément [109] révolté. Évidemment, il y a eu la guerre civile, les deux Espagnes couvertes de sang et il est très difficile pour les Espagnols, surtout ceux qui ont vécu cette période horrible, de tourner la page. Cependant, j'ai trouvé profondément révoltant que ce haut lieu de recueillement soit transformé en forum politique et je me suis dit que les croyants devaient parfois croire malgré le clergé...

Pour en revenir au clergé, au clergé catholique, heureusement que j'en connais personnellement certains membres qui ne sont pas comme ce prêtre espagnol, qui sont aussi pour la justice, du côté des pauvres.

38. D'une apparente défaite à une hypothétique victoire

L'autre jour, au cégep, je discutais avec des collègues de notre modèle de syndicalisme, de son passé et de son avenir. Nous étions entre militants ayant fait tous les fronts communs de 1972 à 1982, nous faisons le post-mortem de notre

³¹ « Je ne suis pas communiste! »

dernière défaite face au gouvernement supposé social-démocrate du parti québécois.

L'atmosphère était à la morosité : « Avoir tant lutté pour avoir perdu tant d'argent et ne pas avoir pu empêcher une détérioration de nos conditions de travail, avoir réglé bien en dessous du statu quo. » Ce qui est franchement honteux pour un syndicat de la CSN.

Face à cette défaite objective, les gens et même les militants s'éloignent du syndicat, retournent à leur vie privée. Certains se posent ces questions : « Comment avons-nous pu investir tant d'énergie par le passé dans nos syndicats ? Avions-nous oublié notre vie privée aux dépens de notre vie publique ? Est-ce que ça valait la peine de faire tout ce que nous avons fait pour nous retrouver où nous sommes maintenant ? »

Si la défaite est amère et malheureuse sur le plan social, car elle nous a non seulement fait perdre des droits acquis, mais a eu comme conséquence de faire perdre des droits acquis à tous les [110] travailleurs organisés et non organisés du Québec, elle a eu au moins le mérite de nous forcer à réfléchir sur notre modèle de syndicalisme dans la fonction publique au Québec.

Avions-nous la naïveté de croire qu'on nous laisserait gagner un peu plus à chaque convention, qu'on nous laisserait vendre, sans s'y opposer, notre idéologie marxiste élémentaire, égalitaire et démocratique ? Pensions-nous vraiment que nos ennemis étaient pour toujours terrassés, qu'ils auraient à jamais honte de lutter contre une plus grande justice et une plus grande égalité pour l'ensemble de la population travaillante ?

Si nous pensions ces choses, nous étions bien naïfs.

Notre gouvernement avait beau être le plus à gauche de toute l'Amérique du Nord, notre société, la plus sociale-démocrate du continent, pour les capitalistes de ce continent et pour le gouvernement qui ne voulait pas perdre totalement leur appui, ou du moins sa crédibilité de bon gouvernement de société capitaliste, le temps était venu de nous mettre au pas, sachant que mettre au pas le secteur public, c'était mettre au pas tout le monde du travail. Nos propres analystes syndicaux avaient vu juste sur ce plan.

Advint ce qui devait arriver, nous eûmes une grande défaite, mais pas si grande que la déception nous la fait voir parfois. Nous avons encore nos syndicats, nous avons perdu seulement une partie de nos droits acquis, la population pourrait comprendre qu'elle n'a pas été gagnante dans ce conflit à cause des coupures de services et de la détérioration des conditions de travail qui ont suivi dans la société en général, mais ces choses il faudrait prendre le temps de les dire et de les écrire. Il est temps de cesser de nous quereller entre nous, de nous autodémoraliser ; il est temps de se reprendre en main et de continuer la suite de l'histoire.

Étions-nous seulement des militants pour la galerie ? Suivions-nous une mode intellectuelle marxisto-féministe propre à notre milieu ? Si oui, retournons à la tranquillité de notre vie de professeur, si non, continuons à lutter pour l'idéal de justice et de liberté qui est le nôtre.

[111]

Il faut analyser la situation avec rigueur, juger ce qui est le plus opportun dans les circonstances, sans volontarisme à outrance, mais avec détermination continuer la lutte sous ses formes les plus adéquates, en n'oubliant jamais nos objectifs à long terme de socialisme et d'indépendance du Québec. Il faut continuer à lutter pour la société la plus égalitaire possible sur les plans travail, richesse, pouvoir, savoir, une société favorisant le plus grand épanouissement de tous les individus sans exception (même les femmes et les Amérindiens).

39. Pour les libertés académiques et d'organisation de notre travail de professeur

L'autre jour, comme il arrive souvent, j'ai eu une discussion avec des collègues de travail sur la pertinence de faire une réunion durant un moment qu'eux qualifiaient de temps de disponibilité au travail, et que moi, je serais porté à qualifier de congé. C'était une période au milieu de la session académique où tous les étudiants sont en congé. Ceci est le cas dans bien d'autres collèges qui sont régis par la même convention collective.

Mais par delà l'interprétation du texte lui-même de la convention, c'est une conception différente de l'organisation du travail des intellectuels dans le milieu éducatif qui nous sépare.

Certains disent que je défends une disponibilité minimale à mon lieu de travail et que ceci est tout à fait incompatible avec le salaire qui m'est versé.

Je ne suis évidemment pas d'accord avec cette interprétation, car je considère que je suis engagé pour dispenser un enseignement de qualité à mes étudiants et, en ce sens, je prends tous les moyens nécessaires pour atteindre cet objectif. Je considère de plus que la préparation des cours, au sens large ou au sens étroit du terme, qui est l'activité principale d'un enseignant, mis à part la prestation et l'évaluation de ces mêmes cours, se fait beaucoup plus efficacement chez soi, dans la tranquillité, que dans le brouhaha au collègue.

[112]

Mais ce n'est pas seulement une question de locaux, c'est aussi une question de principe, c'est-à-dire conserver la liberté personnelle d'organisation de notre travail comme intellectuel. Cette liberté nous a été traditionnellement plus ou moins reconnue avec les autres libertés académiques, je considère d'une façon très négative les tentatives faites par le patronat de limiter notre liberté quant à l'organisation de notre travail et quant au contenu idéologique à véhiculer au niveau de notre enseignement.

Parfois, certains syndicats, ou du moins certains membres de ces syndicats semblent douter de la valeur des libertés académiques. Ils semblent favoriser des moyens de contrôle sur les enseignements, le contenu, les méthodes pédagogiques, qui peuvent devenir des moyens de contrôle sur les enseignants, sans même que ce soit l'objectif visé.

Je crois que comme intellectuel, syndiqué par surcroît, nous devons demeurer vigilants et ne pas revenir en arrière sur les gains obtenus à ce niveau par nos prédécesseurs, de l'université médiévale à aujourd'hui dans les systèmes d'éducation des pays plus ou moins démocratiques. Il ne faut pas sacrifier ces acquis à cause de rares abus.

Je ne dis pas que la liberté doit être totale, je dis qu'elle doit être maximale. Je trouve inquiétante la remise en cause à plusieurs niveaux des libertés académiques, de l'organisation de notre travail quotidien au contrôle par des examens étatiques du contenu de nos cours.

Les cégeps du Québec ont toujours eu une tradition de liberté académique et de liberté d'organisation du travail pour les intellectuels qui y oeuvrent, c'est un acquis qu'il ne faudrait pas laisser disparaître, et ceci pour la qualité même de l'enseignement qui y est dispensé.

[113]

40. Mon travail de professeur

Peut-être, au fond, la conception du travail lui-même et de la place qu'il doit occuper dans l'existence nous sépare-t-elle aussi entre collègues ? Je suis porté à le penser...

Personnellement, j'ai toujours pensé que le travail, pour ne pas être aliénant, doit être le plus créateur possible, mais que le travail lié (certains diront d'esclave) est rarement créateur et que, par conséquent, c'est surtout durant les périodes dites de loisirs que l'individu peut le mieux s'épanouir.

Je considère aussi que le travail d'intellectuel du professeur de philosophie peut être créateur dans la mesure où il ne consiste pas à prêcher dans le désert...

41. Il n'y a pas que le travail dans la vie !

Je me demande aussi jusqu'à quel point, dans une société capitaliste avancée dite de consommation, le travail lié demeure nécessaire. Il est vrai qu'il y a des tâches à accomplir au niveau de la production et des services à fournir à la population. Cependant, il y a beaucoup de chômage statistique et réel, un autre partage du travail serait largement souhaitable.

Pourquoi travailler 40 heures par semaine lorsqu'on pourrait en travailler 25 ou 30 ? D'où nous vient cette mystique du travail sinon des idéologues bourgeois du XIX^e siècle qui croyaient, en partie avec raison, que le travail était une composante essentielle au progrès, mais qui, chose curieuse, ne travaillaient pas tant que ça, pas plus que les bourgeois qui faisaient leur cette idéologie.

« Faites ce que je dis, mais ne faites pas ce que je fais. »

Même Marx, auteur très critique face à son époque, croyait que c'était par son travail que l'homme s'épanouissait à condition évidemment que le travail de l'homme cesse d'être aliéné et devienne créateur.

À ce point, je pense qu'il y avait de la naïveté chez Marx, même après la révolution socialiste, un travail aliénant, car trop [114] routinier et s'étendant sur trop d'heures dans la journée, demeurera aliénant...

C'est peut-être plus par ses loisirs que par son travail que l'homme se libère comme le pense M. Fernand Dumont, sociologue québécois.

Malheureusement, beaucoup de gens, même certains intellectuels qui devraient le savoir puisqu'ils vivent eux-mêmes la société des loisirs, ne perçoivent pas la nécessité d'un changement radical quant à la place que le travail devrait occuper dans l'existence quotidienne.

« Ils ont des yeux, mais ne voient pas. »

Et au lieu de lutter du côté des travailleurs pour le droit aux loisirs, pour moins d'heures hebdomadaires de travail, contre l'émiettement du travail, pour de plus longues vacances (encore trop rares sont les travailleurs qui ont leur mois de vacances quand il leur en faudrait au moins deux), ils se replient sur leurs privilèges d'intellectuels et s'autoculpabilisent parfois.

Il est temps de le dire ouvertement et de l'écrire, il faut cesser d'accepter d'être des esclaves et lutter pour devenir des hommes libres. Si le droit au travail est important, le droit aux loisirs aussi, et d'ailleurs l'acquisition du droit aux loisirs devrait favoriser l'acquisition du droit au travail en désengorgeant le marché du travail.

Cette façon de parler de la place du travail dans la vie quotidienne n'est pas nouvelle : au XIX^e siècle, Charles Fourier et plus près de nous, Herbert Marcuse, ont défendu cette thèse avec vigueur. Je pense qu'il fallait le redire et qu'il faudra le redire souvent jusqu'à ce que l'idée pénètre les masses, qu'elle devienne une priorité pour tous, tout comme l'idée de démocratie, par exemple.

42. Adieu Chicoutimi

J'ai finalement quitté mon poste de professeur de philosophie à Chicoutimi pour venir enseigner à Montréal (à Laval plus précisément). [115] C'est avec un mélange de joie et de regret que j'aborde mes nouvelles fonctions.

Je suis heureux d'avoir pu quitter le Moyen Nord pour rentrer à la maison ; j'aimais ces lieux de montagnes sur les bords du Saguenay, mais j'aime encore mieux vivre dans la métropole.

J'ai l'impression d'avoir posé un geste libre, pour une fois. En conséquence, même si je sais que la liberté n'est que relative, je pense avoir donné par ce geste

une certaine direction à ma destinée. Du moins, je l'espère... Mon projet actuel est simplement de continuer à être ce que je suis, un philosophe qui, pour vivre matériellement, enseigne la philosophie. L'essentiel de mon projet est d'être philosophe plus qu'enseignant, mais j'aime ce genre de travail, car il me laisse beaucoup de loisirs et me permet de véhiculer ma propre philosophie et celle des autres philosophes que je considère comme pertinentes à de jeunes gens qui, tout compte fait, sont charmants...

Comme le philosophe Max Stirner, que je suis en train de lire actuellement, je pense que ce qui est le plus important, c'est soi-même, c'est d'être bien dans sa peau, de faire ce l'on veut faire, d'être fidèle à soi-même, de se réaliser comme projet, comme le dit si bien Sartre.

Au fond, je suis en train de redevenir individualiste, et c'est très bien ainsi...

43. Au revoir, les camarades de lutte de Chicoutimi

Pendant les cinq années que j'ai passées à Chicoutimi, j'ai été un militant syndical très actif. Une grande partie de ma vie s'est écoulée en réunions et en manifestations sur des piquets de grève ; je ne regrette rien, car c'est moi-même qui m'étais choisi ainsi, car je pensais que je devais faire ma part, travailler pour la collectivité.

Je pense encore qu'il faut lutter pour la qualité de la vie, qu'il faut être solidaire des luttes des travailleurs et de tous les opprimés et que par conséquent, je devrais continuer à faire ma part.

[116]

Cependant, j'en ai assez du dogmatisme de certains militants de la CSN, j'en ai assez d'être mis en procès constamment pour non-orthodoxie par d'autres militants. Je pense que le sectarisme est un cancer interne de nos mouvements syndicaux, cancer qu'il faut combattre par une dose de tolérance.

Je suis un individualiste il est vrai, peu enclin à la discipline de parti, mais capable d'autodiscipline lorsque la situation l'exige. Je pense de plus que la lutte pour une meilleure qualité de la vie doit se faire dans la liberté, c'est-à-dire le respect de l'individualité des militants. Je pense qu'on ne libère pas les gens à leur

corps défendant, mais qu'on se libère ensemble, peut-être plus lentement, mais plus profondément et plus assurément.

Je veux demeurer un militant...

Je ne voudrais pas tracer de mes anciens camarades un portrait négatif. C'est fraternellement que je leur tiens ces propos, car, au fond, nous partageons les mêmes objectifs...

[117]

Fragments de philosophie existentielle

Deuxième partie

Post-scriptum à mon livre sur ma petite philosophie

[Retour à la table des matières](#)

[119]

À mon oncle Antoine
mon ami philosophe
qui m'a fait découvrir
le Mexique

[121]

Deuxième partie.
Post-scriptum à mon Petit livre sur ma petite philosophie.

PRÉFACE

[Retour à la table des matières](#)

Tampico, Mexique, 12 février 2005.

Après maintes hésitations, des années d'hésitations, j'ai repris la plume pour compléter mes essais de philosophie existentielle publiés il y a plus de vingt ans déjà, sous le titre : Petit livre sur ma petite philosophie.

Ce petit livre édité à compte d'auteur était le fruit de ma réflexion philosophique à l'époque de ma maturité. C'était un petit livre sans prétention qui se voulait un bilan de ma courte expérience d'apprenti philosophe, un testament prématuré qui, pour moi, avait une importance capitale.

Je ne regrette aucunement de l'avoir publié malgré ses quelques imperfections. Cela m'a permis de préciser mon point de vue de jeune philosophe sur ma propre expérience existentielle, c'est-à-dire sur mon quotidien.

Pour moi la philosophie demeurera toujours une réflexion sur les questions véritablement fondamentales que se pose tout être humain, questions auxquelles il doit donner une réponse pour pouvoir orienter judicieusement son action. Pour moi la philosophie sera toujours une réflexion sur le quotidien, sur le sens que je puis donner à ma propre vie à la lumière de ma culture.

Comme *Les essais de mon maître à penser Montaigne*, ce livre sera écrit à la première personne, il ne peut en être autrement vu les sujets traités. Cependant, je n'ai aucunement la prétention d'égaliser mon maître, tout au plus être fidèle à sa manière de faire de la philosophie. Comme le pensait un autre de mes maîtres, le philosophe Alain, ce qui compte vraiment lorsque l'on philosophe, c'est de le faire pour son propre salut, ce qui pour moi veut dire réfléchir pour orienter judicieusement son action et donner un sens à sa propre vie.

Ce post-scriptum à mon précédent livre comme celui de Kierkegaard à ses *Miettes philosophiques* se veut à la fois une [122] suite et un approfondissement du précédent. Il n'est toutefois pas exempt d'une certaine ironie comme chez l'auteur danois qui a toujours su percevoir les limites de son propre discours, si j'en crois mon bon ami Jean-François Revel.

Sans plus de prétentions j'ose prendre le risque de livrer au futur lecteur ces quelques réflexions à bâtons rompus sur ce que fut mon quotidien ces dernières vingt années.

[123]

Deuxième partie.
Post-scriptum à mon Petit livre sur ma petite philosophie.

Chapitre 1

Quelques mots de plus sur la philosophie

[Retour à la table des matières](#)

1. Écriture et philosophie

Écrire un livre et le publier a au moins un avantage, celui d'avoir des lecteurs, au moins quelques-uns, et quand parmi ces lecteurs certains vous font des commentaires et des critiques, c'est pour un auteur le meilleur des stimulants intellectuels.

Ce petit livre publié il y a quelques années m'a permis à la lumière des critiques positives et négatives de cerner beaucoup mieux ma propre philosophie. Je sais plus maintenant qui je suis, ce que je pense, ce qui est essentiel à mes yeux et ce qui l'est moins.

Les quelques études faites sur mon texte par quelques étudiants et étudiantes ont été particulièrement révélatrices.

Je le savais avant, mais ceci m'a été explicitement confirmé par ces quelques lecteurs privilégiés : je suis un philosophe foncièrement individualiste qui attache

beaucoup d'importance à la liberté, qui est très préoccupé par les sens de son quotidien, par la vie et par la mort.

Pour moi la philosophie est un discours sur l'essentiel, tenu en langage ordinaire, s'adressant aux gens ordinaires plutôt qu'aux intellectuels « patentés ».

Pour moi être philosophe est un état d'être plus qu'un travail, une attitude face à la vie qui me porte à communiquer aux autres mes réflexions dans le cadre d'un dialogue ouvert avec autrui.

Je n'en veux pas aux professeurs, j'en ai été même un, j'aime bien le savoir et la connaissance, mais j'aime encore mieux la sagesse ; non pas celle que j'ai, mais celle vers laquelle je tends.

[124]

Je ne prétends pas être sage, je dis seulement que j'aime la sagesse et en ce sens je crois retrouver à la fois Socrate, Épicure et Montaigne, eux les immortels, moi qui ne suis qu'un petit philosophe mortel. Mon oncle Antoine, philosophe religieux catholique, aurait sans doute dit : « Sapientia quaerens ».

2. Mon ami Lucien de Samosate

Après avoir trouvé par un heureux hasard, au Mexique, une édition en langue espagnole (Porruà) des oeuvres du philosophe Lucien de Samosate et après avoir fait une première lecture du texte de présentation de Salvador Marichalar, je résolu de traduire cette présentation, de l'espagnol au français. Je voulais bien en comprendre le sens et en faire profiter les francophones qui pourraient, comme moi, s'intéresser à ce philosophe humoriste de l'Antiquité.

Quarante heures plus tard, ma traduction était terminée et j'eus le bonheur de connaître beaucoup mieux ce philosophe sceptique, épicurien, quelque peu stoïcien, sans aucun doute éclectique, ce Voltaire de l'Antiquité, qui exprimait sa philosophie dans des dialogues philosophiques où le sarcasme et l'humour contribuent largement à en faire passer le message.

Quel message ? Tout d'abord que la philosophie n'est souvent qu'arguties sur de pseudo-problèmes philosophiques, que les philosophes de profession ont tendance à s'enfermer dans des systèmes clos qui les empêchent de se soucier de l'essentiel. Quel est cet essentiel ? C'est le sens de sa propre existence, c'est la

vanité de la vie devant l'inévitabilité de la mort. C'est aussi la valeur absolue du quotidien pour celui qui vit le temps qu'il vit. Bien avant Camus, Lucien ramène la philosophie à une réflexion sur le sens de l'existence, de la vie, de la mort, sur la véritable sagesse qui, pour lui, ne peut être qu'épicurienne, ce qui est sans aucun doute aussi le point de vue de Camus.

Lucien, un humoriste de l'Antiquité, faisant des pastiches de la mythologie grecque, un philosophe léger sans grande profondeur [125] au dire de l'auteur de la présentation de son oeuvre. Quelle calomnie ! Quel aveuglement ! C'est confondre la forme et le fond, c'est croire qu'il n'y a de philosophie que religieuse, que l'épicurisme n'est qu'une idéologie pour justifier les mauvaises moeurs. Ce sont de pures calomnies répétées, siècle après siècle, par les ennemis de la philosophie matérialiste et de l'épicurisme.

Allons donc ! Lucien, au contraire, est un philosophe très profond qui a très bien compris la situation profondément tragique de toute existence humaine, le fait que tout être humain, dès sa naissance, est un condamné à mort. Il fut un philosophe assez sage pour faire face avec sérénité et humour à cette situation fondamentale de la condition humaine ; un philosophe assez sage pour accepter la réalité telle qu'elle est plutôt que telle qu'il voudrait qu'elle soit, un philosophe assez sage pour accepter de vivre pleinement la vie présente puisque sans certitude face à une hypothétique vie future. Un très digne disciple de son maître Épicure, avec l'humour par surcroît.

Non, je ne regrette pas les heures passées à suer à traduire ce texte ; au contraire, j'y ai découvert un auteur plus qu'intéressant, fondamental même.

3. Doute du professeur, certitude du philosophe

J'ai souvent pensé, au cours des dernières années, à quitter définitivement le métier, celui d'enseignant de la philosophie au niveau cégep³². Ce travail n'est pas toujours facile, car il est difficile d'intéresser de jeunes adultes pour ne pas dire des adolescents à la lisière de l'âge adulte, à la philosophie, à la réflexion, à

³² Cégep : collège d'enseignement général et professionnel, à la fois collège de niveau préuniversitaire et école technique, 12^e et 13^e année de scolarité pour le cours général, équivalent du bac français.

une époque où la science et la technologie dominant et où la philosophie ne peut être que la parente pauvre du système scolaire. Je n’y pense plus maintenant...

[126]

Mais le moment où la crise a atteint son paroxysme fut, il y a quelques années, après la publication de mon premier livre et sa réception plutôt froide par le milieu philosophique enseignant. À ce moment, non seulement je songeai à quitter l’enseignement, mais aussi à abandonner même la philosophie. Je décidai alors de prendre une demi-année sabbatique, la convention collective me le permettant, pour repenser à la chose. L’hiver au Mexique, j’eus l’opportunité d’y réfléchir en toute quiétude.

Pour ce qui est de l’enseignement, je pris la décision de continuer à enseigner la philosophie, y voyant plus d’avantages que d’inconvénients dans la mesure où j’avais la possibilité d’en sortir temporairement pour quelques mois par des congés à mes propres frais, aux moments jugés opportuns. De toute façon je pense qu’il vaut la peine d’enseigner la philosophie même si seulement la moitié de l’auditoire³³ profite de notre enseignement. Cette moitié-là devrait nous faire oublier l’autre moitié qu’il nous faut traîner vaille que vaille, cours obligatoires, misère des professeurs, mais qui nous permettent de vivre matériellement. Décidément, rien n’est parfait en ce bas monde !

Pour ce qui est de la philosophie, cette question était et est encore pour moi beaucoup plus primordiale, car ce n’est pas qu’une question de travail lié et salarié c’est-à-dire une manière de se procurer de l’argent pour vivre matériellement parlant, mais une question de choix de vie, une question d’option existentielle fondamentale. Être ou ne pas être, telle est toujours la question...

Après réflexions, pouvais-je être autre chose que moi-même ? Pourquoi renoncer à être ce que j’avais toujours voulu être ? Je résolus de continuer à être ce que j’avais toujours été, à suivre la même voie choisie il y a une trentaine d’années : devenir philosophe jour après jour comme d’autres décident de devenir des saints ou presque...

³³ Une analyse systématique, session après session, des résultats de mes étudiants et étudiantes m’amène à cette conclusion. Sur les 150 étudiants et étudiantes que j’ai chaque session, environ la moitié atteint d’une façon tout à fait satisfaisante les objectifs pédagogiques du cours.

[127]

4. Oncle Lucien Mercier

Souvent je repense à Lucien, à mon oncle Lucien, mort depuis plusieurs années ; j'y repense sans doute comme il arrivait à Platon de repenser à Socrate, comme à un maître aimé et pour toujours disparu.

Lucien était un homme du peuple, peintre en bâtiment de son métier, ayant eu au début de la trentaine une poliomyélite qui le cloua sur un fauteuil roulant pour le reste de sa vie, épreuve qu'il a surmontée stoïquement le reste de sa vie. Lucien habita chez nous, dans notre famille, une trentaine d'années, nous l'avons connu de notre enfance à notre maturité, nous l'avons aimé comme un père et une mère à la fois, ce qu'il fut pour nous étant enfants. Son décès fut ressenti par toute la famille comme une perte irremplaçable et je le ressens encore aujourd'hui de la même façon. J'ai perdu un ami et un maître... Non qu'il était un philosophe patenté ; c'était un philosophe réel, quelqu'un qui réfléchissait simplement dans le langage du commun sur les problèmes philosophiques fondamentaux, la vie, la mort, le bien, le mal, la justice et l'injustice. Son propos n'était pas toujours figolé selon les règles de l'art oratoire ou de la sophistique, mais toujours d'une vérité et d'une profondeur désarmante. C'était un véritable philosophe populaire.

Si je suis philosophe aujourd'hui, il en est sans doute en grande partie responsable, m'ayant donné le goût de la réflexion et m'ayant incité dès mon jeune âge à ne pas accepter le mensonge, le conformisme bourgeois et l'injustice sociale.

Sa critique constante, à la fois humoristique et profonde, du monde qui nous entourait, de la société ambiante qui était la nôtre, nous faisait voir le ridicule du conformisme irréfléchi du milieu ambiant. Elle nous faisait voir aussi l'injustice dont sont victimes les couches populaires, les travailleurs manuels en particulier.

C'était un marxiste qui s'ignorait, un épicurien subtil et un stoïcien face à son propre destin. Oui, il était marxiste ; il voulait [128] une société plus juste, plus égalitaire pour l'ensemble de la population.

Oui, il était épicurien, car il savait que la vie actuelle est celle qui a plus de prix et qu'il faut en profiter au maximum car elle ne dure pas toujours. Oui, il était stoïcien, car il savait que devant certains revers du destin on ne peut rien y faire et qu'il fallait malgré tout faire bon coeur contre mauvaise fortune, et dans son cas,

vivre sa vie en fauteuil roulant. C'était un véritable philosophe et il fut mon maître... Je lui ai dédié mon premier livre comme au philosophe Lucien de Samosate.

5. L'enseignement actuel de la philosophie au cégep

De par mon métier, j'ai été un professeur de philosophie dans un collège de niveau préuniversitaire. J'ai exercé ma profession du mieux que j'ai pu durant plus de vingt-cinq ans. J'ai été un professeur à temps partiel qui exerçait à mi-temps soit la session d'automne durant une quinzaine d'années.

Comme philosophe, je pense que la philosophie est d'abord une réflexion sur les questions vraiment fondamentales, ceci afin de pouvoir orienter judicieusement l'action individuelle et collective. Comme professeur, je pense que l'enseignement de la philosophie doit avoir comme but premier de faire aimer ce type de réflexion, de faire aimer cet aspect de la culture qui peut devenir pour chaque individu une composante féconde de sa culture personnelle. Pour moi, la pire faute qu'un professeur de philosophie puisse faire, c'est de faire haïr la philosophie, de faire haïr la culture.

J'ai moi-même eu, lorsque j'étais un jeune adulte, une très nette majorité de professeurs qui m'ont initié à la discipline tout en me la faisant aimer. Je tenais personnellement à reproduire cette situation avec mes étudiants et je m'y suis toujours tenu durant toute ma carrière.

Les programmes actuels ainsi que les diverses décisions d'ordre pédagogique prises durant les dernières années ne vont malheureusement [129] pas dans ce sens. La mode est maintenant à la méthodologie du travail intellectuel, à l'analyse de textes centrée sur la structure argumentative de ces mêmes textes. Ce qui en soi, n'est pas sans intérêt. Cependant, je pense qu'il faut d'abord saisir les grandes lignes de la pensée d'un auteur, ses grandes intuitions, ses principaux concepts avant de faire des analyses de détails sur l'aspect argumentatif de son propos. Ceci pour des raisons purement pédagogiques.

D'autre part, la philosophie n'est pas la sophistique, ce qui compte le plus, ce n'est pas l'aspect rhétorique, mais le fond théorique, les grandes idées de l'auteur,

celles qui ont eu une pérennité à l'intérieur de l'histoire de la culture, celles qui ont encore un sens aujourd'hui, celles qui méritent toujours d'être rediscutées par chaque nouvelle génération. Les auteurs sont intéressants dans la mesure où ils nous donnent toujours à penser, dans la mesure où dialoguer avec les génies du passé et du présent est un enrichissement pour celui qui s'y adonne.

De plus, pour que l'expérience pédagogique soit un succès, il ne faut exclure à priori aucune méthode pédagogique (cours magistraux, séminaires, analyse de textes, audiovisuel, informatique, tutorat) ; toute méthode a ses avantages et ses limites. Ce qui réussit le mieux, c'est un dosage approprié de chacune de ces méthodes à l'intérieur d'une même session. Ceci dépend des groupes/cours.

Ce qui a fait la richesse de l'enseignement de la philosophie dans les cégeps du Québec durant les trente dernières années, c'est la liberté dont jouissaient les enseignants au niveau de leur pratique, ce qui n'était aucunement le cas auparavant dans les défunts collèges classiques où le néo-thomisme était imposé depuis le XIX^e siècle.

Depuis les années soixante-dix, les nombreuses publications du milieu de l'enseignement collégial en manifestent la grande richesse. Il est très malheureux qu'une ministre incompétente ait pu imposer une réforme, non souhaitée et non souhaitable, des programmes des cours de philosophie au collégial. Mais il est [130] encore plus malheureux de constater que c'est avec la collaboration de ce même milieu que le dérapage s'est poursuivi.

Par exemple, insister au niveau du cours d'introduction à la philosophie sur la structure argumentative des discours de Platon tout en étant centré sur la problématique épistémologique de cet auteur, ceci est une erreur sur un plan pédagogique tenant compte du niveau de connaissance des étudiants provenant du secondaire. Ceci se reflète d'ailleurs sur le taux d'échecs démesurément élevé que l'on a pu constater statistiquement chaque année. Nous faisons sans doute tous des erreurs de bonne foi à un moment ou l'autre, mais il faut faire son autocritique et rectifier le tir au besoin.

J'ai ouï dire que la situation aurait été corrigée après ma retraite. Vaut mieux tard que jamais. L'histoire m'aura donné raison encore une fois, un peu tard toutefois.

6. Philosophie et rationalité instrumentale

À la fin des années soixante, mon bon ami Herbert Marcuse reprochait aux philosophes américains qui étaient ses contemporains, dans cette bible que fut *L'homme unidimensionnel pour les contestataires de la société de consommation*, de ne faire que de la philosophie contemplative de la société existante à travers le prisme de la philosophie du langage. Il reprochait avec raison à ses contemporains d'avoir perdu tout sens critique.

Pour les jeunes philosophes que nous étions, c'était le maître à la mode, celui dont on nous parlait, dont on discutait la théorie. Mais comme toute mode passe, la pensée marcusienne fit son temps dans les cénacles universitaires et collégiaux.

C'est avec réticence que je suis devenu marcusien. Je ne le suis pas devenu à cause de la mode, mais après une étude sérieuse de ses écrits. Je pense qu'il avait raison et qu'il a encore raison. La société capitaliste avancée domine ses membres par la persuasion plutôt que par la force. Les gens vivant dans cette société ont perdu tout sens critique, y compris certains philosophes.

[131]

Les gens sont devenus des consommateurs intégrés qui acceptent d'emblée la fausse rationalité du capitalisme ambiant. La raison instrumentale, reflet de l'omniprésence technologique qui caractérise ce type de société, a même fini par envahir un des derniers bastions qui y résistait, l'enseignement de la philosophie au niveau collégial.

Dans cet enseignement, il est maintenant à la mode de se replier sur l'histoire de la philosophie et de faire de minutieuses analyses de textes, ce qui n'est pas soi-même. Cependant, qu'advient-il de cette autre dimension qu'est la formation de l'esprit critique ? N'est-il pas encore nécessaire de comprendre la société où l'on vit pour pouvoir l'analyser d'une manière critique ? Qu'advient-il de la démocratie et de la nécessité de former des citoyens éclairés ?

La rationalité instrumentale est en train d'envahir toute la culture, l'esprit critique en est évacué. L'informatique et son modèle de rationalité y sont favorisés...

Je ne suis pas contre l'informatique, c'est une technologie qui peut permettre un certain développement, mais dans quel sens va aller ce développement ? Il faut au moins se poser la question, ce n'est pas la rationalité instrumentale qui peut poser cette question d'où la nécessité de maintenir la rationalité critique.

Oui, l'enseignement de la philosophie doit aller à contresens et s'opposer à ce que la rationalité instrumentale devienne la seule rationalité de la culture occidentale. Non, les philosophes ne doivent pas baisser les bras, ils ne doivent pas perdre leur sens critique devant l'évolution de leur propre civilisation.

Quant aux enseignants, ne devraient-ils pas toujours avoir le souci de mieux former le sens critique de leurs étudiants ? Une bonne méthode de travail intellectuel sera toujours un atout positif. Cependant c'est nettement insuffisant sans moyens de compréhension de soi-même, de la société, de la culture. L'enseignement de la philosophie n'a pas à être transformé uniquement en méthodologie du travail intellectuel, ce qui est justement de tomber dans le travers de la raison instrumentale.

[132]

7. La mode du prêt-à-porter marxiste

En philosophie il y a toujours eu des modes. Le philosophe humoriste Lucien, dans l'Antiquité, en montrait déjà le ridicule. Jean-François Revel dans le pamphlet fort à propos *Pourquoi des philosophes ?* a fait de même pour l'époque contemporaine. Heureusement que le ridicule ne tue pas, car beaucoup de philosophes en auraient été victimes.

Si on jette un regard sur la production philosophique de langue française au Québec, on constate que dans cette banlieue philosophique de la France et à un moindre titre des États-Unis, le marxisme a été une mode philosophique qui a perduré dans le milieu collégial quasiment une vingtaine d'années. Comme toutes les modes, celle-ci avait ses travers d'un ridicule consommé dont les mouvements marxistes-léninistes et maoïstes étaient la manifestation la plus absurde. Comme toutes les modes, le temps aidant, le bon sens reprenant ses droits, elle a fini par disparaître, la chute du communisme soviétique donnant le coup de grâce. Peut-être ai-je été influencé comme bien de mes collègues par cette mode sans jamais toutefois tomber dans ses pires travers idéologiques, quoique...

Cependant je sais une chose, l'étude de Marx, d'Althusser, de Marcuse a été pour moi un véritable enrichissement intellectuel. Cette étude rigoureuse des auteurs de l'école marxiste m'a permis de comprendre le monde contemporain. Ce monde contemporain, de plus en plus capitaliste, qui tente de revenir au modèle du XIX^e siècle (capitalisme libéral) en étant plus internationalisé s'il se peut (mondialisation). Ce monde dont l'injustice est très loin d'être bannie, et où le simple citoyen est à la merci des transnationales sans la protection des états souverains. Ce monde où la grande bourgeoisie internationale impose ses priorités au petit peuple du tiers-monde et des pays développés. Ce monde où être un intellectuel de gauche est considéré comme une pathologie de l'esprit.

[133]

La mode maintenant est à la droite, à l'apologie du capitalisme, de l'informatique, ou du moins au silence sur les questions dérangeantes, les intellectuels occidentaux s'étant trompés sur l'évaluation du marxisme appliqué en Russie soviétique et en Orient.

Personnellement j'ai la certitude qu'il ne faut pas se plier à la mode, qu'elle soit de gauche ou de droite. Je pense qu'il faut tenter toujours de penser par soi-même, d'éviter le dogmatisme et de dire ce que l'on pense comme étant vrai même dans l'adversité.

J'ai toujours admiré les penseurs chrétiens qui osent exprimer leur point de vue dans une société largement déchristianisée.

8. Mon ami André Moreau

Par hasard j'ai rencontré au restaurant *Fameux* du Plateau Mont-Royal, mon ancien ami le philosophe André Moreau. Vingt ans plus tard, revoir une ancienne connaissance est comme une apparition. Physiquement, il n'avait pratiquement pas changé, pas plus que comme philosophe.

Je l'ai beaucoup lu dans le passé, j'appréciais et j'apprécie encore d'ailleurs sa philosophie jovialiste. C'est, sans doute pour moi, un des plus grands philosophes québécois, un existentialiste original entre Sartre et Nietzsche, un philosophe joyeux qui a délaissé le tragique de l'existence pour développer une philosophie épicurienne, version moderne et idéaliste.

J'ai toujours été un de ses disciples, dissident à cause de son idéalisme philosophique que je ne partage pas. Pour moi la réalité est fondamentalement matérielle et je n'ai jamais douté de l'existence du monde extramental même si comme lui, je pense que l'on est avant tout un sujet individuel qui perçoit le monde de son point de vue, subjectivement.

Je suis attristé de constater l'étroitesse du milieu philosophique québécois qui ne lui a jamais fait sa juste place parce qu'il a [134] pratiqué sa profession de philosophe hors institution. Je suis attristé de constater que son oeuvre n'eût pas dans le milieu universitaire ni dans celui des collègues le retentissement qu'elle eût mérité. La philosophie québécoise existerait si les professeurs de philosophie avaient été moins mesquins quant à la diffusion des oeuvres des philosophes québécois. Au lieu d'emmerder les étudiants avec des oeuvres secondaires de Platon pour en faire analyser la structure argumentative, il serait plus pertinent dans le premier cours obligatoire de philosophie au cégep de faire lire des auteurs qui traitent des vraies questions philosophiques, celles qui importent lorsqu'on philosophe pour donner un sens à la réalité, pour « faire son propre salut » comme aurait dit le philosophe Alain.

9. Histoire de la philosophie au Québec

Lorsqu'on lit sur l'histoire de l'enseignement de la philosophie au Québec, on constate que son enseignement obligatoire a commencé très tôt soit au XVII^e siècle au collège des Jésuites (1665). C'était un enseignement préparatoire à celui de la théologie, un enseignement thomiste.

Après la chute de la Nouvelle-France, l'enseignement de cette matière dans les collèges a perduré tout en étant plus éclectique, cependant toujours religieux, jusqu'à l'encyclique du pape Léon XIII en 1879, *Aeterni Patris*, qui a imposé le thomisme. Ceci a duré jusqu'à la Révolution tranquille. Avec la création des cégeps en 1967, l'enseignement obligatoire de la philosophie est redevenu éclectique ; il l'est demeuré jusqu'en 1995, date de la dernière réforme de l'enseignement collégial où il est devenu axé beaucoup plus sur la méthodologie du travail intellectuel. Cet enseignement a été ainsi récupéré d'une façon contre-nature c'est-à-dire dans un sens très instrumentaliste.

L'enseignement de la philosophie a toujours été à l'image de la société où il s'insérait : société cléricale catholique, enseignement clérical catholique ; société déchristianisée, enseignement éclectique humaniste non religieux ; société technocapitaliste [135] moderne, enseignement pragmatiste moderne, enseignement pragmatiste et instrumentaliste de la philosophie.

Peut-être ne peut-il en être autrement. L'enseignement reflète les préoccupations des professeurs de philosophie qui sont des intellectuels vivant à leur époque. Mais je n'accepterai jamais ceci comme une fatalité historique. Un professeur de philosophie devrait être lui-même un philosophe, ne pas perdre son sens critique et ne jamais accepter de dénaturer son enseignement pour plaire aux technocrates du gouvernement ou pour conserver son emploi de fonctionnaire de l'État. L'enseignement de la philosophie devrait porter sur les grandes questions fondamentales, celles qui touchent tout être humain et dont les réponses permettraient de mieux orienter l'action individuelle et collective, de devenir de meilleurs hommes et de meilleures femmes, de meilleurs citoyens et citoyennes. ³⁴

Il peut y avoir un aspect historique à cet enseignement, mais ceci doit rester subordonné à l'objectif principal. Les étudiants et les étudiantes dans leur très grande majorité ne deviendront jamais des spécialistes de l'histoire de la philosophie ou des professeurs de philosophie. Cependant un peu de culture historique est sans doute très profitable, même pour de futures infirmières, de futurs ingénieurs ou de futurs informaticiens. ³⁵

Il peut y avoir un aspect méthodologique : savoir analyser un texte sur le plan logique ou sur le plan argumentatif, savoir rédiger un commentaire critique ou une dissertation peut parfois être [136] utile en bien des domaines. Cependant

³⁴ Historiquement la philosophie a traité d'une multitude de questions. Certaines de ces questions demeureront toujours pertinentes, indépendamment du milieu historique et culturel. Par exemple : « Dieu existe-t-il ? La vie humaine a-t-elle un sens ? Qu'est-ce que le bien ? Qu'est-ce que le mal ? Qu'est-ce que la justice ? » Les questions d'ordre moral et d'ordre politique ont une très grande importance pour tout être humain. Les questions d'épistémologie ou de logique ne concernent que les spécialistes en fin de compte.

³⁵ L'enseignement de la philosophie est ici un enseignement culturel, non un enseignement spécialisé. Ceci part du principe que plus de connaissances sur les choses dites essentielles amènent plus de liberté ; ceci pour tout être humain, indépendamment du travail futur de ces étudiants et étudiantes.

c'est, à mon avis, dénaturer l'enseignement de la philosophie que de faire de cet objectif, l'objectif principal.

C'est être bien peu philosophe et très fonctionnaire que d'accepter une telle orientation de l'enseignement. C'est aimer bien peu les enfants que de leur imposer ce pensum. C'est grandement risqué de faire haïr la culture en général et la philosophie en particulier. Ceci dit, sans rancune, à d'anciens collègues.

Sans doute, ne tombent-ils pas tous d'une façon outrancière dans ce travers, du moins il est plus charitable de le penser.

Il est plus facile de critiquer de l'extérieur que de l'intérieur. Le temps fera peut-être que, l'expérimentation étant faite, le tir sera rectifié³⁶, le bon sens finissant par prévaloir. Car, comme le pensait Descartes, c'est ce qui est le mieux partagé si tant est que le bon sens soit le fruit de la raison.

10. Clin d'oeil aux philosophes de la Renaissance

Chaque fois que je voyage pour une longue période à l'étranger, j'ai toujours dans mes bagages un bouquin de la collection La Pléiade, des éditions Gallimard. Ce sont des bouquins volumineux, donc de la lecture pour quelques mois (à deux heures par jour), des volumes qui prennent peu de place ; ceci est très important lorsque l'on traîne peu de bagages car je voyage toujours avec un sac à dos.

Cette fois-ci je suis en train de lire le deuxième tome de *L'histoire de la philosophie*. Je viens de terminer l'étude sur *La Renaissance* de M. Maurice de Gandillac. Il s'agit d'une étude remarquable sur les philosophes de cette période charnière entre le Moyen Âge chrétien et l'époque moderne qui deviendra, avec les siècles, de plus en plus déchristianisée.³⁷

[137]

C'est un tour d'horizon très complet, peut-être un peu trop pour le lecteur non-spécialiste de la période. Beaucoup de ces auteurs sont d'un intérêt relatif, très religieux, peu rationnel, perdu dans de douteuses considérations astrologiques ;

³⁶ J'ai ouï-dire que ce fut le cas après ma retraite.

³⁷ Dans les sociétés occidentales, la religion chrétienne occupe une place de moins en moins importante sur le plan sociologique. Les réponses des grandes religions aux questions fondamentales sont venues des réponses parmi d'autres.

quelques intuitions intéressantes dans un fatras de sottises et de niaiseries comme aurait dit Rabelais.

Cependant certains auteurs se détachent et nous parlent encore aujourd'hui : Machiavel, l'ancêtre des politologues actuels, qui a su si bien analyser les situations politiques ; Las Casas et Vitoria, les premiers théoriciens critiques du colonialisme ; Érasme et Montaigne, les humanistes individualistes qui ont si bien su replacer l'individu et son destin au coeur du débat philosophique.

L'auteur a sans doute raison de se vouloir exhaustif, plus d'informations valent mieux que moins dans un ouvrage de référence. Il peut être intéressant de savoir que Paracelse est l'ancêtre des homéopathes, mais il n'en demeure pas moins l'auteur d'une théorie insignifiante qui n'est que science de charlatans.

11. Pourquoi ce livre ?

Je suis dans une chambre d'hôtel à Progreso, une plage près de Merida au Mexique. Je suis en train d'écrire un livre dont je n'ai aucunement la certitude qu'il soit publié.

Je tente de rédiger un post-scriptum à mon premier livre *Petit livre sur ma petite philosophie*, cet ouvrage que j'ai rédigé et publié quand j'étais au milieu de la trentaine. C'était un ouvrage que je percevais presque comme un testament philosophique ou, pour le moins, un bilan de mes quinze premières années de pratique de la philosophie.

J'ai continué à vivre, à enseigner l'introduction à la philosophie, à lire, à me cultiver. Je suis sans doute aujourd'hui, dans la cinquantaine, un meilleur philosophe qu'à l'époque si tant est que la pratique de la philosophie soit un art de vivre qui permet de devenir plus sage avec les années.

[138]

C'est ainsi que mes amis les épicuriens, mes autres amis les stoïciens et même mon maître Socrate, percevaient la philosophie. C'est ainsi que je perçois moi-même la philosophie, un art de vivre plus qu'un savoir.

Même si la plupart des professeurs de philosophie à l'époque actuelle conçoivent la philosophie comme un savoir, une épistémologie ou une éthique savante, je ne vois pas pourquoi je sacrifierais ma façon de voir les choses. D'une

part, Socrate ne serait jamais mort pour une question épistémologique ; d'autre part, Platon et Aristote n'auraient pas eu la carrière « savante » qu'ils ont eue s'ils avaient conçu la philosophie comme Socrate et ceci aurait été dommage pour tous les universitaires qui ont suivi. Cependant, pour moi, c'est Socrate qui avait raison, la philosophie est un art de vivre et de mourir.

Il est vrai que la philosophie est aussi une forme de savoir transmissible qui a toutefois ses limites depuis le développement de la science. C'est ce qui a permis à une multitude de professeurs de philosophie de vivre matériellement de la philosophie. Je ne les dénigre pas, j'en fus moi-même un durant une trentaine d'années. Cependant, c'est parce que je conçois la philosophie comme Socrate, comme Montaigne, comme le philosophe Alain, que je tente en toute humilité de rédiger un post-scriptum à mon premier livre qui, tout imparfait qu'il soit, avait le mérite de parler de ce qui était essentiel pour moi et de le faire en mots simples.

Je ne prétends nullement être un philosophe immortel. Je me contente d'être un simple petit philosophe mortel, ce qui est beaucoup plus sage.

12. Et pourquoi pas un autre livre ou un livre autre ?

J'aurais pu, au lieu de travailler sur un post-scriptum à mon premier livre, écrire une suite à mon second livre *Le Québec philosophique*. Seule la moitié du manuscrit original a été publiée par McGraw-Hill. Mais en fin de compte, cet ouvrage était avant [139] tout un outil pédagogique pour les cours d'introduction à la philosophie. Les programmes ayant changé, l'ouvrage perdait de sa pertinence dans le cadre de l'enseignement au cégep.

Je suis très fier de ce livre. La définition que j'y donnais de la philosophie a été reprise dans un autre manuel devenu très populaire, celui de Michel Larocque et Vincent Rowell ³⁸. De plus j'ai appris avec plaisir qu'on avait utilisé mon bouquin à l'université Laval dans les cours d'introduction à la philosophie.

Mais que voulez-vous ? Le destin d'un livre, même un livre qui a reçu une bonne critique, celle de André Vidricaire de l'Université du Québec à Montréal, dans la Revue philosophique, est toujours aléatoire.

³⁸ Michel Larocque et Vincent Rowell, *Philosophie (raison, vérité, connaissance)*. Éd. Études vivantes, 1996.

Il faut écrire dans le seul but de communiquer sa pensée sans vaine recherche de gloire ou de considération professionnelle ; c'est ce que cette expérience m'a appris, et c'est très bien ainsi.

Le véritable philosophe pense par lui-même et pour lui-même. La recherche de la gloire est une illusion néfaste comme le pensait déjà Platon.

Beaucoup de choses sont aléatoires dans la vie, le philosophe devrait le savoir ; de toute façon, la vie elle-même le lui rappellera.

C'est sans illusion mais avec espérance que je rédige ce livre actuel. Il aura au moins le mérite de me contraindre à préciser ma propre pensée.

13. Les rationalistes de l'époque classique

Ayant continué ma lecture sur l'histoire de la philosophie, j'ai traversé avec intérêt l'époque des grands rationalistes classiques.

Je demeure toutefois perplexe, leur rationalisme me semble manquer de sens critique. Il me semble d'une fascination induite pour la rationalité sous son modèle mathématique.

[140]

Spinoza, le mathématicien-géomètre, a élaboré toute une métaphysique en rupture avec l'ontologie religieuse traditionnelle ; le problème est que son texte demeure ambigu. Ses successeurs ont pu l'interpréter dans deux sens opposés, purement matérialiste ou spiritualiste dans un sens panthéiste.

Descartes a eu le mérite de développer une philosophie qui affirme l'importance du sujet, du sujet connaissant plus précisément. Il insiste sur la rationalité de la réalité et sur sa connaissance possible grâce aux mathématiques. S'il tente de faire oeuvre de science, sa tentative est bien imparfaite selon nos critères actuels.

Leibniz a eu quelques intuitions remarquables, à savoir que le réel est un tout ordonné, que l'on peut en connaître les lois fondatrices et que celles-ci devraient être exprimables dans le langage mathématique. Mais il s'agit d'intuitions. Il s'agit d'un songe comme le disait Diderot. La science à son époque n'étant pas réalisée dans les faits, mais en voie de l'être durant les siècles suivants.

Il est intéressant intellectuellement de lire sur ces auteurs, peut-être même de les lire dans le texte. Cependant je sais que je ne partage pas leur optimisme quant à la rationalité de la réalité, ou du moins j'ai quelques doutes sur la possibilité d'une connaissance parfaite qui ne pourrait être que l'apanage de Dieu lui-même.

Ces auteurs croyaient en Dieu, en la rationalité parfaite de la réalité. Ceci leur a donné le courage de tenter de développer la science.

Mais aujourd'hui nous savons bien qu'il y a une grande part d'illusion à croire pouvoir tout expliquer rationnellement. Comme le pensait mon maître François Hertel, il vaut mieux être un peu plus modeste et reconnaître les limites de la connaissance.

[141]

14. Le Siècle des lumières

Continuant ma lecture sur l'histoire de la philosophie, j'ai traversé avec un certain intérêt le Siècle des lumières. Ces penseurs sont quelque peu différents de ceux de l'époque classique. Du rationalisme qui ne doutait pas de lui-même, on passe à un empirisme plus humble, préparant le développement des sciences expérimentales. Cependant cet empirisme est encore marqué par l'idéalisme jusqu'à un certain point. David Hume va insister sur l'importance de la perception pour la connaissance de la réalité. En effet pour lui, il s'agit moins de partir de grands principes et en déduire la réalité que regarder attentivement la réalité pour peut-être en déduire de grands principes, ce qui est selon moi un grand progrès. Ceci permettra d'atteindre une connaissance plus certaine, la connaissance scientifique.

John Locke, bien avant la Révolution française, va suggérer une société démocratique. Il va reconnaître l'égalité des citoyens et s'opposer au régime autoritaire justifié religieusement, comme la monarchie de droit divin. Le bon sens semble prévaloir chez les intellectuels anglo-saxons si on fait exception de Berkeley, cet évêque irlandais qui doutait même de l'existence du monde extramental, se trouvant enfermé dans sa propre pensée en compagnie de Dieu, évidemment.

C'est sans doute les Anglo-Saxons qui nous lèguent l'héritage le plus intéressant, quoique les Français, Voltaire en tête, aient plus de panache. Ces Anglais vont favoriser le développement de la science, par exemple Isaac

Newton, et développer une philosophie plus près du sens commun comme le dira Thomas Reid, ce qui est une marque de lucidité.

Quant aux Français, Diderot et son encyclopédie, il s'agit là d'une tentative intéressante où lui et ses nombreux collaborateurs ont fait le point sur la somme des connaissances de leur époque. Ce projet manifeste un changement d'attitude mentale face à la réalité, plus de confiance dans un regard scientifique que dans un regard religieux, un regard tourné vers l'avenir plutôt [142] que vers le passé, l'espérance d'une société moins hiérarchique et plus égalitaire. C'est notre façon de voir les choses, nous Occidentaux du XXI^e siècle naissant, qui déjà se profile.

15. Un souvenir de mon enseignement

Lorsque j'enseignais la philosophie au collège, j'ai souvent parlé de la querelle philosophique entre idéalistes et matérialistes ; ceci favorisait les discussions dans mon groupe d'étudiants et d'étudiantes, et par conséquent l'intérêt pour la philosophie.

Partant du point de vue de Georges Politzer dans *Principes élémentaires de philosophie*, j'avais conçu un exposé où j'expliquais qu'il y a deux conceptions de la réalité, celle des idéalistes, d'inspiration religieuse, et celle des matérialistes, d'inspiration plus scientifique. Pour les premiers, il existe une forme de divinité, une vie après la mort pour l'âme, qui est la dimension spirituelle de l'être humain. Pour les seconds, il existe seulement ce qui est matériel, pas de Dieu, pas d'âme immortelle, pas de vie après la mort.

Des discussions passionnantes s'engageaient entre ceux de mes étudiants et de mes étudiantes qui penchaient vers la conception idéaliste de la réalité et ceux qui penchaient vers la conception matérialiste de la réalité.

J'ai remarqué un changement sociologique au cours de mes trente années de carrière. Au début, dans les années 1970, il y avait à peu près autant d'idéalistes que de matérialistes. Plus on avançait dans le temps, plus la proportion de matérialistes augmentait, et à la fin, j'étais presque seul à défendre la position idéaliste pour des fins pédagogiques. Ceci est sûrement révélateur des changements culturels de la société.

De plus, Politzer ajoutait dans son livre que les philosophes idéalistes avaient toujours été du côté des dominants, des exploités, tandis que les matérialistes

étaient du côté des dominés, pour l'égalité et le progrès ; ce qui à mon humble avis est inexact. Il est vrai d'une part que Platon était un réactionnaire et que les [143] penseurs médiévaux justifiaient l'autorité de droit divin et prêchaient la résignation. Mais d'autre part, il y a eu des idéalistes révolutionnaires en partant de Jésus-Christ, en passant par Thomas Münzer, en rejoignant les théologiens de la libération. John Locke et Jean-Jacques Rousseau, les grands théoriciens de la démocratie, étaient sûrement des penseurs progressistes à leur époque, quoique des idéalistes religieux sur un plan philosophique.

Encore ici, un bon sujet de discussion sur la valeur et les limites du capitalisme, sur les valeurs et les limites du socialisme. Pour la seconde fois, j'ai remarqué un changement sociologique au cours de mes trente ans de carrière. ³⁹

Au début des années soixante-dix il y avait plus d'étudiants de gauche que de droite, ceci jusqu'au référendum québécois de 1980. Dans les années quatre-vingt, les idées étaient partagées, après la chute du mur de Berlin, presque plus personne pour défendre les idées de gauche. Comme professeur je me trouvais encore dans la situation de défendre un point de vue marginalisé. Ceci pour des fins pédagogiques.

Je n'ai point de regrets comme professeur, je pense avoir traité de bons sujets, des sujets intéressants qui ont suscité des débats animés et qui, par conséquent, ont fait aimer la philosophie et ont favorisé le développement intellectuel de mes étudiants et de mes étudiantes.

Cependant comme philosophe, je suis beaucoup plus perplexe. J'étais au point de départ un idéaliste, donc religieux. Je suis devenu un matérialiste assez tôt dans ma carrière, matérialiste au sens philosophique du terme non au sens courant. Je pratique depuis toujours la simplicité volontaire, relent de mon idéalisme philosophique probablement. J'étais au point de départ un marxiste individualiste religieux, je suis toujours un marxiste individualiste, épicurien cependant. Peu m'importe les modes dans le [144] domaine intellectuel, je pense que chacun doit penser par soi-même et vivre en accord avec ses idées. C'est sans doute le principal message que j'ai voulu faire passer comme professeur de philosophie.

³⁹ Je ne prétends pas ici décrire scientifiquement l'évolution idéologique des trente dernières années au Québec, je ne fais que constater empiriquement les propos tenus lors de discussions en séminaire par mes étudiants et mes étudiantes.

16. Autodidacte

En faisant le ménage de mes papiers au début de ma retraite, je suis tombé sur mon dossier académique, celui du cégep et celui de l'université. J'ai constaté que j'étais un étudiant moyen sauf dans certains cours de philosophie.

Au cégep Bois-de-Boulogne, endroit où j'ai été initié à la philosophie, l'enseignement était remarquable. Que ce soit au niveau de l'*Initiation à la philosophie*, par mon professeur Yves Michel Beaulieu, dans les cours de *Philosophie sociale et politique* de Claude Péloquin, dans le cours sur *Le marxisme* de Fernando George, dans le cours d'*Initiation à la métaphysique* d'Aurèle Bourgie, d'*Introduction à l'existentialisme* de Pierre Baudry, ce furent des expériences pédagogiques fascinantes. Trente-cinq ans plus tard je me souviens de leur enseignement comme si c'était hier. Ces philosophes, professeurs par surcroît, ont su me donner le goût de la philosophie, je leur en serai toujours reconnaissant.

J'ai tenté d'ailleurs au cours de mes années d'enseignement d'être à la hauteur de mes maîtres, de faire aimer la philosophie comme eux avaient su le faire pour moi.

Quant à l'UQAM, j'y ai fait un baccalauréat spécialisé en philosophie de trois ans, en deux années. C'était d'ailleurs durant les deux premières années de ladite université. La première année, il y avait un conflit entre les professeurs. D'un côté des professeurs plutôt conventionnels et trop conservateurs politiquement selon les autres. Des « supposés » thomistes opposés à ces autres, les marxistes et les épistémologues.

Les étudiants les plus politisés ayant pris parti pour le deuxième groupe, la querelle se régla par le renvoi du premier groupe et l'engagement de quelques nouveaux professeurs. Un [145] nouveau programme axé sur l'épistémologie et la critique de la culture fut mis sur pied par un comité de professeurs et d'étudiants auquel j'ai participé dans une certaine mesure.

J'ai beaucoup de souvenirs des différents moments de cette lutte politico-philosophico-idéologique, mais peu de l'enseignement qui m'a été dispensé à cette époque. La paix est sans doute nécessaire pour un apprentissage de qualité.

Je me souviens toutefois de l'enseignement sur la philosophie grecque antique de monsieur Yvon Lafrance, de l'enseignement de l'épistémologie de messieurs

Normand Lacharité et Jean-Paul Brodeur. J'ai de plus apprécié l'enseignement de messieurs Georges Leroux, Roger Lambert, Fernand Couturier et Michel Leclerc.

J'ai beaucoup appris sur la dynamique politique au conseil de module ⁴⁰ du département de philosophie où j'ai siégé un certain temps. Quant à la philosophie, j'ai été condamné par la force des choses à devenir un autodidacte.

Autodidacte je l'ai toujours été, parfois par la force des choses, mais surtout par choix. Comme le psychologue Karl Rogers, j'ai toujours pensé que l'on apprend par soi-même lorsque l'on veut apprendre, qu'il est très naïf de vouloir scolariser les gens à leur corps défendant comme on tente de le faire dans les écoles secondaires.

J'ai toujours été fasciné par la philosophie, je le suis encore trente-cinq ans plus tard.

[146]

17. Ma bibliothèque

J'ai toujours aimé la philosophie, elle a été ma principale compagne de vie pour parler d'une façon imagée.

Toute ma vie j'ai cru qu'il fallait rechercher la sagesse, que c'était la meilleure façon d'avoir une vie de qualité.

J'ai beaucoup lu, trop peut-être lorsque je regarde les rayons de ma bibliothèque personnelle et que je constate que j'ai presque tout lu ces ouvrages. J'ai à la fois un sentiment de fierté mêlé d'une certaine crainte d'être peut-être passé à côté de l'essentiel.

Valait-il la peine de lire autant ? La vie se trouve-t-elle dans les livres ?

Je suis sans doute rendu au moment de faire le ménage de ma bibliothèque, de la purger de tous ces ouvrages que j'ai lus et ne relirai jamais, des autres ouvrages

⁴⁰ À l'UQAM, le conseil de module était à cette époque une assemblée paritaire de professeurs et de représentants étudiants (et parfois de représentants du milieu socio-économique) qui devait se pencher sur les programmes et sur la qualité de l'enseignement. Ceci aurait été, selon Jean Piaget, psychologue et philosophe contemporain, la formule la plus avancée sur le plan de la démocratie universitaire. Si ceci est vrai, il est évident que le penseur remarquable n'a pas connu le module de philosophie de cette époque.

que je n'ai pas lus et que je ne veux plus lire. Je suis à l'heure des bilans et des projets nouveaux.

Je pense toujours, après trente-cinq ans de pratique de la philosophie, que j'ai fait le bon choix. Je voulais devenir philosophe, je le suis devenu d'une certaine manière.

Je ne suis pas un érudit, un homme cultivé tout au plus. Je ne suis pas un sage, mais je tente de l'être à la mesure du possible.

Par ce petit livre, je tente de faire un bilan de ce qu'a été ma vie de philosophe et d'être humain. Je ne peux séparer les deux.

J'ai autant appris en lisant qu'en vivant. Le témoignage des hommes, des femmes et des enfants que j'ai côtoyés vaut parfois celui de mes amis philosophes.

Chaque individu a sa propre expérience de vie, j'ai la mienne. Je tente d'en tirer le plus grand profit au niveau existentiel, ce qui est sans doute ce qu'il y a de mieux à faire.

Je ne prétends pas à l'originalité dans ce que je dis ou j'écris, je ne prétends qu'à l'authenticité.

Ce livre est un témoignage.

[147]

18. Écrivains et intellectuels français

Je suis un être curieux peut-être même un peu voyeur ; j'aime connaître la biographie de mes auteurs favoris. J'ai lu avec un très grand intérêt la biographie d'Albert Camus écrite par Herbert R. Lottman ainsi que celle de Jean-Paul Sartre par Annie Cohen-Solal. J'ai lu, sur cette époque, l'ouvrage de Lottman sur les auteurs de *La Rive Gauche* et celui de Bernard-Henri Lévy sur *Le siècle de Sartre*. J'y ai découvert des auteurs vivants à leur époque pour le meilleur et pour le pire. Peut-il en être autrement ? Probablement pas.

Aussi individualistes que soient les écrivains même les philosophes existentialistes ont été happés par la tourmente sociale, la Deuxième Guerre mondiale et la lutte des classes. Lorsqu'on est sur un voilier en temps de tempête,

on subit la tempête même si certains ont partagé l'illusion de pouvoir arrêter ou contrôler la tempête. Illusions d'intellectuels qui ont sans doute raison de refuser l'inacceptable, mais qui ont sans doute tort de penser pouvoir le faire disparaître.

Les idées mènent le monde dans la mesure où le monde veut bien se laisser mener par lesdites idées. Comme les Allemands dans leur majorité ont appuyé Hitler, et comme les Français, en 1940, ont appuyé le maréchal Pétain, les intellectuels se trouvèrent dans une bien mauvaise situation pour faire valoir leur point de vue. Ils ont considéré le marxisme comme une philosophie humaniste de libération de l'homme alors qu'il était devenu, de fait, une religion laïque au service de despotes sanguinaires venus de l'Est : ils se sont bien fourvoyés.

Le récit des prises de position sociale des différents écrivains français sur la politique en général et le rôle de l'intellectuel en particulier, est très révélateur de l'impasse dans laquelle ils se trouvaient ; tenter de lutter avec des mots contre la barbarie, la guerre et le nazisme dans un premier temps, le communisme soviétique et son réalisme socialiste ⁴¹ dans un deuxième temps.

[148]

Gide, auteur individualiste remarquable à mon avis, car il a écrit *Les nourritures terrestres*, le plus beau traité de philosophie épicurienne version contemporaine, et aussi écrit *Retour d'U.R.S.S.*, une analyse lucide du communisme soviétique, ce qui était rarissime à cette époque. Gide a fait preuve d'une grande honnêteté intellectuelle.

Camus, Sartre et la plupart des autres intellectuels ⁴² ont agi correctement durant la Deuxième Guerre mondiale ; ils se sont rangés du côté des victimes plutôt que du côté des oppresseurs. Ils ont résisté à la barbarie comme des intellectuels pouvaient le faire, surtout avec des mots.

⁴¹ Réalisme socialiste : théorie esthétique parfaitement « sottise » de l'idéologue russe Andreï Alexandrovitch Jdanov, imposant dans les arts visuels et littéraires, une reproduction de la réalité axée sur le peuple et l'univers des ouvriers, tentative de réduire l'art à un simple outil de propagande. Il est symptomatique que des intellectuels dans un pays libre aient accepté de discuter sérieusement de ces fadaïses. Ceci est révélateur de l'aliénation de ces intellectuels.

⁴² Si on fait abstraction de Drieu La Rochelle, Robert Brasillach, Louis Ferdinand Céline qui furent des fascistes notoires, la très grande majorité des auteurs français a agi correctement ; certains ont même agi héroïquement, par exemple Jean Cavallès, Georges Politzer.

Après la guerre, Albert Camus, Maurice Merleau-Ponty, Raymond Aron, Arthur Koestler, ont sans doute été beaucoup plus lucides que Jean-Paul Sartre sur le marxisme, mais nul ne peut mettre en doute son honnêteté intellectuelle et son parti pris pour une société plus juste et plus égalitaire favorisant la liberté.

Que voulez-vous, les intellectuels ne sont que des intellectuels, ils ne devraient pas l'oublier...

19. Une bonne pensée pour Sartre

Ayant lu dernièrement le texte de Oreste F. Pucciani sur la pensée de Jean-Paul Sartre dans *l'Histoire de la philosophie* (Tome III) publié dans l'Encyclopédie de la Pléiade, remarquable présentation de la pensée sartrienne où le commentateur-historien suit à la trace le célèbre auteur, je me demandais si les [149] multiples présentations que j'ai faites moi-même de cette pensée au cours de mon enseignement avaient été à la hauteur. Je pense que oui.

Mes présentations étaient plus vulgarisées, sans jamais trahir la pensée de l'auteur, me fiant au point de départ sur l'autovulgarisation que Sartre a fait lui-même de sa propre pensée dans sa conférence, *L'existentialisme est un humanisme*.

Les professeurs de philosophie sont des vulgarisateurs ; leur travail est nécessaire pour ouvrir la voie aux autres afin qu'ils puissent pénétrer dans le monde de la culture philosophique. C'est un travail intéressant et valorisant si on dispose d'un auditoire le moins ouvert.

Je ne regretterai jamais d'avoir été professeur.

Je me pose toutefois la question : est-il vraiment nécessaire que les philosophes utilisent un langage si difficile d'accès ? Pourquoi un tel charabia pour parler pourtant des questions fondamentales ?

Que l'on pense à Kant, Heidegger ou Sartre, ce sont des auteurs qui ont tous des idées fort intéressantes, mais qui s'expriment d'une façon fort obscure, trop obscure à mon avis. Peut-être ne pouvaient-ils s'exprimer autrement ?

Comme professeur, j'ai tenté de les expliquer le mieux possible aux étudiants et étudiantes pour leur en faire découvrir l'intérêt.

Cependant je n'en pense pas moins comme philosophe, suivant en cela mon maître Jean-François Revel, que la philosophie devrait s'exprimer le plus simplement du monde, en langage ordinaire, que ce qui est bien compris peut s'énoncer facilement et simplement.

Je pense que la philosophie devrait traiter des questions véritablement fondamentales et se soucier de donner des réponses compréhensibles permettant d'orienter judicieusement l'action.

[150]

C'est parce que je pense ainsi que j'écris le livre que je suis en train d'écrire. Je témoigne le plus simplement du monde de ma recherche de la sagesse au niveau de mon quotidien.

20. J'aurais pu être un artiste peintre

Je n'ai jamais durant toute ma carrière enseigné l'esthétique philosophique. Je n'en ai pas eu l'opportunité, mais il ne faudrait pas croire à un désintérêt de ma part face aux arts.

J'ai toujours beaucoup aimé la peinture. J'ai eu la chance au cours de ma vie de visiter les plus grands musées : le Louvre à Paris, le Prado à Madrid, le musée de la peinture d'Amsterdam, le musée du Vatican, l'Ermitage à St-Petersbourg pour ne citer que les principaux. Ce fut parmi les expériences les plus agréables de ma vie. J'ai toujours apprécié la bonne peinture tout comme la bonne musique, la musique classique, il va sans dire.

J'aurais aimé être plus cultivé pour profiter encore plus de ce que je voyais et de ce que j'entendais. J'ai été initié à l'histoire de la peinture à l'école secondaire classique par un professeur remarquable, Monsieur Bélanger. Ce professeur qui ne semblait pas aimer démesurément l'enseignement à des adolescents turbulents a su me communiquer l'amour de l'art, je lui en serai toujours reconnaissant ; j'ai eu d'ailleurs un jour la chance de le remercier personnellement lors d'un lancement à la Bibliothèque nationale du Québec où je l'ai rencontré par un heureux hasard.

J'ai toujours aimé la bonne peinture, mais je n'ai jamais apprécié l'art non figuratif contemporain. Même si j'ai suivi les cours d'un grand professeur en histoire de l'art de l'Université de Montréal, François Marc Gagnon, spécialiste de la peinture de Paul-Émile Borduas, un des principaux peintres non figuratifs québécois, je n'ai jamais accepté ce tournant dans l'art du XX^e siècle.

Je peux comprendre intellectuellement que les peintres à la fin du XIX^e siècle aient voulu faire autre chose que de concurrencer [151] la photographie et exprimer leur moi profond. Je peux comprendre que l'art soit une protestation face à la société plutôt qu'une plate représentation de la réalité. Je n'en pense pas moins que ceci ne fait pas de la bonne peinture, c'est une voie sans issue ; leurs successeurs ont développé l'art à subvention c'est-à-dire l'art qui n'a pas preneur dans le public en général, l'art élitiste qui nécessite beaucoup de discours savants pour se justifier.

Les facultés d'art et d'histoire de l'art ont pris le relais ; j'ai choisi de ne pas y aller. L'artiste a besoin de beaucoup de liberté pour créer. Les régimes totalitaires ont toujours assassiné l'art. Malheureusement dans les sociétés libres, les artistes se sont souvent assassinés eux-mêmes et ce qui est le plus triste, sans s'en rendre compte.

Il y a aura toujours un public pour la bonne peinture, la bonne musique, le bon théâtre. Il y a aura toujours un marché élitiste pour les « snobs » qui sont d'ailleurs peu nombreux et qui comptent sur les subventions gouvernementales pour appuyer leurs arts élitistes. Je doute que ce soit de l'argent bien placé, mais je suis assez tolérant pour l'accepter dans une certaine mesure.

Je préfère de beaucoup la toile de René Pratte, toile figurative représentant un bord de mer en Gaspésie qui trône dans mon salon, à une des ces tuiles de plancher qui se présente comme œuvre d'art dans les différents musées d'art contemporain du vaste monde, musées que j'ai aussi visités.

J'aime mieux mes statuettes africaines et ma sculpture haïtienne représentant la Vierge Marie que les sculptures de Calder ou d'Armand Vaillancourt, même si j'ai beaucoup de respect pour ses idées politiques. Ayant ces idées, je me suis toujours tu, je les ai gardées jalousement pour moi-même, mais je ne vois pas pourquoi aujourd'hui, faisant un retour sur ma pensée et ma vie, je m'abstiendrais de dire ce que je pense vraiment.

[152]

21. Mon ami Marcel Tremblay

Mon ancien collègue du cégep de Chicoutimi, [Marcel Tremblay](#), a écrit une intéressante introduction aux philosophes qui sont nos proches contemporains. Son bouquin *Quinze thèses ou philosopher avec des auteurs contemporains* est une présentation claire et très bien faite des grandes idées de ces auteurs.

J'aurais bien aimé avoir entre les mains ce petit bouquin fort pertinent au moment où j'étais dans l'enseignement. Je m'en serais servi pour actualiser encore plus mon enseignement, pour l'illustrer du témoignage de quelques auteurs supplémentaires : Noam Chomsky, René Dumont, Albert Jacquard, Gilles Lipovetsky, Hubert Reeves. Il va tout de même me servir à compléter mon programme de lecture personnelle.

Lorsque j'ai lu son bouquin, j'ai eu une bonne pensée pour lui, je me suis souvenu que c'est lui, Marcel Tremblay, qui m'avait conseillé, il y a plus de vingt ans, de me mettre à l'écriture. Je me suis souvenu de nos nombreuses discussions professionnelles et personnelles autour d'une bière à la Tour, notre bar de prédilection en face de la cathédrale de Chicoutimi.

Je me suis souvenu de notre stage d'études en Pologne. Lui, Carol Lebel, un autre collègue qui est un poète remarquable, et moi avons eu la chance de vivre durant un mois dans ce pays qui était alors communiste et de nous initier à la culture polonaise, particulièrement ses beaux-arts, son architecture et son histoire. Jamais je n'oublierai ces bons moments.

22. Entre ma radio et ma télévision

Depuis plus de vingt ans, si je fais exception des cinq ans où j'ai vécu avec mon père vieillissant, je vis seul entre ma radio et ma télévision. Nous sommes des millions à vivre ainsi en Occident (constatation des sociologues).

J'ai plus ou moins choisi la solitude, mais j'ai librement choisi de regarder et d'écouter Radio-Canada. Le matin, la radio m'informe [153] sur ce qui se passe chez moi, au Québec, et dans le vaste monde. Le midi, la même radio me parle très intelligemment des questions de l'heure sur le plan politique, économique, social et parfois culturel. Le soir à partir du souper, je passe très souvent une

bonne partie de la soirée avec mes amis de la télévision de Radio-Canada, de Télé-Québec sans oublier ceux de la télé éducative de l'Ontario.

À aucune époque de l'histoire, l'information et la culture n'ont été aussi disponibles pour la masse des gens et presque gratuitement.

Je suis heureux de vivre dans un pays où il y a des chaînes publiques qui ont pour mandat de véhiculer l'information et de répandre la culture sans être totalement à la merci des revenus publicitaires et de l'esclavage des cotes d'écoute qui y est relié.

Non seulement je veux remercier les artisans de la radio et de la télévision de la langue française au Canada français, je veux les appuyer face aux gouvernements qui ont toujours la tentation de se désengager financièrement pour favoriser le « supposé » privé qui fonctionne à coup de subventions publiques et qui, lui, n'a pas d'objectif social, mais un objectif de rentabilité financière à court terme.
« L'homme ne vit pas que de pain », comme il est dit dans l'Évangile ; il vit aussi d'information et de culture, au moins pour nous, gens cultivés du XXI^e siècle.

Je ne suis pas pour une radio ou une télévision élitistes, je suis pour une radio et une télévision intelligentes qui ne sous-estiment pas l'auditoire, qui font le pari que les gens veulent se cultiver, s'informer, s'enrichir culturellement.

Mon père Gérard et son frère Lucien qui étaient des travailleurs manuels et n'avaient eu la chance que de faire leur cours primaire étaient loin d'être des êtres sans culture, ceci grâce à Radio-Canada et au journal quotidien *La Presse* en grande partie. Que de discussions intéressantes nous avons eues, sur l'actualité, la politique, l'histoire, les valeurs humaines, pour ne parler [154] que des sujets principaux, ceux qui pour moi, philosophe, comptaient vraiment.

Vivre entre ma radio et ma télévision ne comble pas tous mes besoins, cela va de soi. Mais je m'estime chanceux d'avoir cet accès à l'information et à la culture ; c'est un enrichissement perpétuel. Je peux en bénéficier quotidiennement. C'est un des avantages de vivre dans une société riche et ouverte, un avantage accessible à tous à la condition d'avoir une certaine ouverture d'esprit.

23. Toutes ces années en philosophie

En classant mes papiers, j'ai retrouvé mes avis de paiement de droits d'auteur. En faisant un simple calcul mathématique, j'ai constaté que j'avais eu environ mille lecteurs au minimum, d'après les exemplaires écoulés de mon second livre. J'espère que mon éditeur McGraw-Hill est entré dans son argent. Je ne saurais dire, mais je sais d'autre part qu'il a vendu la collection dans laquelle mon livre a été publié, à un autre éditeur, Chenelière.

Quant à mon premier livre, dont j'étais l'éditeur au Regroupement des auteurs-éditeurs autonomes, je sais que les cinq cents exemplaires produits ont été écoulés.

La constatation du fait que j'ai été lu par ce nombre de personnes me laisse un peu perplexe. Valait-il la peine de consacrer une vie, la mienne, à la philosophie ?

D'autre part, j'ai bien eu cinq mille étudiants et étudiantes au cours de ma carrière d'enseignant qui ont pu bénéficier de mes connaissances et de mon expérience philosophique.

Oui, il valait quand même la peine de faire de ma vie ce que je voulais en faire, de réaliser mon projet existentiel, ce que me conseillait, par son œuvre et sa vie, Jean-Paul Sartre. Je ne regrette pas d'avoir fait ce que j'ai voulu faire et d'être devenu le philosophe que je suis devenu. Je suis un simple philosophe mortel, [155] je n'ai pu devenir un philosophe immortel, mais qu'importe... L'immortalité en philosophie est le lot de quelques philosophes, les plus grands, qui se démarquent par leur travail et leur talent, pour ne pas dire leur génie, de la multitude des philosophes mortels. C'est un privilège rare même si l'histoire de la philosophie, qui s'étend sur plus de trois mille ans, en a retenu environ six mille, selon la version de cette histoire publiée dans la Pléiade. Ceci demeure un nombre limité comparé aux milliards de gens que la planète a porté durant toutes ces années.

À quoi bon parler de statistiques ; ce qui importe vraiment, c'est que chaque être humain, individuellement, puisse se réaliser, avoir une vie digne et de qualité valant la peine d'être vécue. Comme être humain et par surcroît comme philosophe j'ai essayé toute ma vie de réaliser cet idéal pour moi-même, tout en

aidant les autres à le réaliser pour eux-mêmes. Dans la mesure de mes moyens je pense avoir fait pour le mieux au meilleur de ma connaissance.

Si Dieu existe, je n'ai pas à être inquiet ; s'il n'existe pas, je n'ai plus à être inquiet. J'ai vécu du mieux que j'ai pu, me guidant sur ma raison, ce qui est être un simple philosophe mortel.

24. De la bêtise bureaucratique

L'autre jour j'ai appris par la radio que le ministère de l'Éducation avait modifié les normes, quant à la formation des maîtres, pour pouvoir enseigner dans les écoles secondaires au Québec.

Auparavant, une personne détenant un diplôme universitaire de premier cycle devait faire une année de pédagogie supplémentaire pour se qualifier et pouvoir enseigner au Québec. À partir de maintenant, la personne devra avoir un baccalauréat universitaire en psychopédagogie pour le faire.

Je ne suis pas contre la formation en psychopédagogie, loin de là. Cependant je pense que l'on sacrifie beaucoup trop la formation [156] disciplinaire ; ce qui va être catastrophique, particulièrement au niveau de l'enseignement des sciences, comme mathématiques, chimie, physique, biologie, géographie, histoire.

La première qualité d'un professeur est d'abord la compétence dans sa matière d'enseignement, la deuxième, l'habileté à bien faire passer son message à son auditoire, la troisième, savoir bien encadrer des étudiants et étudiantes pour pouvoir favoriser au maximum leur développement intellectuel, affectif et social. L'enseignement est plus un art qu'une science, n'en déplaise aux psychopédagogues.

De plus, cette politique va fermer la porte à une multitude d'excellents professeurs potentiels, gens ayant une excellente formation disciplinaire ou une expérience professionnelle remarquable à communiquer.

Ma propre sœur Odette, qui a un baccalauréat en géographie, une maîtrise en océanographie, une formation en foresterie urbaine, une autre en muséologie, une expérience d'enseignement au niveau universitaire, de multiples expériences de recherche, est jugée incompétente pour enseigner l'initiation aux sciences au niveau secondaire. Ceci est à mon humble avis de la pure bêtise bureaucratique.

Le système d'éducation se prépare à devoir faire face à de sérieux problèmes de relève compétente dans quelques années, au départ massif des « baby-boomers » à la retraite, surtout à cause de telles normes bureaucratiques.

Je ne veux dénigrer personne, mais je ne cacherai pas le fait que j'ai moi-même fait en partie un certificat en pédagogie, le soir, en surplus de mon travail, à l'époque où j'étais dans l'enseignement secondaire, pour pouvoir pratiquer ma profession comme professeur de formation humaine et chrétienne. Ce certificat qui m'était imposé par la bureaucratie ministérielle avait une valeur très relative quant à son contenu et quant à la manière dont il était dispensé. Je le savais à l'époque ; je suis encore beaucoup plus sévère aujourd'hui après trente ans de pratique de l'enseignement. Heureusement qu'il y avait à l'UQAM d'autres [157] facultés, la faculté de philosophie, la faculté de sciences religieuses où il se donnait un enseignement de qualité et où j'ai eu la chance d'étudier.

25. Mon ami Carol

J'ai un ami qui est un poète remarquable, il a publié plusieurs recueils que j'ai lus avec intérêt.

Mon ami Carol Lebel, professeur de philosophie de par son métier, mon meilleur compagnon de lutte au département de philosophie du cégep de Chicoutimi, m'a toujours accompagné tout au long de ma carrière, dans mon esprit évidemment.

Un véritable ami, même absent physiquement, est toujours présent. Un poète nous révèle par ses œuvres son monde intérieur, il nous parle dans son propre langage de ce qui le préoccupe. J'ai toujours été un philosophe rationaliste qui a eu de la difficulté à saisir une approche intuitive exprimée dans un langage subjectif, mais qu'à cela ne tienne, j'apprécie le propos de mon ami Carol pour sa vérité, tout comme j'apprécie le propos de Gaston Miron pour sa perspicacité politique et celui de Jacques Prévert pour son humour grinçant.

Au cours d'une discussion que j'ai eue avec lui, il y a déjà un certain temps, j'ai cru percevoir chez lui un certain désenchantement face à la réception qu'a eu son œuvre.

Je tiens à lui dire ici que c'est sans doute le lot de la plupart des écrivains. C'est sûrement le mien. Je ne sais pas si ce livre que j'écris pourra être publié. Je

l'espère, car j'aimerais donner un dernier témoignage sur ce qu'a été ma vie de philosophe, mais si tel n'était pas le cas, je l'accepte avec philosophie. Ce qui est sans doute l'attitude la plus sage.

Quant à mon ami Carol Lebel, son oeuvre a sans aucun doute déjà fait son chemin chez certains amateurs de poésie. Il y en a beaucoup plus que l'on pense, le Festival international de poésie de Trois-Rivières est là pour en témoigner.

[159]

Deuxième partie.
Post-scriptum à mon Petit livre sur ma petite philosophie.

Chapitre 2

Quelques mots de plus sur l'homme et la destinée humaine

[Retour à la table des matières](#)

1. À ma nièce Ariane

Aéroport de Mirabel, quelques minutes avant de partir pour le Mexique, les au revoir que l'on craint toujours qu'ils ne soient, sans qu'on le sache, des adieux.

Cette fois-ci, quelque chose de nouveau, une enfant de trois ans qui me regarde avec ses grands yeux noirs et qui m'envoie la main, la petite Ariane, la fille de mon frère Simon et de Huguette, la compagne de mon frère, devenue une amie avec les années. Dernière image du Québec gravée dans ma mémoire, une enfant qui m'envoie la main.

Je n'ai jamais écrit sur les enfants, mon critique Paul Boucher me l'a même fait remarquer. Je lui ai répondu que, n'en ayant pas moi-même, il m'était assez difficile d'en parler. Réponse de circonstance un peu gênée de celui qui ne veut pas avouer un secret. Secret de celui qui aime les enfants, qui est fasciné par la

petite enfance, mais qui n'ose en parler en cette société qui laisse fort peu de place aux enfants.

Secret de celui qui aurait aimé avoir des enfants, mais qui n'en a pas eu faute de mère pour les porter, faute d'épouse légitime en ces temps de déclin du mariage, de déclin de la natalité et d'ascension de l'avortement. Un silence dans une vie, témoin d'une absence.

Sur ce point le Mexique est si différent du Québec, un pays où il y a des enfants, des bambins qui vous sourient, qui vous regardent avec étonnement, étant peu habitués à voir un visage pâle et [160] barbu. Il y en a peut-être même trop d'après les technocrates du gouvernement mexicain lesquels se demandent comment endiguer le chômage quand la population active augmente aussi rapidement. Mais pour les Mexicains un fait demeure, chaque enfant est chargé d'espérance, de l'espérance d'une vie meilleure que celle de ses parents, chaque enfant est un pari sur la vie et sur l'avenir et ils ne comprennent vraiment pas que l'avortement soit si souvent le lot quotidien des femmes du Nord ⁴³.

Autre latitude, autre civilisation, là-bas une civilisation qui protège ses enfants, qui se soucie plus des droits des enfants que de celui des femmes diront nos évoluées féministes du Nord, civilisation basée sur un naïf espoir en l'avenir, en la vie, civilisation qui se refuse à devenir barbarie, du moins pour un certain temps encore...

Nul ne peut prédire ce que sera le Mexique de demain, ce pauvre Mexique si loin de Dieu et si près des États-Unis comme ils le disent eux-mêmes.

2. Remarque d'une étudiante

J'ai toujours considéré l'être humain comme étant d'abord un individu qui naît seul, qui vit plus ou moins seul, et qui meurt seul ; je l'ai d'ailleurs écrit dans mon premier livre. Une charmante étudiante l'ayant lu m'a fait remarquer que le jour de ma naissance, il y avait au moins une autre personne, ma mère. Commentaire très judicieux de la part d'une jeune femme, commentaire qui m'a porté à repenser à la chose. S'il est vrai que l'être humain est foncièrement seul avec lui-même, sa propre existence étant son principal bien, il est aussi vrai que

⁴³ Je fais référence ici à d'intéressantes discussions que j'ai eues avec des femmes mexicaines.

c'est, par nature, un être grégaire qui a une certaine possibilité de communication avec les autres, ce qui peut rendre la vie plus agréable, mais il est surtout vrai que tout être humain a eu une mère. Et le fait d'avoir une mère n'est pas un phénomène fortuit, mais un phénomène fondamental de la condition humaine.

[161]

L'être humain comme les autres animaux de la nature, naît d'une mère qui l'a conçu, porté, mis au monde et qui a lutté pour préserver cette vie fragile à ses débuts, qui l'a aimé, s'est occupé de ses besoins, qui a fait tout en son possible pour favoriser non seulement sa survie, mais son plein développement.

La maternité est un phénomène fondamental de la condition humaine, mais les philosophes qui sont la plupart du temps des hommes oublient ce phénomène primordial, et ce qui est au moins aussi grave dans les sociétés dites civilisées, même les femmes, qui, influencées par un féminisme agressif, en arrivent elles aussi à oublier cette réalité.

Comment un philosophe peut-il en arriver à oublier sa mère ? En étant enfermé dans un univers de mots, une prison de concepts, enfermé dans une culture qui ne laisse pas de place réelle aux femmes. Et une petite fille naïve lui rappelle cet aspect de la réalité ! Alors le philosophe doit s'avouer vaincu, avouer qu'il a bien eu une mère, qu'il a beaucoup aimée et admirée, avouer qu'il devrait en tenir compte dans l'élaboration de sa philosophie, avouer que tout n'a pas été dit, qu'il reste encore beaucoup à dire, la vie étant plus complexe que la représentation intellectuelle qu'on peut s'en faire ; la véritable sagesse étant un discours toujours ouvert servant à guider notre action autant que faire se peut.

Je ne peux que remercier cette enfant de sa pertinente remarque...

3. Les momies de Guanajuato

J'ai été à Guanajuato, fort belle petite ville mexicaine, qui ressemble étrangement à certaines petites villes du sud de l'Espagne. J'ai vu une chose extraordinaire, les momies de Guanajuato ou plus simplement, une exposition exquise de cadavres ; un cimetière entier dont les cadavres ont été préservés à cause de la composition chimique du sol, et où quelqu'un a eu l'idée de les exposer dans une vitrine pour que tous puissent les admirer. Spectacle [162] un

peu macabre, il faut l'avouer, mais spectacle qui donne à réfléchir sur la vie et sur la mort, sur notre destin commun à nous, humains, que d'être mortels.

Jamais je ne pourrai oublier cette visite dans ce cimetière un peu spécial, tout comme jamais je n'oublierai ma visite dans les catacombes de Paris où sont empilés, par millions, os et crânes de défunts Parisiens. La différence entre les deux endroits en est une de degré de décomposition des cadavres ; deux endroits d'un macabre consommé et fascinant tout à la fois. Endroits qui vous laissent un souvenir inoubliable, souvenir que l'on tente d'oublier le soir avant de s'endormir. Deux endroits qui nous rappellent la triste réalité ; la vie humaine doit se terminer inmanquablement un jour, le pire reste toujours à venir, la mort nous attend à notre heure. La vie est foncièrement tragique en fin de compte...

Et que dire de plus, je ne sais pas au fond, même les philosophes ont peur devant la mort.

4. Snowbird

Chaque année depuis au moins quinze ans, je passe une partie de l'hiver au Mexique. Je suis devenu un « Snowbird », espèce persécutée par les gouvernements du Québec et du Canada qui regrettent de voir s'enfuir vers le Sud autant de leurs citoyens durant l'hiver.

Persécuté, très peu finalement en fait, refus de payer après un certain temps passé à l'étranger pour les services de santé fournis normalement au Québec ; vérification par le gouvernement fédéral si la personne ne reçoit pas d'assurance chômage durant son séjour à l'étranger...

Cependant j'ose revendiquer en vertu du droit à la liberté de choix de son lieu de résidence, la possibilité de vivre dans le Sud, l'hiver.

[163]

Aucun Québécois n'est responsable du climat dit tempéré qui sévit en notre pays. Un climat qui n'a de tempéré que le nom, climat arctique cinq mois par année et torride un mois, si on est chanceux. Tout Québécois devrait pouvoir échapper, ne serait-ce que quelques semaines, à ce châtime^{ment} de la nature s'il le désire. Trêve de balivernes ! La vie est courte et il vaut mieux en profiter lorsque l'on est vivant. Chacun devrait pouvoir choisir sa manière de vivre et l'endroit où il

veut vivre. La liberté est un bien très précieux, il faut savoir en apprécier la valeur. Elle ne doit pas être l'apanage des gens riches vivant dans les sociétés capitalistes avancées. Tout être humain a droit à sa place au soleil. La planète est à nous tous et nous devrions tous pouvoir en profiter.

Quand je suis au Mexique, je suis heureux d'y être, et quand je me baigne dans la mer, je me dis que personne ne pourra m'enlever cette journée de bonheur que je suis en train de vivre, sinon la mort.

Je suis un épicurien qui vit simplement sa philosophie de la vie tout en demeurant lucide face à la réalité quotidienne.

Quand je repense à notre climat dit tempéré, j'y vois un seul avantage ; le cycle des saisons porte à la méditation sur le cycle de l'existence humaine : le printemps, l'enfance et l'adolescence, l'été, la maturité, l'automne, la vieillesse et l'hiver, la mort. Il me fait prendre conscience du temps qui passe, de la vie qui passe et me confirme dans mon choix de profiter au maximum du moment présent et c'est ici au Mexique que j'ai choisi d'être aujourd'hui, sur le bord de la mer à Tampico.

5. À mon cousin André

Pour moi la famille élargie a toujours eu de l'importance. Ma famille élargie est très grande, c'est une famille dont le pied est formé de trois racines, les Couture (descendants de Guillaume Couture venu en Nouvelle-France au XVII^e siècle de Rouen), les Chrétien (descendants de Vincent Chrétien venu à la même époque de Touraine) et les Mercier (descendants de Julien Mercier [164] venu aussi à la même époque du Perche), les Mercier étant la famille de mon père adoptif. Je suis un Québécois francophone de souche, et j'en suis fier. Un digne descendant de ces Français aventuriers et courageux qui sont venus en Amérique au XVII^e siècle et qui y ont fait souche.

Comme mes ancêtres j'ai toujours eu un goût pour l'aventure et pour le voyage. J'aime voir du pays, découvrir de nouvelles contrées et de nouvelles gens. Dans ma famille élargie, il y a une multitude de parents que je fréquente à l'occasion, il y a de plus des amis à qui je suis très lié. Par exemple un de mes cousins de la branche de mon père adoptif qui est par surcroît un ami nommé André. Comme moi il a vécu quelque temps en Afrique où malheureusement il a

contracté le sida à l'époque où cette maladie était inconnue et endémique au Rwanda. Du jour au lendemain sa vie a basculé dans une situation d'attente incertaine d'une mort prochaine. Depuis plus de vingt ans, il vit avec courage et sérénité cette épreuve. J'espère qu'il va survivre, les progrès de la médecine aidant, mais quoiqu'il advienne, pour moi il restera toujours un exemple de courage et de dignité. C'est un épicurien de par sa philosophie de vie qui fut digne du maître, le grand Épicure : vivre sa vie en sachant goûter chaque moment et avoir la sagesse d'accepter de se retirer quand la table est desservie.

Quand je perds courage, je pense à André et le courage me revient. Le goût de vivre me reprend.

6. Au pays de la Bible

Ayant beaucoup de temps libre durant mes nombreuses périodes de chômage volontaire que mes patrons connaissent sous le nom de congé mi-temps sans salaire, j'entrepris un jour de lire la Bible catholique. J'y passai quatre mois de ma vie, à quelques heures par jour de temps de lecture.

J'y découvris du meilleur et du pire. Le meilleur, je m'initiai à la culture juive traditionnelle. Je découvris les grands mythes fondateurs [165] de la culture occidentale : la création, le péché originel, la rédemption. Rien ne remplace une connaissance directe des textes historiques fondateurs de la culture.

Le pire, je réalisai que j'étais loin de cette culture juive traditionnelle, de sa conception d'un Dieu national puissant, jaloux et vengeur. J'admirai beaucoup ce grand réformateur religieux que fut Jésus de Nazareth, celui qui parlait à Dieu comme on parle à son père, celui qui parlait plus d'amour que de puissance et de justice. Cet homme ne se prenait sûrement pas pour Dieu lui-même, quoi que ses disciples, les véritables fondateurs de la religion chrétienne, en aient dit.

Dans l'Ancien Testament, le texte qui m'a le plus touché est celui de L'Ecclésiaste, texte admirable à plusieurs égards. C'est un texte qui parle du malheur humain : le fait qu'en définitive, tout est vain et que sans la foi en Dieu la vie est essentiellement tragique.

Dans le Nouveau Testament c'est, sans doute, le message de Jésus de Nazareth, le Sermon sur la Montagne où Jésus demande aux êtres humains de se dépasser eux-mêmes, d'avoir une autre attitude face aux autres, une attitude

d'acceptation et d'amour de son prochain par amour pour Dieu. C'est ce passage qui m'a le plus marqué ainsi que le Notre Père, prière que Jésus enseigne à ses disciples à un autre endroit de ce merveilleux texte qu'est le Nouveau Testament. Cette prière est plus qu'une prière, c'est le résumé de la théologie du réformateur religieux remarquable que fut Jésus de Nazareth. C'est beaucoup plus que le credo de Nicée, invention de ses zélés disciples qui l'avaient sur l'entrefaite déifié, inventé un Dieu en trois personnes et justifié leur Église.

Comme le disait déjà saint Paul dès les débuts du christianisme tout repose sur la croyance en la résurrection du Christ et ceci, pour nous du XXI^e siècle, est plus qu'incertain.

J'aimerais qu'il en ait été ainsi, mais ma raison me dit qu'il est probable que non. Peut-être existe-t-il un Dieu, mais Jésus n'est que son fils comme tout être humain l'est, si Dieu existe.

[166]

Ce long périple au pays de la Bible a été pour moi une expérience fondamentale. Il est évident que ce court texte ne rend que partiellement justice à ce texte fondateur de la culture occidentale, il témoigne seulement de ma conclusion personnelle subjective, celle qui dirige mon action quotidienne.

7. Unamuno, le philosophe existentialiste religieux

Lorsque j'ai lu dernièrement Miguel de Unamuno, *Le sentiment tragique de la vie*, j'ai découvert un philosophe espagnol existentialiste religieux qui m'a beaucoup rappelé Søren Kierkegaard. Comme déjà dans la Bible, l'auteur de *L'Ecclésiaste* nous parlait du sens tragique de l'existence, Unamuno, après Kierkegaard, perçoit remarquablement bien le tragique fondamental de toute existence humaine qui se termine nécessairement par la mort. Comme Kierkegaard et même comme Pascal, il pense qu'il faut parier sur l'existence de Dieu pour que la vie vaille la peine d'être vécue. Unamuno perçoit très bien, après Kant, qu'on ne pourra jamais démontrer l'existence de Dieu. Il perçoit les limites de la raison raisonnante, mais ne peut se résoudre, comme Kant d'ailleurs, à renoncer à l'existence de Dieu et à une certaine forme d'immortalité personnelle.

Je voudrais bien qu'il ait raison, que Dieu existe, que la vie humaine ait un sens, que l'immortalité personnelle existe, mais rien n'est moins certain. La raison

ne peut ici nous être d'aucun secours, seule la foi du charbonnier peut nous sauver de cette angoisse. Mais est-ce bien raisonnable ? Ce n'est pas raisonnable disait déjà saint Paul suivi en cela par Tertullien et Kierkegaard. Ce ne peut être qu'un pari selon Blaise Pascal.

Faut-il en dernière instance renoncer à sa raison et faire le saut dans la foi ? Albert Camus croyait que non, il pensait qu'il fallait accepter le tragique fondamental de toute existence humaine et avoir le courage de vivre sans espoir comme le Sisyphe du mythe antique. Il ajoutait même qu'il fallait sans doute imaginer Sisyphe heureux.

[167]

Toute ma vie j'ai tourné et retourné ces questions. Ma réponse n'est peut-être pas encore définitive, mais je suis persuadé qu'il ne faut pas tromper sa raison, qu'il est préférable d'être lucide et de reconnaître qu'il est impossible de savoir, mais qu'il n'est pas sot d'espérer.

8. Hans Küng et le problème de l'existence de Dieu

Ayant à parler en classe du problème de l'existence de Dieu en philosophie, pour ce faire j'utilisai le bouquin remarquable du théologien autrichien Hans Küng, *Dieu existe-t-il ?*

Dans cette oeuvre, l'auteur effectue un tour d'horizon complet des différents points de vue soutenus historiquement par les philosophes occidentaux. Il sait faire face aux différents athées au niveau d'une argumentation rigoureuse.

Par exemple, il admet avec Feuerbach que Dieu est nécessairement une création de l'être humain, que c'est l'être humain qui a inventé Dieu à son image et à sa ressemblance. Ceci jusqu'à un certain point pour se rassurer devant la souffrance et la mort. Pourrait-il en être autrement ? L'être humain pense nécessairement Dieu avec des concepts humains. Il ne peut en être autrement. Cette croyance le rassure, il est vrai, mais elle donne aussi un sens à la réalité. Ce qui est quasi impossible si on ne pose pas l'hypothèse de l'existence de Dieu.

Autre exemple, il reconnaît avec Marx que la religion a souvent été l'opium du peuple, un moyen efficace de la part de ceux qui avaient du pouvoir économique et politique de justifier et consolider leur propre pouvoir. Ceci n'était

certainement pas le cas des premiers chrétiens qui étaient une minorité persécutée dans l'Empire romain. Ceci n'est pas le cas des théologiens actuels du tiers-monde qui trouvent dans le christianisme un ferment de lutte pour la libération des hommes, des femmes et des enfants victimes de l'injustice structurelle du capitalisme.

Hans Küng, ce théologien lucide et courageux, n'a-t-il pas comme d'autres théologiens, particulièrement les théologiens de [168] la libération, par exemple Leonardo Bof, qui prit le risque de parler aux êtres humains du XX^e siècle dans leur langage, et sans plus de prétention que de témoigner de son propre point de vue sur l'existence de Dieu ? Pour lui en définitive, on ne peut ni prouver, ni démontrer l'existence de Dieu sur le plan intellectuel hors de tout doute comme le pensait aussi Kant. Mais il est préférable tout compte fait de la postuler, ceci donne un fondement à l'optimisme qu'il est préférable d'avoir face à la réalité. Il est préférable d'être optimiste si on veut pouvoir réaliser le développement de l'humanité vers une société où il y ait plus de science et plus de justice, une société favorisant véritablement l'épanouissement total de tous les êtres humains.

Comme j'ai toujours voulu être un professeur consciencieux, respectueux de mes étudiants et étudiantes, de leur liberté de pensée, je leur ai expliqué le point de vue des différents auteurs dont parlait Hans Küng et de son propre point de vue. Je leur ai parlé de chacune des thèses et des arguments soutenant celles-ci ainsi que de la force et de la faiblesse de chaque point de vue. J'ai insisté sur le fait que chacun pour soi-même doit répondre à la question de Hans Küng : « Dieu existe-t-il ? », ceci afin de pouvoir orienter judicieusement sa conduite quotidienne. J'ai insisté en conclusion sur la valeur de cette oeuvre, que l'on partage ou non le point de vue de son auteur. Je leur ai conseillé, comme toujours, de lire les grands auteurs dont j'avais parlé.

9. Ma retraite

J'aurais voulu prendre ma retraite à quarante-cinq ans comme mon grand-père Charles Édouard Chrétien et retourner tranquillement vivre à Rivière-à-Pierre de mes rentes car la liberté ne se trouve pas sur le marché capitaliste du travail.

Travailler pour un salaire, c'est être lié à un employeur, avoir des obligations de travail, ne plus être maître de sa personne, être esclave d'une certaine manière.

[169]

Les normes concernant le fonds de pension des fonctionnaires ayant changé, je ne pouvais sortir mon fonds de pension du régime ; je me retrouvais dans l'obligation de travailler jusqu'à cinquante-cinq ans. Je fis donc bon coeur contre mauvaise fortune et décidai de travailler à mi-temps pour le collège, c'est-à-dire enseigner de la mi-août à Noël chaque année jusqu'à ma libération, laquelle eut lieu à la Noël 2001.

Je fis mon travail le mieux possible, donnai le meilleur de moi-même pour que mes expériences pédagogiques soient un franc succès.

Je crois qu'il vaut la peine d'initier les jeunes à la philosophie, que c'est un bon service à leur rendre. La culture est la seule chose qu'on ne peut vous enlever, c'est la véritable richesse, celle qui compte vraiment pour avoir une vie humaine de qualité.

Cependant, c'est avec un grand soupir de soulagement que j'appris, à cinquante-deux ans, que je pouvais partir à la retraite à mes propres frais pour les trois premières années et avec une pension me permettant de vivre sobrement pour les années ultérieures. Cette solution me convenait, elle était le prix de ma liberté.

10. À papa Gérard

Mon père biologique étant décédé accidentellement lorsque j'avais deux ans, ma mère s'est remariée lorsque j'avais cinq ans avec un monsieur Mercier. Malheureusement Freud avait raison, le complexe d'Oedipe existe, le jeune enfant, à cet âge, est amoureux de sa mère et il a face à son père une attitude d'amour et de haine à la fois. Ceci est particulièrement vrai dans le cas d'un père adoptif. Mes rapports avec mon père adoptif ont été plus ou moins difficiles dans mon enfance et même dans mon adolescence. C'est à l'âge adulte que je me suis vraiment réconcilié avec papa Gérard. C'était un homme réservé, foncièrement bon et respectueux du devenir de ses enfants.

[170]

Je l'ai particulièrement apprécié durant les cinq dernières années de sa vie où j'ai vécu, seul avec lui, à sa maison de ville de Laval.

Je l'ai beaucoup mieux compris, moi étant un adulte dans la quarantaine, lui un octogénaire. Le temps finit par arranger les choses, les malentendus se dissipent, le rapport filial est devenu meilleur.

Un hiver, étant en voyage au Mexique, je suis revenu d'urgence au moment où mon père a fait une crise cardiaque et s'est retrouvé dans le coma.

J'étais seul à ses côtés, à l'hôpital, au moment de sa mort. Jamais je n'oublierai ce moment. J'ai un seul regret, celui de ne pas lui avoir dit plus tôt que je l'aimais, qu'il était devenu mon père, cet homme que l'on admire et qui reste toujours présent dans notre cœur et notre mémoire.

Je pense souvent à lui et comprends maintenant l'attitude respectueuse qu'il avait face à son propre père Onésiphore Mercier.

J'espère avoir été un bon fils...

11. L'adieu de mes collègues

Le jour où j'ai appris que je pourrais partir à la retraite, le 10 septembre 2001, la veille de l'attentat terroriste à New York au World Trade Center, je jubilais comme Freidrich Engels, le père du communisme avec Karl Marx, le jour où il quitta l'usine de son père définitivement.

Le lendemain, malgré le malheur qui frappait l'Amérique, il m'était difficile d'oublier mon bonheur, c'était ma libération. J'ai un peu honte de l'écrire. On est toujours plus ou moins sensible aux malheurs des autres.

Quelques mois plus tard, je bénéficiai, à ma grande surprise, d'un dîner d'adieu organisé par mon collègue Normand Filteau chez ma collègue Francine Tremblay. C'était mon collègue Claudio Zanchettin qui jouait le rôle de cuisinier mexicain. [171] Claudio fit un discours qui me toucha beaucoup, discours dans lequel il dit en substance qu'il admirait mon indépendance d'esprit et le fait que j'aie choisi intellectuellement et maintenu pratiquement mon adhésion à la simplicité volontaire.

Je fus agréablement surpris de l'attitude de mes collègues face à mon choix de vie. Je craignais plutôt d'être perçu comme un marginal plus ou moins profiteuse de son statut de professeur de philosophie, et ce, à des fins purement alimentaires.

Je craignais que mon franc-parler et mon attitude critique face à l'enseignement de la philosophie telle qu'on voulait me le faire pratiquer, ne m'ait nuï beaucoup dans mon milieu de travail.

J'ai compris ce soir-là que mes collègues étaient des gens bien et que j'avais été très chanceux de pouvoir travailler avec eux.

Lorsque je repense à l'attentat du World Trade Center, moi qui refuse d'orienter ma vie sur la consommation et le travail lié, qui pratique la simplicité volontaire depuis que je suis devenu philosophe, mon sentiment est partagé.

Que l'on s'attaque au symbole du capitalisme le plus outrancier n'est pas pour me déplaire, mais ce sont surtout de simples citoyens nord-américains qui ont fait les frais de cet attentat et ceci je ne peux l'accepter. Je suis moi-même un Nord-Américain et je tiens à ma sécurité.

12. Plateau-Mont-Royal

J'ai vécu quinze ans à Montréal sur le Plateau-Mont-Royal, un quartier branché qui se voudrait l'équivalent du Saint-Germain-des-Prés à la belle époque de Sartre ou de Greenwich Village, à New York, au moment où c'était le refuge des artistes.

C'est un pari presque réussi avec ses cafés, ses restaurants, ses boutiques, ses parcs, ses théâtres, ses galeries d'art et toute la faune qui vient avec. On est loin maintenant du Plateau-Mont-Royal décrit par Michel Tremblay dans ses romans. Quoique pas si loin que ça, si on fréquente les endroits moins branchés, mais [172] plus authentiques tel *Le centre des mets chinois* de la rue Mont-Royal, un authentique restaurant chinois du Québec fréquenté par le monde ordinaire du quartier.

Que de choses j'ai apprises sur la vie de ces gens en tendant discrètement l'oreille lors de mes repas solitaires, sur leur travail, sur leurs amours, sur leurs rêves, sur leurs vies !

Que ces gens me pardonnent ces petites indiscretions, aujourd'hui je veux leur rendre hommage pour leur authenticité. Oui, le Plateau-Mont-Royal de Michel Tremblay existe encore, mais il est en train de disparaître. Car de quartier populaire qu'il était, le plateau devient de plus en plus et de jour en jour un

quartier chic où il faut être riche pour y habiter. Beaucoup de logements ont disparu et ont été remplacés par des condominiums ; ceux qui restent sont à un prix presque inabordable pour les gens ordinaires. Heureusement, il y a encore sur certaines rues quelques maisons de chambres et quelques logements modestes pour accueillir le monde ordinaire, celui qui doit travailler pour vivre ou accepter de survivre sur l'assistance sociale.

C'est dans ce genre de résidence que j'ai vécu et j'y ai découvert le plaisir de vivre en ville, de côtoyer mes concitoyens les citadins qui sont très différents de mes concitoyens villageois.

En ville, on est plus seul qu'à la campagne, on est un inconnu dans la foule, mais on est plus libre car on n'a pas à se préoccuper des *qu'en-dira-t-on*. Il est toutefois bon de se faire quelques amis, ne serait-ce que le gars de l'épicerie comme le chante Robert Charlebois.

À la campagne, dans un village, on est jamais seul, on a toujours quelqu'un à qui parler, mais on est toujours plus ou moins jugé. Rien n'est parfait, que voulez-vous, la vie est ainsi faite.

J'ai tourné la page, je n'habite plus le Plateau, c'est à regret d'ailleurs. Je n'habite plus dans une ville de province, Chicoutimi, dans une banlieue de Montréal, ville de Laval, j'habite dans un village du comté de Portneuf, Rivière-à-Pierre. Je change de lieu, je vis autre chose, c'est bien ainsi...

[173]

13. Être à la hauteur de ses idées

Toute ma vie j'ai constaté que le plus difficile est d'être à la hauteur de ses idées. On peut croire qu'il est préférable de se conduire en tout temps et en tout lieu selon sa raison comme le pensait déjà Aristote, que le bon comportement est une affaire de juste milieu.

On peut le croire, mais le plus difficile est de le vivre concrètement ; les êtres humains sont des animaux raisonnables, mais plus animaux que raisonnables. On est toujours plus ou moins dominé par ses monstres intérieurs, comme le pensait mon maître François Hertel.

La sexualité, l'irascibilité, ce qui veut dire la tendance à être violent, ont toujours dominé le comportement humain comme l'avait déjà constaté Platon dans son *Mythe du Cocher*. L'être humain est naturellement plus irrationnel que rationnel. La civilisation n'est jamais une victoire définitive sur la barbarie autant au niveau social qu'au niveau individuel.

Toute ma vie j'ai tenté d'avoir un comportement humain civilisé, j'ai lutté contre le racisme, le sexisme, sans toujours pouvoir l'irradier totalement de mon comportement, ne serait-ce qu'au niveau de ma pensée.

J'aime bien les noirs, surtout les femmes noires ; je ne comprends pas l'attitude des blancs colonialistes et la partage encore moins. J'ai beaucoup plus de difficulté à aimer les Arabes ou les gens de l'Islam ; que voulez-vous, ils méprisent notre civilisation et nous sommes dans une guerre de civilisation même si les dirigeants des États-Unis refusent de l'admettre pour des raisons stratégiques.

Que voulez-vous ? Moi-même je n'ai pas encore réussi à dominer tous mes monstres intérieurs. Mais je sais que c'est mal, et comme un bon chrétien je tente de m'améliorer, de devenir de plus en plus civilisé.

[174]

14. Fini le verbiage

Rencontrant mon cousin André, il m'a révélé le plus simplement du monde sa position sur le désir, à savoir qu'il est mieux de se limiter à des désirs possibles. Sa mère Yvette étant très malade, elle tente de survivre le mieux qu'elle peut jusqu'à l'échéance finale, ce qui veut dire par exemple tenter de faire de courtes promenades à l'intérieur de l'hôpital qui est son dernier refuge. Elle a bien raison d'agir ainsi, ceci ne va pas jusqu'à donner un sens à la vie, mais la rend plus agréable. C'est la façon dont mon cousin voit les choses. À quoi bon désirer l'impossible ? Il s'agit d'un témoignage qui manifeste courage et sagesse.

Comme le dit Deleuze, l'homme est un être de désir, mais comme le dit mon cousin, il est mieux de limiter son désir à ce qui est possible. C'est ici que la philosophie cesse d'être verbiage d'intellectuels pour devenir véritablement sagesse...

15. À ma nièce Clara

J'ai deux petites nièces, deux et quatre ans à l'époque. Des enfants merveilleux comme tous les enfants du monde, que j'ai plaisir à côtoyer. Des petites Chinoises devenues de petites Québécoises grâce à l'adoption internationale.

Un jour que j'étais en visite au chalet de mon frère Gaston et de ma belle-soeur Diane, parents de ces petites, la plus vieille, Clara, au réveil, demanda à sa mère : « Où on va après Jésus ? » Ce qui peut se traduire par : Qu'arrive-t-il après la mort ? Quelle forme prend la survie dans l'au-delà ? Lorsqu'une personne mourait, ses parents lui disaient en effet que la personne était allée auprès de Jésus. Cette enfant à l'esprit métaphysique se soucie déjà des questions essentielles, ce qui est probablement le cas de tous les enfants. Je ne pourrais dire, mon expérience des enfants étant limitée.

[175]

Sa mère, peut-être encore un peu dans les vapeurs du sommeil, lui répondit : « Je ne sais pas ». Et moi, ayant surpris cette curieuse conversation, je me suis dit : « moi non plus ».

Après trente ans de pratique assidue de la philosophie, je n'ai pas de certitude absolue sur le destin ultime de l'être humain. J'aimerais bien qu'il y ait une vie après la mort, meilleure pour ceux qui ont bien vécu. Mais vouloir une chose ne veut pas dire que cette chose existe. Dieu n'existe pas nécessairement parce que je peux le concevoir, même si certains philosophes l'ont pensé. L'argument ontologique est une erreur de raisonnement d'intellectuels.

Sans doute est-il mieux d'avouer qu'on ne peut savoir, que l'on peut tout au plus espérer.

16. À mes amis mexicains

J'avais trois amis mexicains qui étaient en pension chez le père Julian avec moi, à la paroisse Del Rosario à Tampico.

Mon ami Antonio Sanchez, mon ami Gaspard Mulungu, un Zaïrois mexicain d'adoption, et mon ami Salvador Castillo. J'étais en ce lieu pour apprendre l'espagnol ; ce que je fis, aidé par mes compagnons, tous des jeunes dans la vingtaine ! J'étais à cette époque señor Emilio, un homme au milieu de la trentaine. J'ai eu beaucoup de plaisir à fréquenter ces trois jeunes, à échanger avec eux, à prendre une bière en leur compagnie. Ils avaient la jeunesse, beaucoup d'espoir et de rêves.

Malheureusement la vie ne leur a pas fait de cadeau. Vivre dans un pays du tiers-monde est toujours plus difficile que vivre dans un pays riche.

Antonio a contracté une maladie infectieuse et n'a pas survécu malgré les efforts de la médecine mexicaine et l'appui financier de ses amis pour l'envoyer dans le meilleur hôpital de la ville.

[176]

Gaspard a été victime d'un accident d'automobile et n'a jamais revu son pays d'origine. Il était venu de la lointaine Afrique pour parfaire sa formation. Il serait peut-être devenu un grand philosophe ; il avait beaucoup de talent en ce domaine d'étude. Le destin en a décidé autrement.

Salvador, celui qui vit encore aujourd'hui et avec qui je suis toujours ami, lui, a tenté d'émigrer aux États-Unis pour échapper à la pauvreté, fruit des salaires de misère du capitalisme mexicain et de l'impérialisme américain. Il a épousé aux États-Unis une Salvadorienne, sans papiers comme lui, mais il a été déporté et emprisonné au Salvador. Il s'est finalement retrouvé quelques mois plus tard au Mexique, dans la même situation qu'auparavant, son épouse en moins. Le destin est véritablement cruel, surtout lorsqu'il est aidé par l'inhumanité des bureaucrates de l'immigration américaine. Le destin est souvent injuste, il l'est encore plus pour les pauvres du tiers-monde que pour les riches des pays développés.

Peut-être ne peut-on rien contre le destin ? Peut-être faut-il s'y résigner ? Sans doute est-il plus sage d'accepter ce que l'on ne peut changer. Cependant, je pense toujours qu'il faut tenter d'améliorer les sociétés, de les rendre plus égalitaires et plus justes, qu'une meilleure répartition de la richesse au niveau international et national serait souhaitable.

Il pourrait y avoir de meilleurs hôpitaux, de meilleures routes, une plus grande sécurité routière ; ce qui aurait peut-être fait la différence pour mes amis Antonio et Gaspard.

Mon ami Salvador aurait eu une vie toute différente, de plus grande qualité, ses espoirs auraient été moins déçus.

La vie humaine aura toujours ses difficultés, mais il faut tenter de les amoindrir socialement, c'est une question d'humanisme c'est-à-dire de fraternité humaine. On peut le faire un peu individuellement par amitié, mais ce serait beaucoup mieux de le faire par des programmes sociaux soutenus par les gouvernements à même les deniers publics.

[177]

17. Du pardon et de la démocratie

Parfois je repense à ce qu'a été ma carrière professionnelle, que de souvenirs, des bons et de moins bons évidemment.

Je me rappelle un collègue au cégep Saint-Laurent, décédé maintenant, à qui j'en ai beaucoup voulu d'avoir été responsable de mon congédiement ; lui et quelques autres n'avaient pas la même conception que moi de la liberté académique. Je voyais à cette époque peu de limites à la liberté de parole dans les institutions éducatives des pays démocratiques. J'étais bien naïf... On voulait congédier le collègue qui partageait le même bureau que moi parce qu'il était un marxiste orthodoxe ⁴⁴. Du moins c'étaient les motifs fournis par le comité de discipline du département. J'ai ouvertement pris sa défense, étant moi-même un marxiste non orthodoxe, mais surtout étant un farouche partisan de la liberté académique. Advint ce qui était prévisible, étant minoritaires nous fûmes congédiés ⁴⁵.

Lui, étant professeur permanent, réussit à sauver son emploi, moi étant un professeur à temps partiel, sans permanence, je dus quitter les lieux. Ce qui

⁴⁴ À cette époque, dans le contexte des cégeps, un marxiste orthodoxe était un marxiste radical, lié souvent à un groupuscule de gauche. Un marxiste non orthodoxe, c'était un marxiste non intégré à un groupuscule politique de gauche, un marxiste plus libertaire.

⁴⁵ À cette époque, dans le contexte des cégeps, l'assemblée de philosophie décidait pratiquement de l'embauche ou du congédiement des professeurs de philosophie sous la responsabilité théorique de la direction du cégep, ceci pour le meilleur et pour le pire.

m'obligea, dans les faits, à aller enseigner au secondaire deux années seulement, fort heureusement. Ce travail étant beaucoup plus difficile qu'enseigner au cégep, du moins pour moi.

Je lui en ai voulu longtemps, mais avec le temps la colère a fini par tomber, les mauvaises passions se sont apaisées. Je compris que le pardon est nécessaire pour son équilibre personnel, pour sa propre paix intérieure. Sur ce plan, ce sont les chrétiens qui ont raison. Il faut savoir pardonner à ses ennemis.

[178]

Je préfère me rappeler les bons souvenirs plutôt que les mauvais, me rappeler que mon collègue Ramon Tirado et quelques autres ont pris notre défense au cours de cette célèbre réunion où j'ai affirmé que, comme Socrate, je préférais subir l'injustice plutôt que de la commettre. Je préfère me rappeler que le collègue qui était coordonnateur du département et qui voulait tant me congédier, m'a proposé l'année suivante un retour à temps partiel au cégep Saint-Laurent. M'ayant fait sortir par la porte d'en avant, il voulait me faire revenir discrètement par la porte d'en arrière, ce que je refusai, ayant ma fierté tout de même.

Ceci n'allait pas être mes derniers démêlés avec certains collègues des différents départements où j'irais travailler par la suite. Mais à partir de ce moment, je décidai d'être plus diplomate, d'analyser mieux les forces en présence lors des conflits de département et pris la résolution de plier si nécessaire pour éviter d'être congédié. Pour survivre dans ce milieu qui se dit démocratique, il fallait avoir lu Machiavel. Il est bien d'avoir de l'idéal, mais il faut être présent pour pouvoir le défendre.

La démocratie départementale à l'intérieur des collèges, comme toute démocratie, est une grande richesse, car elle permet de prendre des décisions importantes en commun, sur le contenu des cours, les méthodes pédagogiques, les méthodes d'évaluation des enseignements. Elle permet une meilleure planification et organisation du travail. Cependant elle peut se corrompre et devenir le tribunal d'inquisition de la majorité qui persécute la minorité, comme dans toute démocratie, ce qui est un avatar évidemment. Mais tout compte fait, il vaut mieux sans aucun doute un système démocratique d'organisation du travail qu'un système autoritaire. J'ose le dire même si j'en ai été personnellement victime à certains moments de ma carrière.

18. Mes années héroïques

Au moment où j'enseignais à mi-temps la philosophie au cégep Saint-Laurent, j'enseignais concurremment la formation humaine et chrétienne, à mi-temps, à l'école secondaire Mont-de-la-Salle. [179] Je devins à plein temps lorsque je dus quitter le cégep Saint-Laurent.

Pour gagner ma vie, n'étant pas indépendant de fortune, je pratiquais l'enseignement des sciences religieuses au niveau secondaire V, travail très difficile s'il en est un.

Il est très difficile en effet, dans une culture très déchristianisée, d'initier les adolescents à la pensée sociale de l'Église catholique. Cependant, je crois qu'il est très pertinent d'expliquer la réalité sociale aux jeunes générations et de les aider à porter un jugement critique sur cette réalité, ceci se faisant à partir de considérations philosophiques et théologiques. J'utilisai le marxisme pour décrire la société capitaliste avancée et le tiers-monde, l'Évangile et la théologie de la libération pour en faire la critique. Mon enseignement n'était peut-être pas des plus orthodoxe ⁴⁶, mais sûrement très pertinent.

Je réussissais très bien comme professeur auprès des adolescents, je parvenais à les intéresser et à les faire cheminer intellectuellement.

Malheureusement, enseigner au secondaire est une tâche très ardue, car il y a une forte minorité d'étudiants qui n'ont pas leur instruction comme principale priorité de vie. Je passais une bonne partie de mon temps à faire de la discipline pour obtenir un comportement socialement acceptable dans la salle de cours de la part de certains adolescents immatures. C'est d'ailleurs au secondaire que j'ai appris à enseigner, à contrôler mon groupe, à donner des cours théoriques suffisamment intéressants pour ne pas avoir trop de problèmes, à utiliser des méthodes pédagogiques complémentaires comme le travail en sous-groupe, le travail individualisé et même la projection de films.

Je réussissais bien, mais au prix de quels efforts ! Cette expérience dura deux ans et demi et c'est avec bonheur que je réussis à redevenir un professeur de philosophie au cégep.

⁴⁶ L'orthodoxie étant la conformité avec le point de vue de l'Église officielle, mon point de vue était celui des plus progressistes de l'Église.

[180]

J'ai beaucoup d'estime pour les professeurs du secondaire en général et pour mes anciens collègues du département des sciences religieuses en particulier. Ce sont des gens admirables qui font un travail éducatif primordial, souvent dans des conditions très difficiles. Non seulement leur travail n'est pas apprécié à sa juste valeur, mais ils ont dû dernièrement subir la déconfessionnalisation des écoles, un rejet politique de leur travail passé.

Je ne suis pas contre la déconfessionnalisation du système scolaire, cependant un système d'options de cours ⁴⁷, enseignement catholique, enseignement culturel des religions, enseignement philosophique, aurait très bien fait l'affaire au secondaire.

19. Cégep Bois-de-Boulogne

Après avoir quitté l'enseignement de la philosophie, temporairement pour deux ans, je réussis enfin à y revenir au cégep Bois-de-Boulogne, le cégep le mieux coté à l'époque, le cégep où moi-même j'avais fait mes études.

J'eus le plaisir de travailler avec mes anciens professeurs devenus mes collègues. Que de bons souvenirs me restent de ce court passage dans cette institution. Je jouissais d'une grande liberté académique, étais apprécié par mes collègues et avais la chance d'enseigner dans un collège fréquenté surtout par des étudiantes intéressées à leurs études. Peu de conflits de département, je pratiquais ma profession à ma manière, mes expériences pédagogiques réussissaient fort bien. J'étais un professeur comblé.

Malheureusement toute bonne chose a une fin, surtout pour un professeur non permanent ; le poste de remplacement que j'occupais disparut et je dus me trouver un nouvel emploi.

Je ne crois pas outre mesure à la cote des institutions, mais ayant enseigné une année à temps partiel au début de ma carrière au cégep du Vieux-Montréal, l'institution la plus mal cotée du [181] réseau collégial à cette époque, et ayant enseigné une année à temps plein au cégep Bois-de-Boulogne, l'institution la

⁴⁷ Ceci pour respecter les choix des parents et des enfants (lorsqu'ils sont en mesure d'en juger) ; ceci en accord avec les droits fondamentaux qui leur sont reconnus.

mieux cotée, je sais par expérience qu'il y a une différence. La différence cependant n'est pas due au personnel enseignant et encore moins aux administrateurs, mais à la sélection ouverte ou cachée des étudiants. Si l'on accepte de bons étudiants, intéressés à leurs études, mettant l'énergie nécessaire pour bien réussir, le résultat est meilleur que si, pour remplir le cégep, on doit accepter tous ceux qui se présentent y compris des étudiants peu intéressés, peu motivés ou handicapés académiquement ou culturellement.

Comme professeur je trouve plus facile de travailler avec de bons étudiants, j'y retrouve plus de satisfaction professionnelle. Mais comme philosophe je pense qu'il faut donner à tous la chance de développer son plein potentiel, qu'il n'y a pas de mérite à faire mieux avec du bon matériel dans de bonnes conditions qu'avec du matériel médiocre dans de mauvaises conditions, ce qui n'est ici qu'une image évidemment.

Je suis pour l'égalité des chances, je pense que l'école en général a le devoir de favoriser le plein épanouissement de chaque individu, de lui permettre de développer son plein potentiel. Il peut devenir ainsi un bon citoyen qui participera à la vie économique, politique, sociale et culturelle de son époque, un citoyen qui pourra mettre sa pierre à l'oeuvre commune comme l'aurait dit Antoine de St-Exupéry.

J'ai toujours eu de l'admiration pour mes collègues de l'enseignement secondaire qui travaillent dans des conditions très difficiles, des classes d'adolescents peu intéressés par la vie intellectuelle, peu disciplinés, victimes en plus de différents problèmes sociaux. Ces gens ont bien du courage de faire ce qu'ils font et leur travail est loin d'être apprécié à sa juste valeur par la société.

Chez moi le philosophe a toujours guidé le pédagogue. La plus grande partie de ma vie professionnelle s'est déroulée dans des institutions collégiales dans la moyenne quant à leur cote d'évaluation, et c'est très bien ainsi. J'aurais préféré enseigner la philosophie à des adultes intéressés, au niveau universitaire, mais [182] j'ai presque toujours travaillé avec des adolescents plus ou moins intéressés par la philosophie, ce qui a été chaque jour ouvrable un défi à relever. J'ai fait mon travail le mieux possible, ceci a été ma principale contribution personnelle à l'oeuvre commune.

20. Cégep de Chicoutimi

Ayant perdu mon emploi j'ai posé ma candidature dans tous les cégeps du Québec et je me suis retrouvé à Chicoutimi plus ou moins par hasard. J'y ai pratiqué pendant cinq ans l'enseignement de la philosophie, du moins selon les rapports officiels. De fait, j'ai enseigné la moitié du temps et fait du syndicalisme l'autre moitié.

Au niveau de l'enseignement, j'ai eu un très grand plaisir à pratiquer dans cette institution : le département de philosophie était très sympathique, la liberté académique y était très grande et beaucoup de débats intellectuels furent fort intéressants. Ces quelques années ont été parmi les plus heureuses de ma carrière de professeur. J'en garde un souvenir inoubliable.

J'y ai découvert le syndicalisme en milieu enseignant. En effet j'étais le représentant syndical du syndicat des professeurs de Chicoutimi (C.S.N.) au comité élargi de négociations ⁴⁸. J'ai consacré deux ans de ma vie à travailler pour la communauté enseignante, à la lutte pour le maintien de conditions de travail de qualité, garantes de la qualité de vie des enseignants.

Je n'en éprouve aucun regret même si ce fut parfois une expérience difficile, mes commettants étant insatisfaits de la manière dont se déroulaient les choses au moment de la négociation au niveau provincial et de son résultat final ⁴⁹.

[183]

J'ai toujours fait pour le mieux dans le respect absolu des mandats qui m'étaient donnés par mes commettants.

Dans une défaite il y a toujours des blâmes pour ceux qui étaient sur la ligne de front, dans une défaite syndicale ce sont les représentants syndicaux, gens accessibles, qui sont les plus critiqués.

⁴⁸ La négociation se déroulant au niveau provincial, il y avait le comité de négociation provincial ne réunissant que huit membres. Pour faire le lien entre ce comité et la base syndicale, il y avait le comité élargi regroupant un représentant par syndicat, lequel se joignait au premier comité, ceci pour favoriser un contrôle démocratique de la négociation.

⁴⁹ Dans une négociation syndicale, il est possible de faire des gains, mais aussi possible de subir des pertes. Nous avons subi quelques pertes concernant l'accès à la sécurité d'emploi et sur certaines conditions de travail.

Je suis alors parti en congé pour une session et j'ai pris la décision d'aller enseigner ailleurs. Fort heureusement j'ai obtenu un transfert par la sécurité d'emploi au cégep Montmorency en banlieue nord de Montréal. J'étais loin de me douter que je devrais y rester une vingtaine d'années.

Quelques années après avoir quitté Chicoutimi, j'y ai fait un lancement de mon premier livre. J'ai constaté qu'avec le recul, mes collègues avaient réévalué mon travail syndical ainsi que le résultat de la négociation. J'étais réhabilité, ce fut pour moi une grande joie.

21. Cégep Montmorency

Au cégep Montmorency je fus mal reçu par une certaine collègue dont j'aurai la charité de taire le nom, collègue qui acceptait très mal mon transfert par la sécurité d'emploi car je supplantais quelques femmes, professeures à temps partiel. C'était l'heure du féminisme militant et fort mal éclairé par surcroît. Que de discussions pénibles sur la priorité absolue d'emploi à accorder aux femmes aux dépens des hommes ! Face à cette tempête qui dura plusieurs années, je courbai l'échine et attendit stoïquement des jours meilleurs. Le tribunal des droits de la personne finit par nous donner théoriquement raison, à Pierre Cohen-Bacrie et à moi-même. La priorité ne devait pas être absolue, mais relative, la compétence conservant ses droits. Plus personne ne parla de cette question au département.

[184]

Je pratiquais toujours avec plaisir ma profession d'enseignant ayant une certaine marge sur le plan pédagogique et jouissant fort heureusement de la liberté académique ⁵⁰.

Ce fut ainsi jusqu'à la supposée réforme du système collégial, au milieu des années quatre-vingt-dix, réforme qui fut de fait une contre-réforme.

⁵⁰ La liberté académique est le droit chaque professeur d'enseigner ce qui lui semble le plus pertinent au niveau du contenu théorique de son cours tenant compte des limites raisonnables du programme imposé par les autorités. Cela devait être fait selon les règles de l'art sur le plan pédagogique. La liberté académique protège le professeur des atteintes abusives de l'autorité, des collègues et des étudiants. Ceci est un acquis très important des sociétés démocratiques.

Fini le temps béni de l'autonomie professionnelle, le comité départemental de matière se mit à régenter notre pratique professionnelle, dans un cadre démocratique toutefois. Le corridor devint de plus en plus étroit, le travail fut de plus en plus centré sur l'analyse de textes. L'enseignement devint de plus en plus méthodologique.

Cette réforme ne me plut guère et j'ai en d'autres endroits de ce texte expliqué le pourquoi. Ceci renforça grandement mon désir de prendre ma retraite dès qu'il serait possible tenant compte du fait que je ne voulais pas partir sans ma pension à cinquante-cinq ans.

Comme déjà je pratiquais volontairement à temps partiel depuis quelques années, l'attente ne fut pas trop pénible.

Je n'ai aucun regret, je pense avoir bien pratiqué ma profession dans un milieu professionnel où souvent j'étais minoritaire, parfois par mes idées, d'autres fois par mes pratiques pédagogiques. Toutefois ce milieu a été assez tolérant pour m'accepter et je lui en serai toujours reconnaissant. J'ai la plus haute estime envers la grande majorité de mes collègues dans tous les cégeps où j'ai enseigné.

[185]

22. Le piéton et son destin

Nous vivons la civilisation de l'automobile en Occident, c'est un fait indéniable. N'ayant, ni ne conduisant d'automobile, je suis un peu marginalisé dans ce contexte. Je ne peux cependant totalement y échapper.

Je suis un piéton par conviction autant que pour des raisons pratiques. J'aime pouvoir vivre à pied même si j'ai beaucoup voyagé dans ma vie.

Comme piéton j'ai failli me faire heurter deux fois, une fois à Montréal à l'intersection Saint-Denis et Ontario, une autre fois à Laredo au Texas. À Montréal, comme je traversais la rue, j'ai aperçu au dernier moment une voiture qui tournait, j'ai fait un grand saut par en arrière et le conducteur a donné un coup de volant pour m'éviter. La voiture m'a frôlé sans me frapper, j'étais dans une colère indicible, j'ai copieusement engueulé le conducteur qui s'éloignait. Un autre passant, témoin de la situation, me sourit amicalement, ce qui me fit réaliser

le ridicule de la situation, être en colère au moment où je venais d'échapper à la mort grâce à mon agilité et à l'habileté du conducteur de l'automobile.

Une situation similaire m'est arrivée au Texas : une voiture roulant à vive allure a frappé une autre voiture à une intersection et le conducteur a réussi à nous éviter en bordure de la rue en donnant un coup de volant au dernier moment. Nous avons été des piétons très chanceux ce jour-là, mon ami Mario et moi. J'aurais pu mourir à l'étranger ; la vie ne tient qu'à un fil comme disait mon ancienne institutrice mademoiselle Villeneuve, en quatrième année primaire. Chacun a son destin, et nul ne peut y échapper.

Soit qu'il y ait un Dieu bienveillant qui veille sur nous, ce qui serait rassurant, soit que tout repose sur le hasard et la chance, ce qui est plus inquiétant. Je ne saurais dire avec une totale certitude.

J'aimerais que les anges gardiens existent, mais vouloir une chose ne la fait pas exister. La lucidité est préférable malgré tout, du moins pour les philosophes...

[186]

23. Blaise Pascal et Via Rail

J'aime beaucoup voyager, peut-être est-ce un divertissement comme aurait pu le dire Pascal, une manière d'oublier le tragique de l'existence, un long moment d'inconscience de l'essentiel qui donne sens à la vie.

Je suis ici en désaccord avec ce Pascal quelque peu rigoriste de Port-Royal, surtout en ce qui concerne les voyages en train, lesquels il ne pouvait évidemment connaître même s'il est l'inventeur du transport en commun. Le voyage est pour moi parfois, un moment de méditation, de retour sur ma vie, de réflexion sur ce qu'elle a été et sur ce qu'elle pourrait être, d'autres fois une réflexion sur la vie de ceux que je vois vivre sous mes yeux.

J'aimais ces voyages hebdomadaires en train entre mon lieu de travail à Montréal et ma résidence principale dans un village au nord de Québec, Rivière-à-Pierre (trajet de 259 km).

J'aime toujours, comme dans mon enfance, voyager en train. C'est confortable, sécuritaire, passablement rapide sans trop l'être. On a le temps d'admirer les paysages, de voir vivre les gens.

J'ai beaucoup voyagé en train, au Québec, au Canada d'un océan à l'autre, en Europe de l'Ouest (France, Italie, Espagne), en Europe de l'Est (Pologne, Russie), en Afrique noire (Tanzanie), au Mexique ; j'ai traversé l'Amérique du Nord à deux reprises de Montréal à la frontière mexicaine en aller-retour. En un mot, j'ai fait des milliers de kilomètres par ce moyen de transport, j'ai découvert le monde et m'y suis découvert moi-même.

Je suis le digne successeur de mon père Siméon Chrétien qui conduisait une locomotive et qui, malheureusement, est décédé lors d'un télescopage en 1951 sur la voie de l'Abitibi. Il pratiquait un très beau métier même si son tragique destin fut qu'il y laissa sa vie.

[187]

Pour moi le train est beaucoup plus qu'un moyen de transport. C'est un moyen de connaissance du monde et de moi-même. Malheureusement la compagnie ferroviaire est peu préoccupée par cette dimension de la réalité, la rentabilité financière est ici le critère prédominant comme dans toute société capitaliste.

Je mènerai toujours la lutte pour la préservation du chemin de fer, pour des raisons pratiques (j'en avais besoin pour aller travailler), des raisons écologiques (un moyen de transport peu polluant comparé à l'automobile individuelle) et des raisons philosophiques. Au fond je ne suis pas si loin de Pascal, ce philosophe existentialiste avant la lettre, qui croyait qu'il ne fallait pas s'étourdir dans le divertissement, mais revenir à l'essentiel, au salut de son âme. Je conçois cependant le salut de mon âme d'une façon différente, moins religieuse et plus laïque...

24. Pêche à la truite

Jour de soleil, jour de pluie, il y a là pour moi une grande différence. À ma honte je dois avouer que j'en suis affecté plus que je ne voudrais. Jour de pluie équivaut souvent à tristesse, sauf les jours de pêche.

J'ai découvert la pêche à la truite avec mon frère Simon et mon oncle André dans ma prime enfance.

J'ai toujours aimé cette activité qui me fait renouer avec des moments heureux de mon enfance. Je pratique la pêche à la truite mouchetée (omble de fontaine), je la pratique à la manière traditionnelle c'est-à-dire avec un ver de terre comme

appât. Je pêche pour le plaisir et surtout pour pouvoir manger le poisson. J'aime la pêche, mais ce n'est pas pour moi une religion, c'est un passe-temps agréable.

Mon frère Simon adore la pêche plus que moi. Il la pratique d'une façon plus sophistiquée, il pêche à la mouche. Il est plus déterminé que moi lorsqu'il s'agit de prendre le quota autorisé même s'il lui faut pêcher de l'aurore au crépuscule et dans un [188] nuage de mouches pour y arriver. Ce n'est pas chez lui une religion, mais presque...

J'adore pêcher avec mon frère, ceci nous permet de renouer avec notre enfance ; ce sera toujours l'ami de mes premiers jours.

Je pêche aussi avec d'autres, mon beau-frère Jean-Claude et ses amis gaspésiens, mon ami Michel, mes cousins Bertrand et Edgar, mon ancien voisin Henri, mon compagnon de pêche Claude sans oublier Calu et monsieur Deland, même s'ils sont plus des compagnons d'après-pêche. C'est à la fois une expérience sportive et amicale, une pause dans le train-train quotidien.

Je serai toujours redevable à mon oncle André Chrétien de m'avoir fait découvrir l'univers du pêcheur.

Et même si avec le temps, le poisson se fait plus rare, la technologie plus coûteuse, la pêche moins accessible et plus chère, je demeurerai sans doute toujours un pêcheur, par amour de la nature, par goût du poisson et surtout par amitié pour mes compagnons.

25. À mes parents Couture, ceux du clergé

J'ai dans ma famille, la famille Couture, famille descendant de l'ancêtre Guillaume Couture venu de France au Québec au XVII^e siècle, beaucoup de membres du clergé catholique, trois prêtres et deux religieuses, des missionnaires par surcroît.

Ma grand-mère Clara, la mère de Marie-Rose ma propre mère, a même reçu du Pape lui-même une lettre de remerciements pour avoir donné à l'Église autant de ses enfants.

Il y a quelques années, oncle Gérard, oncle Alexandre et tante Rita sont décédés, ayant tous trois dans les soixante-dix ans bien sonnés. Ceci est

malheureusement arrivé l'hiver, période où je suis au Mexique pour éviter le glacial hiver québécois.

Au Mexique, en revenant de la plage, j'ai une bonne pensée pour eux aujourd'hui. Je voudrais leur dire ce que je n'ai pas eu [189] l'occasion de leur dire de leur vivant, ce que j'aurais dû leur dire. Leur dire d'abord que je les aimais, que je les admirais pour avoir su aller au bout de leurs convictions, vivre selon leurs idées.

Ils étaient de véritables croyants, ils ont consacré leur vie à la prière et surtout à oeuvrer au service des autres, des jeunes en détresse particulièrement, au Québec puis en Afrique pour mes oncles et en Amérique latine pour ma tante. Ils ont fait de leur vie non seulement un témoignage de foi, mais ils l'ont consacrée, d'une façon désintéressée, à aider les autres.

Moi qui suis un de leurs neveux, plus ou moins incroyant, qui vit dans un Québec déchristianisé, qui suis assez loin en apparence de cet idéal religieux, je veux leur dire merci.

Je veux leur dire merci de m'avoir appris, tout comme mes parents d'ailleurs, que l'homme ne vit pas seulement de pain, que l'essentiel est ailleurs. Je veux leur dire merci de m'avoir appris qu'il est mieux d'avoir un idéal et de s'y conformer, qu'il est mieux de vivre selon ses idées quoi qu'il advienne.

D'une certaine manière, par leur exemple, ils ont été mes maîtres sans le savoir, et je leur en serai toujours reconnaissant.

Domage que ma mère, maintenant décédée, ne puisse lire ces lignes, cela lui aurait fait beaucoup plaisir.

26. Clin d'oeil à une amie

Comme la plupart des hommes de ma génération, je n'ai jamais pris le temps d'apprendre la dactylo. C'est donc une amie d'enfance qui a bien voulu dactylographier mes textes dans un premier temps. De plus, elle m'a communiqué ses commentaires critiques sur certains passages. Après réflexion, je pense qu'elle avait un point de vue intéressant, puisqu'il est juste de relever que l'homme et la femme ont vécu, et vivent certainement encore, des réalités différentes, voire parallèles.

[190]

Lorsque je parle des femmes et des réalités féminines, féminisme, mariage, divorce, prostitution, avortement, j'en parle d'un point de vue masculin. Ce qui est tout à fait normal, l'écriture ne pouvant qu'être située sexuellement, psychologiquement, sociologiquement. Ceci est particulièrement vrai de l'écriture philosophique traitant de ces questions.

Le mariage et le divorce ne sont pas que des réalités féminines, mais ils sont vécus différemment par les hommes et les femmes. La prostitution est surtout un phénomène féminin pour des raisons sociales et historiques controversées. Quant aux autres questions, je ne saurais le dire pour le moment, ceci nécessiterait des études plus poussées de ma part.

J'écris donc du point de vue d'un individu du genre masculin, hétérosexuel par choix, célibataire de fait, petit bourgeois de par sa situation sociale, car retraité de l'enseignement. Je vois le monde avec mes yeux de philosophe existentialiste épicurien qui a été beaucoup plus du côté des contestataires de l'ordre établi que du côté de ses défenseurs, ce qui a sûrement un fondement psychologique ou psychanalytique.

Comme tout être humain, il est parfois possible que je me fasse illusion sur moi-même. Je suis probablement conservateur au niveau de mes réactions face à la réalité féminine, comme je le suis sur le plan esthétique au niveau de mon appréciation des œuvres picturales. C'est sans doute au fond de ma psychologie que j'y trouverais la réponse.

Une chose est pour moi certaine, je suis pour l'égalité et la justice ; je combats autant que je le peux mes propres préjugés. Je n'ai jamais été du côté des oppresseurs, toujours du côté des opprimés comme mon maître à penser Paul Nizan ⁵¹. Ce n'est pas le christianisme des premiers chrétiens persécutés qui me déplaît, mais celui de l'Inquisition espagnole. Ce n'est pas le marxisme de Marx, contestataire isolé qui me déplaît, mais celui des dictateurs, Staline et Mao Tse-Toung. Ce n'est pas le féminisme de Simone [191] de Beauvoir, descendu outrageusement par la critique au moment de la publication du *Deuxième sexe*,

⁵¹ Paul Nizan, philosophe marxiste humaniste, ami de Jean-Paul Sartre.

qui me déplaît, mais celui de ses disciples radicales qui nuisent d'ailleurs plus à leur propre cause qu'elles ne la favorisent.

27. Un mot sur l'avortement

Je n'ai jamais été touché directement par l'avortement, je l'ai été cependant indirectement.

Un jour un de mes collègues et néanmoins ami, m'a demandé une aide financière pour permettre à sa petite amie de se faire avorter. Je me suis demandé si je devais l'aider, mon ami peut-être, sa petite amie sûrement.

Une étudiante mineure, une jeune adulte, cependant enceinte de son professeur au cégep, un homme quelque peu irresponsable à mon humble avis. J'ai choisi ce jour-là d'aider cette jeune fille financièrement même si, en principe, je suis plutôt contre l'avortement.

Je pense qu'il faut protéger les enfants des visées égoïstes des adultes. Je pense que les femmes ont des droits, mais que ces droits ne sont pas absolus comme ceux des hommes d'ailleurs.

Mais ici j'ai surtout pensé à ce que serait la vie de cet enfant, un enfant non désiré, élevé par une mère adolescente psychologiquement, avec peu de moyens financiers et sans père.

J'ai aussi pensé au congédiement de mon collègue, à la ruine de sa carrière professionnelle et à l'échec certain de son mariage.

J'ai considéré, à ce moment-là, qu'il était plus charitable de les aider ; c'est ici une attitude toute chrétienne, un peu curieuse peut-être de la part d'un philosophe sartrien prônant une morale en situation, de choix, de responsabilité personnelle.

Avec le recul je pense avoir eu raison. En principe il faut protéger la vie, particulièrement la vie humaine. Mais ce principe ne peut être absolu que s'il est appuyé sur un fondement religieux. [192] Le pape Jean-Paul II pense cela. Pour lui, la vie humaine a un caractère sacré, il est contre l'avortement, l'euthanasie et la peine de mort. De son point de vue religieux et philosophique, il a tout à fait raison. Ceux qui pensent comme lui ne sont pas plus méprisables que ceux qui pensent autrement.

Je n'ai point ces certitudes, je pense qu'en certains cas il faut accepter de sacrifier une vie humaine potentielle pour préserver des vies actuelles. La sainteté sans Dieu est un idéal peu réalisable... Je n'en pense pas moins qu'il faut tenter de protéger les enfants.

Plusieurs années plus tard une femme collègue, au niveau d'une consultation quasi professionnelle, pensant elle-même que comme philosophe j'aurais des lumières particulières pour l'aider à résoudre son problème moral face à un possible avortement, m'a demandé mon point de vue.

Je lui d'abord expliqué que les philosophes étaient bien prétentieux de prétendre pouvoir juger du bien et du mal comme s'ils étaient au-dessus des autres êtres humains. Je lui expliqué que c'est chaque personne, à la lumière de sa propre raison, qui doit faire ses choix pour le meilleur et pour le pire.

Dans son cas personnel, étant enceinte, elle hésitait à avoir un enfant avec son compagnon actuel de vie. M'ayant expliqué cette situation, j'ai tenté de l'aider à faire une juste appréciation de sa situation personnelle à la lumière de mon expérience personnelle. C'était à elle seule d'en tirer les conclusions.

J'ai su par après qu'elle avait gardé l'enfant en l'entrevoiyant un jour au collège. Au fond de moi-même je suis heureux qu'il en ait été ainsi.

En écrivant ce texte, il me revient le souvenir d'un extrait de la célèbre conférence de Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, où il raconte sa rencontre avec un de ses étudiants venu lui demander s'il devait aller à la guerre ou rester à la maison pour prendre soin de sa vieille mère. Sartre lui a répondu que lui-même devait faire le choix et que le fait d'être venu le consulter [193] était déjà un choix de sa part. Décidément j'ai toujours été très sartrien dans mon approche philosophique.

28. Adieu, ma tante

J'avais une tante, tante Myrielle, qui est décédée depuis peu, emportée par un cancer à soixante-quatorze ans. Elle avait été durant sa vie active, une enseignante à l'élémentaire. Pour moi, sur le plan professionnel, elle a toujours été un exemple : l'amour et le respect des enfants étaient son attitude fondamentale pour pouvoir bien pratiquer sa profession, bien préparer et bien exécuter son travail selon les règles de l'art. C'est ainsi qu'elle a

toujours œuvré comme enseignante. Je le sais car je l'ai souvent rencontrée et nous en avons discuté à l'occasion.

Elle était de plus une syndicaliste convaincue et une militante féministe. Elle a toujours témoigné ouvertement pour ses idées ce que j'ai toujours admiré. Nous étions du même côté de la clôture, pour une société plus juste et plus égalitaire, de plus, pour un Québec libre et français.

Elle était plus qu'une parente, elle était devenue une amie avec les années.

Quelques semaines avant sa mort, ayant été la rencontrer à l'hôpital, elle m'a demandé, en privé, si je pensais qu'elle avait raison de refuser de mourir, de lutter autant pour retarder l'échéance irrémédiable. Elle ne se résignait pas à l'inévitable.

Je lui ai répondu que s'il fallait toujours être attaché à la vie pour véritablement vivre, le jour où elle sentirait la bataille perdue, elle devrait se laisser aller paisiblement.

La maladie empira, elle devint condamnée à rester toujours au lit, perdit conscience la majeure partie du temps et mourut paisiblement, d'après ce que j'en pus savoir.

Je pense à elle ce matin en regardant la première neige tomber. Je sais que je l'aimais, que je l'admirais. Je sais que la vie est parfois [194] difficile, mais que le pire est que nous soyons mortels. Il faut du courage pour vivre, mais il en faut encore plus pour mourir.

29. France chérie

Ma tante Myrielle, un peu plus d'une année avant sa mort, m'avait dit qu'elle voulait retourner voyager en France quelques semaines. Je pensai à ce moment-là que c'était bien irréaliste de sa part étant donné son cancer, que ce voyage ne se ferait jamais.

Aujourd'hui je comprends mieux le désir de ma tante. Comme intellectuelle québécoise, elle aimait la France, notre mère patrie, et ne voulait pas partir définitivement avant de la revoir.

Lorsque j'étais plus jeune, jeune enseignant qui habitait chez ses parents, presque chaque été durant les grandes vacances, je séjournais quelques semaines

en France. J'y ai été une dizaine de fois en tout, toujours avec le même plaisir, le plaisir de découvrir notre mère patrie, le lieu d'où mes ancêtres sont partis, de Rouen, de Loche, de Tourouvre (dans le cas de mon père adoptif), le plaisir de découvrir les lieux d'origine de notre culture française, de découvrir nos cousins d'Europe. J'ai toujours été très attaché au pays de mes ancêtres ; comme beaucoup de Québécois de ma génération, j'ai toujours été très francophile.

Avec les années j'ai pris quelque distance par la force des choses, n'ayant pas les moyens financiers de passer une partie de mes hivers au Mexique et d'aller en France l'été. J'ai dû renoncer à y aller.

La France cependant, occupe toujours une place de choix dans mon cœur après mon propre pays, le Québec, mais avant mon pays d'adoption, le Mexique.

Je suis Québécois, Canadien de par mon passeport, de culture française, Nord-Américain et même Mexicain d'une certaine manière. C'est très bien ainsi.

[195]

Je comprends mieux ma tante aujourd'hui. Moi non plus, je ne voudrais pas mourir avant de revoir la France.

30. Épicure et l'euthanasie

Quelques jours avant le décès de tante Myrielle à l'Hôtel-Dieu de Québec, je l'ai visité pour la dernière fois. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser à ma propre mère, Marie-Rose, sa sœur décédée il y a au moins vingt ans. Des jours et des jours d'attente de la mort, sans grand profit sans doute pour la personne qui se meurt et une attente fort difficile pour ceux qui l'entourent.

C'est avec le plus grand respect que j'aborde les mourants, surtout lorsque je leur suis lié affectivement. C'est une expérience douloureuse, mais féconde sur le plan existentiel. Le philosophe Karl Jaspers aurait dit « une situation limite » qui favorise une réflexion sur l'essentiel.

Mourir est probablement l'expérience la plus fondamentale pour tout être humain ; il faut avoir un respect absolu du mourant, l'aider à vivre le mieux possible ce dernier instant.

Une chose cependant me tracasse ; ce sont les conditions technicomédicales dans lesquelles la très grande majorité d'entre nous devront mourir, c'est-à-dire à l'hôpital, branché sur des machines qui ne font que retarder l'échéance finale.

S'il faut tout faire pour préserver la vie d'un patient, ceci doit être fait en tenant compte de la qualité de la vie que l'on veut préserver.

Il aurait sans doute été mieux que ma mère meure deux semaines plus tôt, le jour de son anniversaire, moment où nous nous sommes tous réunis pour lui faire nos adieux, que de vivre deux autres semaines sans aucune qualité de vie, dans un cauchemar permanent provoqué par sa médication. C'est ce que nous pensions mon frère Simon et moi. Il aurait été mieux d'abrégé la vie de tante Myrielle d'une semaine plutôt que de cesser de la nourrir en espérant qu'elle meure.

[196]

Mourir dans la dignité est le droit de chaque être humain, malheureusement notre technologie ne favorise pas toujours ce droit. Le personnel médical hésitera toujours dans le cadre légal actuel à poser tout geste qui pourrait les faire accuser d'euthanasie, je les comprends.

Cependant je pense qu'il faudrait modifier la loi pour permettre aux gens de mourir dans la dignité. Comme le pensait déjà mon maître Épicure dans l'Antiquité, la sagesse est de savoir se retirer quand la table est desservie. Il est mieux de décider de mourir conscient un peu plus tôt qu'un peu plus tard inconscient grâce à notre technologie.

Il faut cependant toujours respecter le choix éclairé du mourant car après tout c'est sa propre mort.

31. Du bon usage du suicide

L'autre soir je n'ai pas reçu un appel téléphonique, mais trois, de la part de trois collègues de mon ancien collègue ; ils m'informaient du suicide de mon collègue et ami Gilles. Son décès m'a attristé, nous étions de bons copains, nous avons une certaine parenté sur notre façon de pratiquer la profession, ce qu'avaient sans doute remarqué mes autres collègues ; ceci explique en partie le fait qu'ils ont pris la peine de m'avertir. Je les en remercie sincèrement.

Je suis vraiment triste de constater que Gilles a perdu espoir. Ce n'est probablement pas pour des raisons professionnelles, mais pour des raisons personnelles. Il avait rompu il y a peu de temps avec sa compagne de vie, il me l'avait dit lors d'une rencontre amicale il y a quelques mois. Nous marchions ensemble dans le cimetière Côte-des-Neiges à Montréal et il me racontait avec humour les récents déboires de mes anciens collègues du département de philosophie de mon ancien collègue. Nous avons bien rigolé. Je n'ai jamais perçu à ce moment sa détresse personnelle, tout au plus une certaine fatigue de pratiquer sa profession.

[197]

Il aurait peut-être dû faire comme moi-même : prendre sa retraite et se débarrasser pour toujours de ses problèmes liés au travail. Mais là n'est certainement pas la question essentielle, celle du sens de sa propre vie. J'ose présumer qu'il me pardonne de parler ainsi.

Il est le deuxième du département de philosophie qui se suicide. Mon collègue André s'est suicidé il y a quelques années dans des circonstances plus ou moins similaires ; je ne saurais dire, n'étant pas un intime, mais simple collègue. Ce qui m'empêche pas que son suicide m'ait aussi attristé.

Comme être humain, philosophe par surcroît, je ne suis pas à priori contre le suicide, je pense que dans certaines circonstances, une personne peut choisir de mettre un point final à sa propre vie. Parfois la vie ne vaut plus la peine d'être vécue. Lorsque la vie n'est plus que souffrance sans aucune signification et sans aucun espoir, je peux comprendre ce choix existentiel.

Malheureusement souvent le jugement des personnes en détresse peut être altéré par quelque forme de dépression psychologique ou par quelque méconnaissance du potentiel de chaque existence. C'est la plupart du temps, un choix très mal éclairé. Lorsque l'une de mes petites-cousines, jeune adulte, s'est suicidée, j'en ai été fort attristé pour ma cousine Rita, sa mère, sachant la peine qu'elle lui causait. À ses funérailles j'ai constaté la peine qu'elle causait à ses propres amis et je me suis fait la réflexion que si elle avait su, elle ne se serait probablement pas suicidée. C'est ce que j'ai dit un jour à mon ami Jean-Louis après une tentative de suicide de sa part.

La vie est difficile, il faut du courage pour vivre, il en faut sans doute autant pour mourir. Je pense cependant que la vie vaut la peine d'être vécue. J'espère ne jamais en être réduit à me suicider. J'espère surtout qu'il se trouvera toujours quelque ami sur mon chemin pour m'aider à conserver un jugement éclairé face à ma propre mort. C'est peut-être beaucoup demander...

[198]

32. Les boffistes

Lorsque j'étais jeune et que j'habitais chez mes parents à Laval-des-Rapides, j'avais un groupe d'amis du quartier. Nous nous réunissions chez les Drolet les vendredis soir.

Que d'intéressantes soirées de discussion informelle sur la philosophie, les arts, la politique, entre autres sujets, tout en buvant une tasse de thé. Mon ami Yves Drolet tenait dans le sous-sol de la maison de ses parents un salon littéraire type XIX^e siècle.

Nous étions les « Boffistes », de l'interjection « Bof ! » qui signifie en français plus classique : « À quoi bon s'en faire, la réalité est ce qu'elle est ».

Ces réunions ont duré au moins cinq ans si mes souvenirs sont fidèles, mais elles m'ont influencé pour la vie. Jamais je n'oublierai les bons moments passés avec Yves Drolet, le poète-philosophe, Jean-Louis Généreux, l'intellectuel-historien, Michel Fleury, le scientifique, Linda Hazel, la ballerine classique, et ceci, sans oublier la multitude d'autres qui ont été présents à ces rencontres, Normand le frère de Yves, ses soeurs, Marco, Lison, Dolorès, Jimmy... Je ne peux même pas me rappeler tous les noms. Nous étions parfois une vingtaine.

Ce que je n'ai jamais oublié, c'est le plaisir que nous avons eu ensemble, la fraternité que nous avons partagée les uns pour les autres.

Évidemment comme il était prévisible, la vie nous a séparés ; chacun a suivi son propre chemin dans sa vie d'adulte. Certains se sont mariés, ont eu des enfants, les mêmes se sont plus tard divorcés, d'autres sont allés travailler au loin. La vie normale, quoi.

J'ai gardé très longtemps de bons amis de ce groupe ; trente ans après, je fréquente encore Jean-Louis et Michel. C'est très bien ainsi.

[199]

L'amitié est sans doute l'une des plus grandes richesses de la vie. Elle aide à passer à travers les vicissitudes de l'existence ; elle est le soutien qui parfois, peut faire la différence entre la vie et la mort dans les moments de désespoir.

[201]

Deuxième partie.
Post-scriptum à mon Petit livre sur ma petite philosophie.

Chapitre 3

Quelques mots de plus sur la société

[Retour à la table des matières](#)

1. De la barbarie

L'être humain doit lutter sans cesse contre la barbarie qui l'habite, que ce soit sur un plan social ou sur un plan individuel. C'est un mal qui semble incurable, lié à notre humanité même, c'est bien ce que pensait mon maître François Hertel ⁵².

J'ai beau me vouloir philosophe, même moi j'en suis atteint à certains moments. Je me prends à détester franchement les Arabes, les disciples de Komeiny ou de Ben Laden, quand ce ne sont pas tous les gens de l'Islam, et pourtant je sais quelle menace une telle attitude a fait peser sur les boucs émissaires de l'histoire. Je sais que la civilisation ne peut être bâtie que sur la rationalité, qu'il faut bannir autant que faire se peut l'irrationalité, comme le

⁵² François Hertel (1905-1985). Philosophe québécois, existentialiste athée qui a développé une philosophie épicurienne ayant une dimension cosmique. Son oeuvre principale : Mystère cosmique et condition humaine.

pensait déjà Platon dans La République. Je sais, je l'ai même écrit dans mon précédent livre. Alors je le relis comme pour m'exorciser moi-même lorsque je sens que ma barbarie reprend le dessus.

Au fond, je ne suis pas toujours aussi sage que je le voudrais, mais au moins je le sais et je tente de le devenir. Ceci est sans doute une leçon d'humilité que me donne la vie.

2. Racisme et xénophobie

Il y a quelques années j'ai eu la chance de visiter à Amsterdam, la maison de la petite juive Anne Frank, jeune auteure d'un journal écrit dans la clandestinité où elle vécut pour [202] échapper à la terreur nazie et qu'elle ne parvint pas à éviter car elle mourut, tout comme sa famille ⁵³, dans un camp d'extermination.

C'était émouvant de visiter ces lieux de réclusion où désespérément des gens ont tenté d'échapper à l'holocauste, sans succès. J'ai trouvé tout aussi émouvant la salle de cette maison musée où les responsables avaient exposé des photographies pour illustrer les formes actuelles de racisme et de répression, photos qui montraient les manifestations de racisme et de xénophobie dont sont victimes les Arabes et les Nord-Africains en Europe.

Je me suis fait la réflexion que les responsables de ce musée avaient du courage et de l'à-propos, et plus d'humanisme que de sionisme. On était très loin de l'attitude de certains Israéliens actuels qui utilisent le sang de leurs parents ou de leurs grands-parents pour justifier leur stupide obstination, obstination qui empêche en partie toute résolution équitable du problème palestinien. Ce musée était un véritable plaidoyer pour l'humanité, contre la barbarie. Cette visite m'a rappelé à moi-même que je devais lutter contre ma propre barbarie, contre mes propres préjugés, contre l'inhumanité véhiculée par nos médias qui en vient à déteindre sur nous tous, souvent à notre insu. Ce fut une sorte de pèlerinage laïc qui me donna à réfléchir...

⁵³ Son père survécut et fit publier le journal de l'écolière.

3. Une discussion avec oncle Antoine

Un soir après le souper j'eus avec mon oncle, le père Antoine Mercier, une discussion mémorable sur ce qu'est le bien et ce qu'est le mal.

Le père Antoine est non seulement pour moi un oncle, mais beaucoup plus un ami et un maître. Nonobstant qu'il soit prêtre catholique et philosophe religieux par conséquent, et moi un philosophe existentialiste épicurien plus ou moins influencé par le marxisme, il nous arrive d'avoir des discussions très fécondes. Ce soir-là au Mexique, à l'hôtel Valles dans la ville du même nom, fut un de ces moments privilégiés.

[203]

Il défendit la thèse de la nécessité d'éviter le mal et de rechercher le bien pour atteindre son propre bonheur, thèse avec laquelle je me trouvais d'accord. Je pense surtout que le bonheur réside en grande partie dans la satisfaction de soi-même, de ce que l'on est, de sa conduite, de la vie que l'on mène et que le malheur, qui est son contraire, est en grande partie dû à l'insatisfaction psychologique devant soi-même et devant le monde qui nous entoure.

Mais au fond, qu'est-ce que le bien et qu'est-ce que le mal ? Question encore plus fondamentale. À ce niveau nos différents points de vue semblaient, de prime abord, plus différents. Lui défendait la thèse que le mal est le manque d'amour de Dieu, de soi et du prochain. Moi, celle que c'est sans doute un manque d'amour de soi et du prochain, quant à Dieu, je ne puis dire. Mais de toute façon, sur un plan pratique, nous nous entendions pour reconnaître que le mal consiste à se faire du tort et surtout à faire du tort aux autres.

Là où notre divergence était la plus grande, c'était sur la question de la prostitution. Lui défendait la thèse que c'est faire grand tort aux femmes que d'utiliser leurs services sexuels contre rémunération, que c'est les dégrader dans leur dignité. Moi au contraire je défendais la thèse que c'est un échange de services sexuels entre des adultes consentants qui fait beaucoup de bien à l'homme tout en faisant peu de mal à la femme, et en la payant en plus. Ceci sur un ton badin évidemment. Il me répondit, sur le même ton, que je pouvais défendre cette idée, même s'il n'était pas d'accord, mais de le faire discrètement...

4. Jean-François Revel, un penseur libre

J'ai lu avec grand plaisir les *Mémoires* de Jean-François Revel, un des rares penseurs libres de notre époque. Cet auteur hors circuit universitaire, hors école de pensée à la mode, cet auteur solitaire, qui a toujours osé penser par lui-même, est un de mes maîtres à penser.

[204]

J'ai toujours admiré la critique qu'il a osé faire des différentes coteries intellectuelles à la mode et de même, son histoire critique de la philosophie. C'est avec humour qu'il a su aborder le milieu philosophique, ce qui est très rare dans ce milieu prétentieux et pontifiant.

J'admire aussi la lucidité de son analyse de la réalité politique et sociale même si je ne la partage pas totalement. Je crois qu'il a totalement raison dans sa critique du communisme, le plus grand mensonge du XX^e siècle, une idéologie destructrice de la liberté et de la dignité des peuples et par surcroît, bien entendu, des personnes.

Cependant, il me semble naïf de faire autant confiance au capitalisme libéral, triomphaliste en ces heures de l'après-communisme. Si le capitalisme a toujours mis de l'avant la valeur de la liberté, il ne s'est jamais soucié de la valeur de l'égalité. Ce sont les disciples de Marx qui s'en sont souciés, avec leurs partis de gauche et leurs syndicats, dans les pays occidentaux dits libres. La social-démocratie à la française est le pur produit du réformisme de gauche, celui qui est venu après les différents échecs révolutionnaires du XIX^e siècle.

Le capitalisme qui n'est point social-démocrate, qui est purement libéral, est une horreur pour la majorité des gens qui vivent en son sein : pas de répartition de la richesse, le travail y est souvent sous-payé, pas de prestations de chômage, pas d'aide suffisante de l'État aux pauvres, pas de vacances pour tous et pas d'accès réel à l'éducation et aux services médicaux ; ceci même dans des pays riches comme les États-Unis.

Oui, Revel avait raison de tirer à boulets rouges sur le communisme soviétisant et ses laquais français. Il avait aussi sans doute raison dans sa critique

du communisme honteux des socialistes. Cependant, il ne devrait pas sous-estimer les avantages de la social-démocratie à la française. Lui-même ainsi que tous ses concitoyens en ont largement bénéficié et s'ils veulent continuer à en bénéficier, ils ne devraient pas se laisser séduire par le chant [205] des sirènes anglo-saxonnes que ce soit Thatcher, Reagan ou Bush, ces suppôts de l'école économique de Chicago.

5. Le philosophe Alain et ses propos sur la démocratie

Depuis la publication de *Mon petit livre sur ma petite philosophie*, j'ai découvert l'oeuvre du philosophe [Alain](#). J'en connaissais auparavant un peu l'esthétique et je me suis familiarisé avec sa pensée politique, ses propos sur la démocratie en particulier.

Comme lui je pense que la démocratie est le seul système politique valable, car c'est le seul modèle d'organisation qui reconnaît véritablement l'individualité et l'égalité de tous les individus-citoyens ⁵⁴. Alain fut un journaliste politique français radical, c'est-à-dire un défenseur de l'idéal de la Révolution française : Liberté, Fraternité, Égalité.

Je pense que cet idéal est le meilleur de l'héritage de cette révolution et qu'il ne faut pas abandonner le combat pour le faire valoir.

Je comprends cet idéal dans un sens progressiste et non dans un sens conservateur, tout comme Alain d'ailleurs. D'abord l'éducation pour tous, une éducation qui forme des esprits raisonnables, c'est-à-dire des êtres qui ne sont pas dominés par leurs passions, mais capables d'agir rationnellement. Des esprits plus informés de la réalité sociale et plus critiques face à cette réalité.

Ensuite, des individus qui sont des citoyens conscients de leurs droits, mais aussi de leurs devoirs, qui ont un certain sens de la fraternité et de la solidarité humaine, sens nécessaire pour la préservation et le bon développement de la société.

⁵⁴ Dans les démocraties, chaque individu est un citoyen qui peut participer à la gestion de la réalité sociale en fonction du bien commun, et c'est très bien ainsi.

En troisième lieu, des individus qui se soucient de justice et d'égalité, qui se soucient d'un partage équitable du travail, des biens, de la culture et du pouvoir. Des individus qui se soucient [206] autant de liberté que d'égalité. Ce qui est réalisable uniquement dans une société qui favorise tous ses citoyens, qui est socialiste d'une certaine manière.

Alain a toujours été fondamentalement un professeur ; il misait beaucoup sur l'éducation pour faire évoluer la société. Peut-être était-il naïf ? Mais il avait raison dans sa naïveté. Une société capitaliste sans idéal social est une pure folie autodestructrice, une foire d'empoigne où les plus forts malmènent les plus faibles, où la qualité de la vie est réservée à une minorité. Rien de nouveau sous le soleil, ce professeur d'une autre époque tient des propos toujours aussi pertinents.

6. Louis Althusser, un grand analyste de la réalité sociale

Un jour où j'étais à Paris, j'aurais souhaité, s'il avait été possible, rencontrer un de mes maîtres à penser, Louis Althusser ⁵⁵. Malheureusement, j'ai lu dans le journal ce jour-là qu'il avait étranglé sa femme.

Beaucoup plus tard, j'ai appris de Bernard Henry Lévy, en lisant *Le siècle de Sartre*, qu'il était dominé périodiquement par des monstres intérieurs, une forme de dépression cyclique qui l'empêchait de travailler comme il l'aurait voulu. Son œuvre a donc été produite dans des moments de lucidité gagnés sur sa maladie. Sa recherche de rationalité étant une manière de lutter contre l'irrationalité envahissante.

J'ai été attristé d'apprendre cela, mais mon admiration pour son œuvre n'a pas diminué, tout au contraire. Je pense qu'il a été un grand analyste de la réalité sociale et que si sa notion de coupure épistémologique ⁵⁶ dans l'œuvre de Marx est discutable, l'analyse qu'il a faite des phénomènes idéologiques est remarquable.

⁵⁵ Louis Althusser, philosophe marxiste contemporain, influencé par le structuralisme, a fait d'intéressantes analyses sur la société.

⁵⁶ L'idée que Marx aurait abandonné la philosophie pour faire uniquement de la science pure.

[207]

Je pense qu'il a fait preuve de courage en tentant de réaliser son œuvre malgré l'adversité intérieure et extérieure à lui-même.

Pour moi il restera toujours celui qui m'a fait comprendre le lien entre la culture et le contexte social, le lien entre les institutions juridiques, politiques, éducatives et la lutte des classes. Quant à la nécessité de lutter pour transformer la société en une société plus juste et plus égalitaire, je le dois sans doute plus à Marx qu'à lui-même.

De plus, je sais maintenant qu'il est, lui, Louis Althusser, un exemple à suivre, même si sa vie a été un malheureux échec, dans la mesure où il faut toujours lutter contre ses monstres intérieurs. Sur ce plan j'espère pouvoir faire mieux que lui...

7. Du communisme réel

Zihuatanejo au Mexique, une soirée sans télévision, l'occasion de découvrir le roman *Les conquérants* de André Malraux.

Voici une description fascinante de l'univers révolutionnaire chinois avant la victoire de Mao, au moment où des conseillers russes de l'Internationale Socialiste tentaient de faire lever la pâte révolutionnaire. Une description remarquablement perspicace de leur cynisme, leur fanatisme, de leur bêtise utopiste. J'ignore si Malraux voulait autant les discréditer, mais, avec le recul du temps, connaissant la suite de l'histoire, c'est très réussi.

Que voulaient donc ces brutes épaisses venues de Russie : libérer l'homme à son corps défendant, abattre l'impérialisme capitaliste pour le remplacer par l'impérialisme socialiste, libérer l'homme en général pour mieux asservir les hommes individuels, les seuls qui existent réellement.

Valait-il la peine de faire mourir tant de Chinois pour, quelques années plus tard, rétablir le capitalisme sauvage avec la bénédiction du gouvernement communiste, ces gérontocrates de Pékin ?

[208]

Oui à une société plus juste et plus égalitaire, non à une société érigée sur le mensonge d'idéologues fascistes déguisés en marxistes-léninistes.

Le marxisme a été le grand mensonge du XX^e siècle, le moyen pour des manipulateurs sans scrupules venus de Russie et de Chine particulièrement, de dominer et d'exploiter leurs semblables. Pourtant il y avait un idéal dans la pensée de Marx, un idéal vite trahi par ses disciples politiques.

Aujourd'hui, en pleine mondialisation capitaliste, nous aurions encore besoin de cet idéal pour nous protéger des méfaits du capitalisme, toujours aussi exploiteur. La bourgeoisie internationale se sert toujours de l'économie en fonction de son propre profit, aux dépens des travailleurs. Le tiers-monde demeure toujours le tiers-monde surexploité tandis que les travailleurs des pays riches « se tiersmondisent » ⁵⁷.

Mais que voulez-vous ? La religion marxiste est morte assassinée par les marxistes soviétiques et chinois.

Dieu est mort, l'homme ⁵⁸ est mort, l'idéal d'égalité et de justice est en veilleuse pour le moment...

8. À propos de la justice criminelle

Au Canada en général et au Québec en particulier, on a une curieuse de justice qui penche outrageusement du côté des criminels surtout s'ils ont la chance d'être jeunes et de se faire passer pour des enfants.

Le Canada est le pays des droits de l'homme, surtout des criminels, pas des victimes. On a vu maintes fois des adolescents être condamnés à trois ans de garde fermée, c'est-à-dire de prison, [209] après avoir commis des assassinats, ce qui est parfaitement odieux. Si la réhabilitation est souhaitable, l'absence de proportionnalité de la peine par rapport au crime commis est un déni de justice grave. Croire aux droits de l'homme sans se soucier de rendre justice aux victimes est une grave erreur sur le plan moral et sur le plan social.

Sur le plan moral, la vie d'un individu vaut celle d'un autre individu. La vie d'un adolescent ne vaut pas plus que la vie de sa victime, un vieillard, pour en

⁵⁷ Il y a les pays riches (capitalistes avancés) et les pays pauvres (Tiers-monde capitaliste et les pays ex-communistes). Les riches de ce monde ont toujours eu le pouvoir sur les pauvres de ce monde. Ce phénomène s'est accentué depuis la chute du communisme.

⁵⁸ L'humanisme traditionnel est très contesté, mais non adéquatement remplacé

référer à un cas concret révélé par les médias. Un enfant n'ayant pas l'âge de raison n'a pas la même responsabilité qu'un adulte de toute évidence, mais un adolescent qui lui, a l'âge de raison, qui lui, agit sous l'impulsion de ses passions mal contrôlées, n'a pas à être considéré comme un enfant irresponsable. Le fait d'être jeune n'excuse pas tout, pas plus que le fait d'être vieux.

Sur le plan social, ceci favorise la déresponsabilisation générale des individus dans la société. Plus personne n'est responsable de ses actes. La justice, qui est la seule protection qu'ont les honnêtes citoyens pour assurer leur vie et leurs biens, perd toute crédibilité.

Je ne dis pas que je suis pour la peine de mort, que je veux absolument faire exécuter les adolescents et les adultes qui commettent des meurtres. Je dis qu'il doit y avoir justice, que la vie des victimes vaut celle des criminels et que la peine doit être proportionnelle au crime commis. Trois ans pour une vie, c'est de la rigolade, vingt-cinq ans ferme plus la possibilité d'être retourné en prison si le comportement du détenu libéré est dangereux pour la société, ceci est beaucoup plus acceptable. On ne peut pas que se soucier du droit des criminels, on doit aussi se soucier de rendre justice aux victimes qui elles, ne sont pas là pour se défendre.

Il est malheureux que dans notre société, le souci d'une justice plus sévère soit l'apanage des groupes de droite quand, au fond, c'est un problème qui devrait toucher tous les citoyens.

[210]

Il est malheureux que l'on ignore le témoignage des proches des victimes, qu'on le tolère tout au plus par sympathie. Exemple concret : une mère d'origine cubaine qui voit tuer sa fille dans un crime raciste n'a que quelques secondes à la télévision pour se plaindre de la clémence du jugement, de l'absence de justice au Canada.

Mon cousin Paul Gosselin, gardien de prison, qui a été assassiné lors d'une évasion méritait mieux que de belles funérailles civiles. Il aurait mérité plus de considération de la part de la justice, sa vie valait bien celle du criminel qui l'a assassiné...

Mon maître Camus en s'opposant à la peine de mort avait raison ; il y a assez de laideur dans le monde sans en rajouter, mais ce n'est pas ajouter à la laideur que de rendre justice aux victimes. C'est plutôt croire à la possibilité pour l'humanité d'humaniser le monde.

9. Du divorce

La voisine, une belle brunette au milieu de la vingtaine, s'est divorcée du voisin, un jeune homme au milieu de la trentaine. Un jeune enfant devra subir la garde partagée par la force des choses. Ceci ne me regarde pas en fait... Mais ce qui me regarde, c'est le phénomène social car il s'agit bien d'un phénomène social. La plupart de mes collègues, de mes connaissances, de mes amis, sont divorcés. Au Québec, les rapports entre les hommes et les femmes se sont grandement dégradés durant les trente dernières années. Cadeau du féminisme diront les hommes, un juste retour des choses, diront les femmes.

Il est vrai qu'il y a eu bien des hommes machos, peu sensibles aux attentes de ces dames, mais il est aussi vrai que le renouvellement du contrat de la vie en couple voulu et appliqué unilatéralement sous d'autres conditions par ces dames n'était nullement acceptable pour les hommes.

[211]

Si un homme, puisque je suis un homme, accepte les désavantages de vivre en couple, c'est qu'il doit malgré tout y trouver quelques avantages. Pas un homme n'aime être déconsidéré par sa femme, se faire imposer unilatéralement un partage des tâches domestiques, devoir changer sa façon d'être, son identité propre, selon les désirs de madame. On aurait dit autrefois, un homme a sa fierté.

Fierté mal placée, diront ces dames.

Peut-être peut-il y avoir encore des rapports satisfaisants entre les hommes et les femmes, rapports faits d'amour, de respect mutuel, de compréhension entre des individus de sexe différent. Cependant chacun devra mettre de l'eau dans son vin et ce n'est pas aujourd'hui la veille.

Dans ce monde d'individualistes égoïstes où chacun ne pense qu'à son propre intérêt, il est difficile de construire quelque chose en commun, un couple, une

famille par exemple. Pourtant ceci est nécessaire au maintien et à la reproduction de la société.

On peut dire adieu au Québec francophone dans un avenir plus ou moins proche. L'immigration pourra peut-être enrayer le déclin démographique, ce qui n'est pas certain. Mais elle ne favorisera certainement pas le maintien de notre identité culturelle.

Comme disait mon ami Sartre, nous sommes toujours responsable de nos choix et collectivement, même si c'était à l'origine un choix individuel, le choix de ne pas se reproduire ou si peu aura pour conséquence notre disparition collective comme Québécois.

Ce sont les Québécois et les Québécoises comme individus qui en seront responsables. Pas de couple stable, pas de famille, peu d'enfants.

En prime, une vie affective peu satisfaisante pour les uns et les autres.

Je ne suis pas mieux que mes contemporains, j'ai moi aussi à mon insu participé au déclin démographique n'ayant point d'enfant.

[212]

Je suis cependant heureux d'avoir fait le choix de vivre seul. Aucune de ces dames ne viendra saisir la moitié de ma pension, cadeau de la prétendue justice québécoise.

10. Simone de Beauvoir, une grande féministe

Une des grandes philosophes du XX^e siècle fut Simone de Beauvoir. Grande, car elle a écrit *Le deuxième sexe*, une des meilleures analyses faites sur la situation de la femme de la préhistoire jusqu'à son époque. Cette oeuvre est imparfaite, mais elle a eu le mérite de réveiller les femmes, de leur faire prendre conscience de la situation de dominées et d'exploitées dans laquelle elles se trouvaient.

Elle a affirmé haut et fort qu'on ne naît pas femme, mais qu'on le devient par inconscience, par soumission, par intérêt.

Elle a pensé qu'il y aurait possibilité de rapport plus juste et plus équitable entre les hommes et les femmes et elle avait raison.

Ma mère, qui était une féministe sans le dire, nous a élevé, nous ses fils, dans cette mentalité : une égalité complète entre les hommes et les femmes, le partage des tâches domestiques, l'acceptation et le respect de la femme. Elle avait tout à fait raison.

Mais ce que j'aime moins, c'est l'attitude de certaines féministes contemporaines, lesquelles voudraient faire payer aux hommes actuels toutes les injustices du passé. Cette attitude revancharde qui ne se contente pas d'exiger la justice et l'égalité, mais qui exige des dommages et intérêts des générations actuelles au nom des générations passées.

Parce que leur grand-mère aurait été dominée et exploitée, certaines féministes voulaient donner une priorité absolue aux femmes devant les comités de sélection à l'emploi au collège où j'enseignais. Non la compétence comme premier critère, mais le fait d'appartenir à un groupe ayant été historiquement discriminé.

[213]

Parce qu'historiquement les femmes mariées étaient mal nanties, certaines veulent au moment du divorce tout avoir et la loi leur en donne la moitié, même la moitié de la pension de travail de leur ex-époux, ce qui n'est pas toujours juste, loin de là.

Cependant comme disait un de mes anciens professeurs, Jean-Paul Brodeur : « On ne juge pas d'une doctrine par ses représentants les plus aberrants ». Le christianisme ce n'est pas l'inquisition espagnole, le marxisme ce n'est pas le stalinisme, le féminisme n'est pas cette caricature que l'on en voit trop souvent, un féminisme antihomme et revancharde, ce que j'appellerais du « féminisme dément ».

Où il y a de l'homme, il y a de l'« hommerie », on ne peut que le constater ; mais où il y a de la femme, il y a aussi de la « femmerie ». Que voulez-vous, la réalité est ainsi faite. Les groupes de défense des intérêts des sous-groupes sociaux quels qu'ils soient ont parfois tendance à devenir très corporatistes, c'est-à-dire défendre les intérêts des membres aux dépens de l'intérêt général.

Mais, tout compte fait, Simone de Beauvoir avait raison, il faut transformer la société pour qu'elle soit plus juste et plus égalitaire pour les hommes et les

femmes. Les mentalités doivent changer, nous avons tous à y gagner, les hommes et les femmes.

Plus les femmes peut-être, mais qu'importe... la justice a toujours un prix. Prix que je suis prêt à payer par fidélité à ma mère, par espérance pour mes nièces, pour mes étudiantes, mais surtout parce que je pense qu'il faut tendre vers la justice et l'égalité.

11. Hommage tardif à Léandre Bergeron

J'ai relu avec grand intérêt *Le petit manuel d'histoire du Québec* de Léandre Bergeron. Trente ans après sa publication, il me semble toujours aussi pertinent qu'au moment de sa sortie. C'est un ouvrage de vulgarisation historique du plus grand intérêt. Il regarde l'histoire du Québec du point de vue de la lutte des classes. Les principales thèses défendues demeurent aussi justes aujourd'hui qu'au début des années soixante-dix du XX^e siècle.

[214]

Le Québec est une petite société à la périphérie d'un grand centre économique et politique. Nous avons été une colonie française, nous sommes devenus une colonie anglaise pour devenir finalement une colonie américaine.

Avec le développement du capitalisme au XIX^e siècle, la bourgeoisie anglo-saxonne est devenue la classe dominante et notre petite bourgeoisie locale a toujours tenté de se mériter une place entre le pouvoir économique et politique extérieur et le bon peuple.

Notre économie a toujours été, en grande partie, dominée par les étrangers, mais le pouvoir politique a presque toujours été le fief de notre petite bourgeoisie soumise et servante des intérêts dominants. Le pouvoir idéologique a toujours été entre les mains des intellectuels, ceux du clergé durant la majeure partie de notre histoire et ceux de la nouvelle petite bourgeoisie à partir de la Révolution tranquille. Ces intellectuels ont toujours accepté les règles du jeu, favorisé le statu quo lorsqu'ils ne voulaient pas carrément revenir en arrière, à la société médiévale. Ils ont favorisé le maintien d'un Québec catholique et français des origines à la Révolution tranquille, puis un Québec laïque français et capitaliste depuis.

Les thèses de l'auteur sont encore tout à fait vraies en ce qui concerne la société québécoise actuelle au début du XXI^e siècle.

Nous sommes encore dans une société capitaliste périphérique. Notre économie est intégrée d'abord au capitalisme nord-américain. Nous ne fixons pas les règles du jeu, nous les subissons.

Notre petite bourgeoisie et ses intellectuels ont le pouvoir politique et idéologique. Comme par le passé, elle est plus ou moins servante des intérêts économiques dominants.

Le parti québécois, qui a été à ses origines un parti plus ou moins contestataire, est devenu très intégré. Il est maintenant pour une indépendance très édulcorée dans le cadre du capitalisme nord-américain. Il ne s'agit pas d'une trahison, il s'agit d'un [215] parti petit-bourgeois qui n'est que fidèle à lui-même. Il est pour le maintien de notre langue et notre culture dans le cadre d'une société capitaliste mondialisée.

Léandre Bergeron aurait sans doute souhaité que l'histoire tourne autrement, que le peuple se réveille et lutte pour un Québec indépendant et socialiste. C'était une illusion partagée par les intellectuels contestataires radicaux, il y a trente ans. Je partageais d'ailleurs ce point de vue à cette époque, c'était l'illusion de ma jeunesse. Mais je sais aujourd'hui que c'est une illusion comme Léandre Bergeron le pense probablement aujourd'hui.

12. Qui a peur de la démocratie ?

Dans toute société il y a de la criminalité, habituellement jeune, violente et masculine. Certaines sociétés en ont plus que d'autres. Les inégalités sociales et les mauvaises lois la favorisent.

L'homme est un loup pour l'homme comme le disait Hobbes dans [*Le Léviathan*](#). Certains hommes sont plus violents que d'autres et il faut s'en protéger comme société.

Le Québec n'est pas une société particulièrement criminogène car les inégalités sociales y sont tempérées par de bonnes politiques sociales (sécurité du revenu, pension de vieillesse, services hospitaliers et scolaires accessibles). De

plus les gouvernants ne font pas la bêtise, comme aux États-Unis, de tolérer un armement généralisé de la population, ce qui est très dangereux.

Cependant la nature humaine étant ce qu'elle est, il y aura toujours une minorité de criminels et la société a le devoir de protéger la majorité de ses citoyens contre cette minorité d'indésirables, ce qui implique faire de la répression.

Si il faut toujours respecter les droits de la personne, il n'y a pas de raison pour que la justice de cette société ait un préjugé favorable pour les criminels aux dépens des victimes. Si la réhabilitation est toujours souhaitable, elle ne doit pas faire disparaître la justice [216] et l'équité. Un adolescent qui commet un meurtre raciste devrait faire au moins vingt-cinq ans de prison ferme, sa victime, elle, elle est morte pour toujours.

Une société n'a pas à tolérer le crime organisé, qu'il soit mafieux ou motard criminalisé. Elle doit se donner des lois et des procédures judiciaires spéciales, si nécessaire, pour neutraliser ce cancer social. C'est la seule protection que possède l'honnête citoyen désarmé face à ce type de criminalité.

Les droits des criminels ne doivent jamais prévaloir sur ceux des victimes, surtout lorsqu'il s'agit d'enfants innocents tués dans la rue au cours de la tolérée guerre des motards.

Les politiciens doivent avoir le courage, si nécessaire, de modifier les lois et procédures judiciaires quitte à devoir utiliser les clauses d'exception à la Charte des droits de la personne comme cela s'est fait d'ailleurs dans des cas moins graves, à mon avis personnel.

En démocratie, le pouvoir politique émane du peuple et le pouvoir judiciaire, est, en dernière instance, redevable au peuple.

S'il est nécessaire d'aller en référendum, il faut le faire. Les droits et privilèges des uns et des autres ont des limites qui doivent être fixées démocratiquement, en règle générale par la démocratie représentative, mais, si nécessaire, dans les cas où il n'y a pas de consensus social suffisant, par l'ensemble du peuple.

Si il était nécessaire d'aller en référendum sur l'indépendance du Québec, décision probablement finale qui m'a déplu, mais que je dois accepter comme bon citoyen, il est au moins aussi nécessaire d'aller en référendum sur l'avortement et la peine de mort.

Le point de vue de l'élite intellectuelle n'a pas à être imposé à l'ensemble de la population ; c'est à l'élite de convaincre la population de son point de vue. Je fais confiance à la démocratie. Je pense que le bon sens finit toujours par prévaloir, du moins je l'espère.

[217]

Je suis très antiplatonicien en écrivant ces lignes, lui était persuadé que le pouvoir devait être entre les mains des philosophes, le bon peuple étant trop dominé par ses passions.

Je pense qu'il faut faire confiance au bon peuple dans la mesure où il n'est pas trop dominé par ses passions, ce qui est le cas dans une société libre et démocratique en temps de paix comme le Québec actuel. Ce qui ne serait pas du tout le cas en ex-Yougoslavie ou en Israël : des peuples dominés par leurs monstres intérieurs ne devraient pas pouvoir s'autodiriger ; ils devraient être sous tutelle internationale.

13. Les nègres de toutes les couleurs

Un jour j'étais à Atlanta dans le sud profond des États-Unis au royaume des blancs racistes et des esclaves soumis. J'ai vu sur place les conséquences de l'histoire des nègres américains. Près de cent cinquante ans après l'abolition de l'esclavage, on en retrouve encore des séquelles.

Je voulais aller à l'église de Martin Luther King, je devais marcher quelques kilomètres pour m'y rendre. Je ne m'y suis jamais rendu ; il y avait trop de noirs ivres sur les trottoirs, à l'air agressif envers les blancs. Il était deux heures de l'après-midi, je ne me sentais aucunement en sécurité dans ce milieu black.

Ceci me rappela une expérience similaire à Kenora, au Canada, avec des Amérindiens alcooliques. Je n'écris aucunement cela pour les discréditer, Amérindiens ou Noirs américains du ghetto ; je serais plutôt sympathique à leur cause. Je ne fais que constater les conséquences négatives de l'histoire faite de défaites et d'humiliations. Je ne fais que constater qu'il est difficile d'avoir le respect des autres lorsque l'on n'est pas respectable.

La seule solution pour ces gens est de se reprendre en mains, nul ne peut le faire à leur place. Martin Luther King était un homme admirable qui a su lutter

avec les siens pour affirmer la dignité des Afro-Américains et tenter d'obtenir justice, malheureusement [218] il a été assassiné. Il a tenté la voie de la non-violence ; cela lui a coûté quand même la vie.

Malcom X a de son côté utilisé des moyens plus radicaux, il en est mort aussi. L'Amérique recèle en son sein beaucoup de violence. Il a été très difficile pour les Noirs de faire valoir leurs droits. La ségrégation existait encore, et avec bonne conscience, dans le sud profond durant les années soixante du XX^e siècle.

Fort heureusement la situation a changé en grande partie, mais pas totalement. Les Noirs dans leur majorité, du moins je l'espère, ont retrouvé leur dignité d'Afro-Américains et vont prendre leur juste place, ce qui est pour eux une tâche à réaliser.

J'espère que les jérémiades et les procès historiques mis de l'avant par des avocats revanchards ne les distrairont pas de leur tâche principale. Il serait dommage qu'ils discréditent leur propre cause qui est foncièrement juste.

Quant aux Amérindiens, ces nègres rouges, ils ont eux aussi des griefs en grande partie fondés sur l'histoire. Mais ils devraient se prendre eux-mêmes en mains, se redonner une dignité et négocier avec les Blancs, le regard tourné vers l'avenir plutôt que vers le passé.

Je me suis permis d'écrire ces lignes car je suis un Québécois francophone, un nègre blanc d'Amérique comme disait Pierre Vallières ⁵⁹.

14. Le sang sèche vite en entrant dans l'Histoire

Depuis des années la télévision nous informe sur le conflit israélo-palestinien. Comme téléspectateur j'en ai franchement marre...

Des peuples dominés par leurs monstres intérieurs, que rien ne semble pouvoir ramener à la raison, et qui se sont condamnés eux-mêmes à se battre jusqu'à la destruction totale de l'un et de [219] l'autre. Ce ne sont pas les seuls dans cette situation, mais cette situation perdure chez eux.

⁵⁹ Pierre Vallières, auteur et militant québécois pour un Québec libre et socialiste. Philosophe marxiste humaniste, auteur de *Nègres blancs d'Amérique*.

Malheureusement pour eux, il n'y a pas de pouvoir international fort pouvant leur imposer la raison. Les résolutions des Nations Unies sont justes sur le fond, il resterait à les imposer militairement si nécessaire. Oui, Israël a le droit de vivre comme foyer des juifs créé après la Deuxième Guerre mondiale comme lieu de refuge pour ce peuple martyrisé. Oui, les Palestiniens ont raison de réclamer leur propre État et certains dédommagements pour leur déplacement forcé sur seulement une partie de leur ancien territoire.

Mais malheureusement les Israéliens ont agrandi outrageusement leur territoire par des guerres et des invasions et une colonisation militariste du territoire palestinien. Les Palestiniens de leur côté ont discrédité et discréditent encore leur cause par un terrorisme anti-israélien et anti-occidental.

La communauté internationale devrait leur imposer une solution rationnelle, la création de deux États autonomes cohabitant pacifiquement, comme l'avait prévu le plan Balfour en 1917.

Mais que voulez-vous ? Ce n'est pas la raison qui mène la politique, mais les intérêts à court terme des pays qui constituent les Nations Unies et qui votent en fonction de ces intérêts. En principe, tous les États sont égaux ; en pratique, certains sont plus puissants que d'autres comme le soulignait George Orwell en parlant des individus. Comment se lira l'histoire ? Les États-Unis demeureront-ils la première puissance mondiale ?

La guerre finira bien un jour, ce sera la paix des cimetières. Il y aura peut-être plus de victimes palestiniennes qu'israéliennes, mais qu'importe au fond, une victime est toujours une victime. Ceci me rappelle le Liban, la Yougoslavie, le Rwanda, pays à peuples dominés par leurs monstres intérieurs, d'abord leurs dirigeants mais pas uniquement les dirigeants, une bonne partie de la population aussi. C'est ce qu'on dénomme la barbarie.

[220]

La barbarie a toujours existé, elle est présente potentiellement au cœur de chaque être humain. La civilisation est une lutte constante contre la barbarie.

Je pense qu'il faut se donner au niveau international les moyens policiers, c'est-à-dire militaires, de ramener à la raison les dirigeants et les peuples dominés

par leurs monstres intérieurs. Ceci fera des victimes, mais devrait en faire beaucoup moins que le laisser faire actuel.

Mon point de vue est celui d'un intellectuel occidental plus ou moins en sécurité (car on ne peut oublier si facilement les attaques terroristes du 11 septembre 2001 à New York), loin des lieux de conflits, qui se fait peu d'illusions sur la possibilité de réalisation à court terme de ce qu'il propose : un gouvernement international démocratique et fort, pouvant imposer la paix et régler selon des principes de justice et d'équité, les situations problématiques.

Je ne me fais pas d'illusions mais demeure malgré tout un humaniste, même si je suis un philosophe épicurien, qui sait que chaque individu ne possède que sa propre vie, qu'elle est courte et qu'il vaut mieux en profiter au maximum en vivant à l'abri des barbares. J'apporte ma très modeste contribution au débat par ce court texte.

15. Un mot sur l'immigration

En écoutant les actualités à la télévision, il était question de l'expulsion d'une famille algérienne. Le moratoire sur l'expulsion des ressortissants algériens ayant été levé, ces gens étaient considérés comme de faux réfugiés, ils devaient partir.

C'est un cas parmi d'autres, de gens du tiers-monde qui ont cru à la belle image que le bon gouvernement du Canada projette à l'étranger. Humbles ressortissants d'un pays en guerre civile, ils ont eu la chance de se sauver au Canada. Ils s'y sont intégrés, ont travaillé pour vivre, ont eu un enfant, se sont fait des amis ; ils attendaient depuis sept ans que l'on statue sur leur cas.

[221]

Il est vrai que le Canada ne peut pas recueillir toute la misère du monde. Il est vrai que le Canada doit donner priorité aux véritables réfugiés dont la sécurité individuelle est menacée dans leur pays d'origine. Il est vrai que la guerre civile s'est quelque peu atténuée en Algérie, au moment où j'écris ces lignes.

Cependant, il est aussi vrai que le Canada devrait faire en sorte que sa réputation à l'étranger ne soit pas surfaite, qu'elle corresponde à une véritable générosité pour les plus démunis.

Comme le Canada en général, et le Québec en particulier sont des pays qui ont besoin de l'immigration pour se développer, ils doivent donner la chance aux immigrants de fait, qui ne mettent pas la sécurité du pays en jeu, qui ne font pas de criminalité et qui, de surcroît, se sont bien intégrés au marché du travail et à la culture d'ici.

Le Canada a raison de favoriser le regroupement des familles, les immigrants investisseurs ainsi qu'une immigration sélectionnée pour ses compétences sur le marché du travail. Mais il faut faire plus. Il faut reconnaître la dignité de chaque personne qui, par son comportement sur notre territoire, mérite de devenir un des nos concitoyens ou concitoyennes.

J'ai quelques réserves face aux Algériens, ce sont des gens de l'Islam qui ont rejeté la France pour réaliser un État arabophone socialiste qui a échoué lamentablement. L'Algérie a été un pays dominé par ses monstres intérieurs, un endroit peu fréquentable. Mais ceci finira par changer, ce que je leur souhaite. « Tout passe », heureusement, comme le disait le philosophe Héraclite d'Éphèse dans l'Antiquité. Même les civilisés européens sont tombés dans la barbarie grâce aux bons soins des descendants des Germains et des Romains, quelques années avant le milieu du XX^e siècle.

D'ailleurs, ce n'est pas un peuple qui frappe à notre porte, mais des individus mal pris et terrorisés. J'aurais toujours plus d'admiration pour les gens qui ont aidé la juive Anne Frank et sa [222] famille que pour ces autres Hollandais qui les ont dénoncés et, indirectement, les ont fait exécuter par les nazis.

Dans ce cas-ci, la situation n'est probablement pas aussi dramatique, mais rompre des gens, briser des vies n'est jamais acceptable.

Je ne crois pas que nous ayons aujourd'hui un problème de sur-immigration au niveau du nombre global d'immigrants et surtout pas au niveau de l'immigration francophone au Québec. Même si c'était le cas, il faudrait quand même faire bien attention de toujours agir avec humanité et générosité.

16. Mes amis les écologistes

Un jour, ayant rencontré à un souper entre amis la fille d'un de mes amis, une charmante jeune femme au début de la vingtaine, scientifique de formation, je fus très surpris de ses propos.

Je la savais écologiste, mais je ne savais pas qu'elle était contre l'abattage et le commerce d'arbres de Noël.

Qu'une personne soit végétarienne, je peux comprendre même si je n'ai pas fait ce choix. Qu'une personne désire protéger l'environnement, je suis tout à fait en accord. Je suis moi-même environnementaliste à mes heures.

J'ai payé à mes propres frais une fosse septique assez dispendieuse pour protéger la rivière qui passe devant ma maison. Je m'oppose à toute destruction injustifiée du milieu naturel, par exemple le harnachement de chutes sur des rivières qui ont beaucoup plus de potentiel écotouristique qu'hydroélectrique. Je fais du recyclage de déchets même si j'habite dans un village au cœur de la forêt.

Cependant, comme philosophe, je pense que s'il faut protéger notre environnement, il faut le faire dans une perspective humaniste. Les bébés phoques n'ont pas plus d'importance que les enfants ; les arbres n'ont pas plus d'importance que les hommes. Si l'être humain doit avoir un rapport harmonieux avec la nature, car la nature est notre mère, comme le pensaient les autochtones, [223] l'être humain a parfaitement le droit d'en utiliser toutes les ressources d'une façon judicieuse pour assurer sa survie, son progrès matériel et culturel.

Les problèmes de répartition de la richesse au niveau international et national sont aussi importants que les problèmes écologiques. Établir la paix sur notre planète est aussi important que de lutter contre la pollution de l'air et de l'eau.

Cependant il est clair pour moi que les écologistes ont très souvent raison. Il est vrai que l'on est en train de détruire la planète que nous habitons et qu'il faut individuellement et collectivement, c'est-à-dire politiquement au niveau international, agir.

Le traité de Kyoto sur la lutte contre le réchauffement de la planète n'est qu'un humble début. Il faut mettre un terme aux tergiversations, tenter de ramener

à la raison la grande bourgeoisie américaine capitaliste et tous les tenants du développement économique à n'importe quel prix. Il faut favoriser le développement durable.

Il faut faire en sorte que le combat de certains marginaux dans la société capitaliste avancée devienne le combat de la masse dans ces mêmes sociétés et qu'il s'étende même au tiers-monde. Le problème est planétaire.

Il faut faire des pressions politiques sur nos gouvernements démocratiques. Il faut changer notre comportement de consommateur : moins de grosses voitures polluantes, utiliser plus les transports en commun. Ceci peut être une pression économique très efficace contre les capitalistes destructeurs de la planète.

Il n'est pas nécessaire de changer du tout au tout notre mode de vie ; il faut le modifier d'une façon intelligente : moins de consommation inutile dans les pays capitalistes avancés, un accès à plus de consommation nécessaire dans le tiers-monde capitaliste ou socialiste, un plus grand souci du développement durable et du bonheur national brut (B.N.B) plutôt que du produit national brut (P.N.B.).

[224]

17. Souvenir d'un procès

Je me suis retrouvé par hasard à assister à un procès en cour d'appel du Québec, le procès d'un de mes amis devant se dérouler dans la même salle par après, nous devions attendre.

J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt les plaidoiries des différents avocats. Je me suis tapé cinq heures d'écoute attentive pour bien comprendre ce dont il était question.

Il s'agissait du cas d'un individu qui avait frappé avec son automobile une jeune femme, individu ayant les facultés affaiblies à cause d'une médication et non de l'alcool d'après son propre témoignage, et qui s'était enfui après le fait, n'ayant pu se présenter aux policiers immédiatement après le fait, n'ayant pas conscience d'avoir causé cet accident d'après son témoignage (appuyé ultérieurement par le psychiatre le défendant). L'individu en question avait finalement plaidé coupable à une accusation de fuite après un accident et avait été condamné à neuf mois de prison (en résidence surveillée chez lui).

Un avocat éminent et fort connu essayait de convaincre les juges que son client, le coupable avoué, avait été mal défendu par ses avocats en première instance, lesquels lui avaient conseillé de plaider coupable. Il demandait un nouveau procès devant jury.

Je ne sais pas si ce brillant avocat a réussi à convaincre les juges, mais il ne m'a pas convaincu. ⁶⁰

Je me faisais la réflexion suivante : une personne qui a tué une autre personne, même si c'est accidentellement, qui ne s'est pas arrêtée après l'accident, mais a fui, ne serait-ce que par panique, est bien malvenue de se plaindre de quelques mois de résidence surveillée. On a ici un bel exemple de justice plus attentive aux droits des criminels qu'à ceux des victimes.

[225]

C'est un exemple parmi beaucoup d'autres qui nous fait comprendre pourquoi les citoyens qui se préoccupent de justice sont inquiets.

Je ne mets aucunement en doute la bonne foi des différents acteurs du système judiciaire, je fais simplement remarquer que c'est un problème systémique, le système est plus attentif aux droits des criminels qu'à ceux des victimes. Ce qui m'inquiète comme citoyen et me fait réagir comme philosophe.

18. Les meurtriers que j'ai connus

Bien que je ne provienne pas d'un milieu particulièrement criminogène, j'ai connu personnellement trois meurtriers : un ex-motard criminalisé, une prostituée et un commerçant de drogue.

Le motard criminalisé avait, avec ses acolytes motards, provoqué délibérément un accident de moto qui a coûté la vie à deux motards d'une bande rivale. Il n'a jamais été inquiété par la justice.

La prostituée, ayant pris panique devant un client violent, en a été quitte pour quelques années de prison.

⁶⁰ J'ai su par après, grâce à la télévision, que les juges dans ce procès avaient maintenu la sentence de première instance.

Le commerçant de drogue qui a vécu toute sa vie adulte de ce commerce a un jour tué sa petite amie ; après une quinzaine d'années de prison, il s'est retrouvé libre.

Voilà le type de justice qui prévaut dans mon propre pays et je ne parle que des cas que j'ai connus personnellement.

Je ne suis pas un partisan à outrance de la peine de mort ; je me soucie toutefois de justice et non seulement de sécurité publique et de budget du système carcéral.

Je suis pour la réhabilitation des criminels, mais sûrement pas en sacrifiant toute justice. Une vie humaine devrait valoir plus que quelques années de prison. Et de quelle prison parle-t-on ? Pas celle du XIX^e siècle où les détenus croupissaient [226] dans des cages, dans des conditions effroyables, mais de celle du XXI^e siècle avec télévision, ordinateur, visite contact, etc.

Ce qui devrait être une punition n'est qu'un mauvais moment à passer dans une carrière de criminel, une punition, en somme, toute relative.

Les gens du système judiciaire « devraient » s'opposer à ce que la télévision d'État révèle au grand public par des émissions ce qu'il en est réellement de la justice en ce pays : une police plus ou moins efficace, un système judiciaire qui va cahin-caha, un système carcéral qui n'a rien pour décourager la criminalité et un système de libération conditionnelle scandaleux.

Heureusement nous vivons dans une démocratie et de ce fait avons la possibilité d'être informés par les médias.

Certains croiront peut-être que j'exagère, que je caricature. Ils ont peut-être en partie raison. Mais là où ils ont tort, c'est de croire que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Une société démocratique devrait être, autant que faire se peut, une société où les citoyens peuvent avoir confiance à la justice pour être protégés de la criminalité, une société au moins aussi attentive aux droits des victimes qu'aux droits des criminels, ce qui est loin d'être le cas actuellement.

Je ne suis pas un partisan de la loi et l'ordre, mais un humaniste de gauche et malgré ça, je suis inquiet.

Nous vivons dans une société sans répression ou presque. Heureusement cependant que nous ne sommes pas dans une société aussi criminogène que les

États-Unis, car nous péririons rapidement sous les balles de la multitude d'antisociaux générés par ce mauvais système social inégalitaire où tout un chacun est armé.

19. Ces gens de l'Islam pourraient être mes amis...

Je regarde toujours la réalité socio-politique actuelle à la lumière de l'histoire.

[227]

À une certaine époque de l'Antiquité, il y avait l'Empire romain contrôlé par un empereur, ayant plus ou moins un bon jugement, qui tentait de maintenir l'Empire pour des raisons politiques, économiques et de prestige. Il y avait aussi les Barbares, une menace plus ou moins grande selon l'époque.

Aujourd'hui, après la chute de l'empire soviétique, il ne reste que l'empire américain face aux barbares de l'Islam. Si j'ai qualifié de barbares les gens de l'Islam, ce n'est pas pour des raisons génétiques, mais des raisons de comportement collectif comme les Allemands ont été des barbares à l'époque du nazisme, les Italiens à l'époque du fascisme, les Latino-Américains à l'époque des dictatures militaires de droite. Aucune dictature ne tient sans un certain soutien de la population.

La barbarie de l'Islam est due en partie à ses dirigeants politiques, en partie à l'attitude de la population en général qui adhère à un Islam ultraconservateur, théocratique, ayant beaucoup de ressentiment face à l'occident, ressentiment justifié en partie seulement. L'Islam n'est pas l'islamisme, mais l'est beaucoup trop en fin de compte.

Ces gens nous haïssent beaucoup plus qu'ils nous aiment, nous les occidentaux. Ils aimeraient être libres et riches comme nous, mais refusent fondamentalement nos valeurs, l'égalité entre les hommes et les femmes, la liberté de pensée, la société laïque, la démocratie, qui ont mené à cette liberté et à cette richesse. Ceci peut changer, mais pour le moment, ils sont une menace à notre civilisation, pas uniquement à l'économie capitaliste contrôlée par les multinationales, ce qui serait un moindre mal.

L'empereur, Bush le second, est plus ou moins compétent ; il est surtout très influencé par les multinationales du pétrole et par le complexe militaro-industriel américain. S'il veut la guerre, nous avons toutes les raisons de penser qu'il la fera. Son père l'a faite et le fils la refera.

Comme citoyen d'une région périphérique de l'empire, nous aurions toutes les raisons de penser que, s'il est vrai qu'il faut se [228] protéger des barbares, la stratégie imposée est une mauvaise stratégie. C'est une stratégie à courte vue qui va indisposer encore plus les masses arabo-musulmanes face à l'Occident.

Les États-Unis d'Amérique ne sont pas menacés directement par Saddam Hussein, les Israéliens peut-être. L'équilibre du monde arabe en sera perturbé encore plus, en cas de guerre : les régimes arabes alliés, ayant encore moins de soutien populaire car amis des États-Unis, devront être encore plus répressifs. Comme il n'est pas possible de tous les écraser militairement, ni souhaitable à cause du coût humain, une autre politique serait souhaitable, une politique axée sur la paix, la coopération, exigeant des gouvernements de ces pays le développement social à l'intérieur du monde islamique.

L'Empire étant ce qu'il est, dirigé de la façon dont il est dirigé, nous avons toutes les raisons d'être inquiets même si le risque est calculé ; c'est de la vie de beaucoup d'Irakiens dont il est question et même peut-être de nos propres vies de Nord-Américains.

Comme individu, citoyen du Canada, Québécois, que pouvons-nous y faire ? Manifester pacifiquement notre désaccord...

Comme je le disais à mon frère Gaston, au moment de la première guerre avec l'Irak, celle qui n'a pas été terminée par Bush Premier : « Si cela tourne mal, rappelle-toi que nous avons des amis au Mexique ».

Mourir pour défendre la civilisation occidentale , peut-être. Mourir pour défendre les intérêts des compagnies américaines, jamais.

20. Je suis un pauvre par choix

J'ai toujours été préoccupé, comme philosophe, par la répartition de la richesse et, comme citoyen, par la répartition des impôts. J'ai retrouvé dans la revue L'Actualité, un tableau sur la répartition de l'impôt par rapport aux revenus chez les contribuables québécois, du plus grand intérêt.

[229]

L'étude porte sur l'année 2000 et sur 5 504 021 contribuables. On y apprend, quant aux revenus que 50,6% des contribuables ont un revenu inférieur à 20 000 \$ par année ; 35,7% ont un revenu entre 20 000 et 50 000 \$ par année ; 13,7% ont un revenu au-delà de 50 000 \$ par année. On y apprend d'autre part que le groupe « pauvre » paie 4,4% des impôts, que le groupe « moyen » paie 39,2% des impôts et que le groupe « riche » paie 56,4% des impôts.

Si cette étude reflète bien la réalité, ce qui devrait être le cas, elle nous révèle qu'il y a beaucoup plus de « pauvres » au pays du Québec que l'on croyait. En effet, si l'on tient compte du coût de la vie, 20 000 \$ et moins par année est loin d'être le pactole. Il est vrai qu'une partie de ce groupe est sans doute formée de gens comme moi qui n'ont qu'eux-mêmes comme responsabilité financière et qui vivent dans leur maison déjà payée à la campagne ou dans leur petit appartement en ville. Les sociologues et travailleurs sociaux parlent d'un 20% de pauvreté habituellement. Cependant les chiffres étant ce qu'ils sont, ils ne mentent probablement pas, ces gens paient 4,4% des impôts et c'est très bien ainsi.

Quant à la classe moyenne, formée en très grande majorité de travailleurs de toutes sortes, 35,7% des contribuables, elle paie 39,2% des impôts, ce qui est assez bien. Peut-être pourrait-on baisser un peu leurs impôts, mais certainement pas au prix d'un renoncement à tous nos acquis sociaux : systèmes de santé universel et gratuit, système scolaire plus ou moins gratuit et largement accessible à tous. Quant aux « riches », ils sont peu nombreux, 13,7% des contribuables, et payent beaucoup d'impôts, 56,4% du total, ce qui va au-delà de mes espérances de « communiste de cœur ». Ceci montre que nous vivons dans une société capitaliste sociale-démocrate et c'est très bien ainsi.

Je vais continuer à lutter pour préserver ce modèle de société. J'aurais moi-même pu appartenir au groupe des « riches », à la fin [230] de ma carrière de professeur au cégep. J'ai choisi plutôt de travailler à mi-temps, de gagner la moitié moins et de payer les impôts des gens de la classe moyenne. Rien n'empêche les « riches » d'en faire autant s'ils désirent payer moins d'impôts.

Ce n'est pas un hasard si je choisis de vivre au Québec, dans un Québec social-démocrate, plutôt qu'aux États-Unis, société capitaliste néo-libérale. Je ne suis pas un médecin capitaliste, mais un intellectuel socialiste. Je ne changerai pas.

Je crains cependant que mes concitoyens se laissent entraîner par le chant des sirènes néo-libérales, chantres des privatisations, de la réduction du rôle de l'État, de la déréglementation et de la mondialisation. Que puis-je y faire ?

D'une part, faire ce que j'ai toujours fait, protester verbalement et par écrit pour tenter de convaincre mes concitoyens, ce qui est le principal avantage de la démocratie.

D'autre part, vivre selon mes idées de jeunesse, ne pas renoncer à mes rêves ; demeurer l'ami d'Épicure et de Marx.

21. À mes amis pauvres qui sont de riches amis

J'ai un ami, professionnel retraité, qui sans qu'il en découle d'une mauvaise volonté de sa part et pour des raisons personnelles doit se contenter pour vivre matériellement des prestations de la sécurité du revenu. Il s'agit d'une maigre pitance versée par l'état québécois, comme dernier recours, à ceux qui sont dans le besoin pour différentes raisons. Ceci permet de survivre matériellement tout en les maintenant bien au-dessous du seuil de la pauvreté (50% de ce seuil).

Monsieur Michel Chartrand, vieux syndicaliste de gauche bien connu, a bien raison de militer pour un revenu minimum de citoyenneté, accessible à tous les citoyens, et permettant à tous de vivre dans la dignité.

[231]

Cet ami est peut-être pauvre matériellement, mais il ne l'est pas intellectuellement. C'est, à sa manière, un philosophe stoïcien qui a su faire bon cœur contre mauvaise fortune.

Comme un autre de mes amis, Calu, qui a été longtemps dans la même situation, comme un des mes cousins, Laval, comme un des mes voisins, Henri, comme tant d'autres qui ont appris par la force des choses à vivre avec peu ; ils m'ont enseigné la simplicité au niveau de la consommation.

Cet ami, le professionnel retraité, m'a fait réaliser que l'on peut vivre en l'an 2000 avec 6 700 \$ par année. Il suffit de vivre dans un logement modeste et d'éliminer toute consommation de biens inutiles, savoir profiter des services culturels gratuits comme les bibliothèques, la radio, la télévision, profiter des spectacles gratuits présentés durant les divers festivals.

Pour la nourriture, lorsque l'on a tout son temps, il s'agit de faire le tour des marchés d'alimentation et d'acheter ce qui est en vente. Il faut avoir un budget quotidien et le respecter. Il n'est pas encore ici nécessaire d'aller aux soupes populaires ou aux comptoirs alimentaires, mais ceci demeure un recours de dernière instance pour ceux qui n'ont pas d'autres alternatives.

La pauvreté, pour quelqu'un qui dispose de toute sa tête et qui n'est pas sous la dépendance de l'alcool ou des drogues, n'est que pauvreté relative dans les sociétés riches comme le Québec.

Malgré ça, même si je vis moi-même la simplicité volontaire, avec plus du double du revenu de cet ami en ce moment, je n'en pense pas moins que l'État devrait faire plus, surtout pour les familles ayant des enfants.

Il est scandaleux que dans une société riche, il y ait tant d'enfants pauvres, l'État doit mettre l'argent où les besoins sont les plus criants ; l'État doit assurer à tous un minimum vital permettant une vie dans la dignité.

L'individu pour sa part aurait tout avantage à lier moins son bonheur à la surconsommation de biens inutiles. C'est sans doute [232] beaucoup demander, mais c'est la voix du bon sens, ce que les philosophes appellent sagesse.

22. Pour une fois, je suis majoritaire

Au sein de la société québécoise comme dans la plupart des sociétés, il y a un groupe majoritaire et des groupes minoritaires. Dans toute société démocratique, société de droit reconnaissant à chacun des droits et devoirs, un débat intergroupe

se poursuit qui prend souvent la forme d'une lutte pour la reconnaissance des droits des minorités.

Je ne dis pas que les gens des minorités ont tort de défendre leurs dossiers afin d'obtenir justice. Je dis simplement que ces dossiers doivent être évalués à leur mérite par les tribunaux tenant compte des chartes des droits et libertés. Je dis aussi qu'à la limite, c'est à l'ensemble de la population de se prononcer démocratiquement sur les dossiers qui sont un enjeu fondamental de société.

Je suis un homme blanc hétérosexuel occidental, québécois francophone de souche qui vit en français, citoyen d'une société démocratique qui appartient au groupe majoritaire au Québec.

Je peux comprendre que les diverses minorités puissent avoir des demandes légitimes.

Je peux comprendre que les femmes, lesquelles ne sont pas une minorité proprement dite, puissent exiger l'égalité homme/femme leur permettant un plein épanouissement. Je suis tout à fait d'accord.

Je peux comprendre que les homosexuels, étant un groupe minoritaire, aient parfois des craintes justifiées quant à leur intégration sociale. Je leur fais remarquer que s'il est vrai que la société doit respecter leur choix au niveau de la vie privée comme dans le cas des hétérosexuels d'ailleurs, elle n'a pas à leur accorder des privilèges indus.

[233]

Je peux comprendre que les diverses ethnies qui sont minoritaires peuvent vouloir légitimement conserver leur culture propre. Un Italo-Québécois peut tenir légitimement à sa culture italienne tout comme un Libano-Québécois à son Islam, ceci dans la mesure où ils acceptent les valeurs démocratiques communes. Je ne prône pas l'assimilation, je prône l'intégration.

Je peux comprendre que la communauté anglophone de souche ait des droits particuliers tout comme les Amérindiens d'ailleurs, droits découlant de l'histoire, étant les descendants des peuples fondateurs. Je pense cependant qu'il est préférable de regarder vers l'avenir en commun plutôt que de toujours vouloir réécrire le passé. Les Français seraient bien malvenus de poursuivre les Italiens à cause des séquelles de l'Empire romain ; il en est de même ici pour les

autochtones par rapport aux rois de la Nouvelle-France ou des Québécois francophones par rapport à la monarchie anglaise du XVIII^e siècle. Il faut savoir mettre un terme aux récriminations du passé pour aménager le mieux possible le présent.

Même si j'appartiens au groupe majoritaire, je pense qu'il faut reconnaître honnêtement les droits des individus appartenant aux groupes minoritaires et œuvrer en toute bonne foi avec ces gens pour créer la société la plus juste et la plus respectueuse de tous et chacun.

23. Mon Québec à moi

Je suis d'abord un Québécois, un francophone habitant le territoire du Québec, partisan d'un Québec francophone, indépendant et socialiste. Comme Pierre Vallières qui a été mon maître à penser, j'aurais voulu que nous ayons notre propre pays, que nous cessions d'être un peuple sans histoire et sans dignité, que nous cessions d'être des nègres blancs d'Amérique.

C'est ce que je voulais, il y a trente ans. Ce que je voudrais encore aujourd'hui lorsque je rêve. Mais je rêve de moins en moins et j'analyse plus rationnellement la situation. J'analyse le [234] rapport de forces en présence, d'un côté la bourgeoisie capitaliste américaine, anglo-canadienne et, il faut bien le dire, québécoise francophone, de l'autre, le bon peuple, passablement embourgeoisé dans sa majorité, qui tient à son propre confort, qui craint, avec raison, de perdre ce qu'il possède déjà.

Il y a bien une minorité d'idéalistes qui serait prête à prendre le risque, les indépendantistes « purs et durs », 30% de la population d'après les statistiques, ce qui est d'ailleurs peut-être une surestimation.

Même si 40% des gens ont voté pour la souveraineté/association en 1980, et 50% des gens pour une souveraineté/association plus édulcorée en 1995. Même si un peu plus de 50% votait pour une souveraineté/association dans un avenir rapproché, ce qui est loin d'être certain, ceci ne ferait pas du Québec un pays indépendant, mais assurerait un peu plus d'autonomie tout au plus.

Le temps ne joue pas pour nous, les indépendantistes, il joue contre nous. Le visage ethnique du Québec change. Ayant de moins en moins d'enfants, nous devons en importer ; nous importons en même temps, les parents de ces enfants

qui ne sont pas de mauvaises personnes, mais qui n'ont aucun intérêt à se ranger du côté de notre minorité qui a fort peu de chances de gagner.

Le Québec est une société de plus en plus intégrée à la grande société nord-américaine, voire même la société mondiale. Le processus de mondialisation économique semble irréversible. Il y a possibilité de tenter de contrecarrer la mondialisation économique par une mondialisation politique des forces d'opposition où les gouvernements des différents états souverains pourraient intervenir jusqu'à un certain point.

Cependant, il serait bien illusoire aujourd'hui de penser qu'il est possible de réaliser un Québec français, libre et socialiste. Le Québec français, il est possible de le conserver ; le Québec libre ne peut être qu'un Québec intégré avec plus d'autonomie à l'intérieur d'un Canada renouvelé ; le Québec socialiste, il sera très [235] difficile de conserver notre Québec social-démocrate dans la conjoncture présente.

Comme citoyen de ce pays qui n'en est pas un, comme citoyen d'une société distincte qui tient à sa distinction, je vais toujours lutter personnellement par tous les moyens démocratiques pour un Québec français, le plus autonome possible et franchement social-démocrate et je tenterai de convaincre mes concitoyens de faire de même. C'est tout ce que je peux faire malheureusement.

[237]

Fragments de philosophie existentielle

Troisième partie

Propos à bâtons rompus d'un philosophe sans prétention

[Retour à la table des matières](#)

[239]

Autobiographie intellectuelle

Un mot de présentation de mon autobiographie intellectuelle

[Retour à la table des matières](#)

Comme je crois depuis fort longtemps, qu'un individu philosophe est le fruit de son milieu et de son époque, je crois pertinent de revenir sur l'histoire de ma propre vie pour mieux me comprendre. Il ne s'agit pas ici de faire une autobiographie complète de ma vie, mais de considérer les événements les plus significatifs au niveau de mon évolution intellectuelle sur le plan de mes idées philosophiques.

L'individu est sans doute aussi façonné par sa propre psychologie. Il m'est cependant beaucoup plus difficile d'évaluer moi-même cet apport.

Je vais donc revenir sur les différentes étapes de ma vie en étant le plus lucide et le plus honnête possible. Par ce récit je tenterai de mieux préciser mes positions philosophiques passées et actuelles.

Je croyais n'avoir que mes souvenirs pour me guider dans mon récit. Heureusement j'ai retrouvé dans mes papiers quelques documents officiels, dossiers académiques, passeports, plan de cours qui m'ont grandement aidé à reconstituer mon histoire personnelle. De plus mes écrits publiés comme les non publiés m'ont été d'un grand secours pour mener à bien cette tâche.

J'espère intéresser mon lecteur...

[240]

Enfance (1950-1962)

[Retour à la table des matières](#)

Je suis né dans un hôpital de Québec et j'ai vécu mes cinq premières années à St-Michel de Bellechasse avec ma mère, mon frère Simon et ma grand-mère maternelle Clara. Heureux temps béni de l'enfance s'il en est un.

À l'âge de cinq ans, ma mère qui était veuve depuis plus de trois ans a épousé en secondes noces Gérard, un homme plus âgé qu'elle d'une quinzaine d'années, un entrepreneur en construction de la région de Montréal, le seul père que j'ai connu.

Nous avons déménagé à Laval-des-Rapides où j'ai vécu une trentaine d'années. J'ai fait mon cours primaire dans cette banlieue tout compte fait assez sympathique. Grâce au remariage de ma mère, j'ai vécu avec oncle Lucien, le frère de mon père, jusqu'à son décès lorsque j'étais moi-même devenu un véritable adulte, autour de trente ans. Cet homme a eu beaucoup d'influence sur moi, il a été pour moi, ce que Socrate a été pour Platon. Ce n'était pas un intellectuel diplômé, c'était un simple sage populaire, un véritable humaniste partisan de la justice sur un plan social, critique des gouvernements qui servent plus l'intérêt des riches et des puissants que de l'ensemble de la population, un communiste humaniste sans le savoir. Sur un plan personnel, il était un stoïcien qui avait su affronter l'adversité tout en sachant demeurer heureux comme un bon épicurien. C'est beaucoup plus tard que j'ai compris tout cela. J'ai cependant une certitude, enfant on apprend autant par l'exemple que par les discours tenus par les adultes. J'étais un enfant anxieux qui réussissait plus ou moins bien à l'école.

L'école des années cinquante au Québec était à l'image du Québec duplessiste, une école autoritaire où le clergé était omniprésent. L'idéologie qui y était véhiculée était le Christianisme dans sa version traditionnelle, une religion plus axée sur la peur de l'enfer que sur l'amour de Dieu pour l'humanité, une religion plus préoccupée de la présence du mal que de celle du bien dans le

monde. J'étais non seulement anxieux, mais impressionnable. Je pris cela très à cœur, beaucoup trop avec le recul.

[241]

Ma mère venait d'une famille très religieuse, elle avait quatre frères prêtres et deux sœurs religieuses. Sans être dévote, sa vie a toujours été guidée par la religion, une religion faite de bonté et d'amour du prochain. Sans juger ceux qui étaient différents d'elle, elle a toujours fait tout ce qui était en son pouvoir pour comprendre et aider les autres. Par sa vie plus que par ses discours, elle m'a appris à être ouvert aux autres, à être bon avec eux et surtout à ne jamais désespérer des gens et à croire en l'avenir. C'était une éternelle optimiste, ce qui aide beaucoup à traverser les difficultés de l'existence.

Mon père était un homme de peu de paroles qui avait du courage. Il a tout fait ce qu'il a pu pour permettre à ses enfants de développer leur plein potentiel. Malgré un revers de fortune autour de la cinquantaine, étant dans l'obligation d'abandonner la construction pour redevenir simple menuisier d'entretien, nous n'avons jamais manqué de rien et nous avons tous, ses enfants, eu la possibilité de faire les études universitaires de notre choix. Nous n'étions pas riches à la maison, mais nos parents croyaient en l'éducation ; c'est l'héritage qu'ils voulaient nous laisser. Je leur en serai toujours très reconnaissant.

Adolescence (1962-1966)

[Retour à la table des matières](#)

À douze ans, je suis entré au collège classique, au Collège St-Paul dans le Nord de Montréal, pour avoir une bonne éducation et devenir prêtre comme les oncles de la famille de ma mère. J'étais un adolescent studieux qui investissait beaucoup d'efforts dans ses études obtenant des résultats scolaires plutôt mitigés. Ma matière académique la plus forte était la religion, j'ai été en dixième année le plus fort de toute ma promotion en cette matière.

Malgré tout, j'aimais les études ainsi que la vie parascolaire. Je m'y suis fait des amis, j'ai participé à des activités de groupe, j'y ai fait du théâtre.

Un professeur m'a particulièrement influencé, c'est l'abbé Ménard, mon professeur de français et de latin en huitième [242] année, mon directeur de conscience durant toutes ces années et l'adulte responsable du groupe parascolaire C.D.R. avec lequel j'ai tourné un film, participé à des camps d'été du type scout et à diverses activités culturelles.

Jacques Ménard était un prêtre catholique qui témoignait de sa foi en se consacrant totalement à l'éducation des jeunes dont il était responsable. Comme théologien suscité par Vatican II, chez lui, pas d'insistance sur l'enfer et sur l'omniprésence du péché d'impureté, il insistait plutôt sur un appel au dévouement pour son prochain et un dépassement de soi-même. Son Christianisme était un Christianisme de témoignage même si vers la fin de mon secondaire j'ai perdu la foi, j'aurai toujours pour cet homme la plus grande estime.

Avec le début des années 60, c'était au Québec la Révolution tranquille, la prise en main par l'état des institutions hospitalières et éducatives, un interventionnisme plus grand dans l'économie pour favoriser le développement du Québec.

Ces changements institutionnels ont favorisé des changements culturels : laïcisation des institutions, déchristianisation au niveau des mentalités, développement de l'idéologie individualiste. J'étudierai d'ailleurs plus tard avec beaucoup d'intérêt l'évolution idéologique du Québec et j'en ferai un de mes principaux objets de recherche et d'enseignement.

Pour en revenir à cette période où j'étais étudiant au secondaire classique, je me souviens d'être entré au collège comme un chrétien traditionnel, à 12 ans, être devenu un chrétien ayant une vision plus positive de la réalité humaine et de Dieu dans les années suivantes pour en venir à douter, vers les 15-16 ans, de la vérité du christianisme.

L'étude des sciences, proposant une vision différente de l'univers, l'étude de l'histoire montrant l'indignité des hommes d'Église et le relativisme culturel religieux, les positions réactionnaires de l'Église catholique sur le plan de la morale sexuelle, tous ces facteurs expliquent mes doutes à l'époque sur le plan religieux, mon Christianisme s'étant beaucoup affadi.

[243]

Études supérieures, cours collégial (1966-1969)

[Retour à la table des matières](#)

C'est au cégep, durant mon cours préparatoire à l'université, que j'ai découvert la philosophie. En 1967, mon premier professeur de philo M. Yves Michel Beaulieu a su par ses cours magistraux portant sur les grandes questions philosophiques tout en intégrant quelques repaires historiques, susciter chez moi un profond intérêt pour la philosophie que j'ai toujours conservé... Je me souviens d'un travail qu'il m'a fait faire sur le Discours de la méthode de René Descartes que j'avais particulièrement bien réussi à son grand étonnement. Je me souviens aussi d'avoir lu et étudié le philosophe existentialiste chrétien Nicolas Berdiaev qui traitait du rapport entre la philosophie et la religion. Je me souviens surtout que c'est à ce moment de ma jeune vie que j'ai décidé de consacrer ma vie à la philosophie. Choix que je n'ai jamais regretté par la suite.

Pour moi la philosophie n'était pas qu'un savoir parmi d'autres, mais un art de vivre. Le philosophe est une personne qui aime et recherche la sagesse, c'est-à-dire une personne qui utilise sa raison au mieux pour passer à travers les vicissitudes de l'existence.

J'étais heureusement dans une bonne institution, le Collège St-Paul devenu en 1968 le cégep Bois-de-Boulogne, où la qualité de l'enseignement de la philosophie était remarquable. J'y ai suivi neuf cours de philo, cinq cours optionnels en plus des quatre cours obligatoires. Je me suis introduit particulièrement à deux grands courants philosophiques : l'Existentialisme et le

Marxisme.
Messieurs Pierre Beaudry, Aurèle Bourgie, m'ont initié à l'Existentialisme particulièrement celui de Sartre et de Camus. Messieurs Claude Péloquin et Fernando George m'ont initié au Marxisme et à la philosophie politique. J'ai aussi découvert l'œuvre de Teilhard de Chardin avec M. Aurèle Bourgie.

Ces cours m'ont suffisamment intéressé pour que je lise par la suite les œuvres complètes de ces auteurs...

[244]

À partir de cette époque, j'ai cru et je crois encore aujourd'hui que la philosophie devrait être une réflexion sur les grandes questions fondamentales que se pose tout être humain doué d'intelligence afin d'orienter son action d'une façon judicieuse. La question d'Albert Camus sur le suicide, à savoir si la vie vaut la peine d'être vécue, me semblait la plus fondamentale parmi toutes celles-ci.

La question de l'existence de Dieu et d'une vie après la mort me préoccupait aussi au plus haut point. Je n'étais plus chrétien sans être absolument athée, cette question allait me préoccuper durant toute ma vie...

J'ai aussi découvert à cette période le marxisme humaniste de Marx. Son analyse de la société capitaliste m'a semblé particulièrement juste. J'y retrouvais un écho du point de vue social de mon oncle Lucien. J'y retrouvais une analyse de la société du point de vue de ceux qui subissent le capitalisme et le pouvoir de la bourgeoisie sur leur propre vie. J'étais persuadé et je le suis encore, qu'une société plus égalitaire, plus juste est préférable...

D'ailleurs c'est à cette époque que j'ai commencé à fréquenter les socialistes de la L.S.O. (Ligue Socialiste Ouvrière, d'obédience trotskiste) ainsi que certains membres du M.S.A. (futur Parti Québécois).

À la fin de mes études collégiales, j'étais devenu un existentialiste marxiste qui conservait toujours malgré tout une préoccupation religieuse. Fréquenter les communistes ne m'empêchait pas d'aller occasionnellement à l'abbaye de St-Benoît du Lac. Je n'étais ni dogmatique ni sectaire. Je résolus de faire une demande d'inscription en philosophie à l'université.

Études en philosophie à l'UQAM (1969-1971)

[Retour à la table des matières](#)

Je me suis donc inscrit à l'UQAM, une université naissante devant être démocratique, critique et populaire. J'y ai passé deux années d'études, à faire au moins autant de politique qu'à y étudier.

[245]

Je ne veux pas dénigrer mon alma mater, mais le moins que je puis dire de l'enseignement c'est qu'il y était fort perturbé durant ces années héroïques.

Une querelle entre professeurs du département de philosophie entre les tenants d'un enseignement centré sur l'histoire de la philosophie et les tenants de l'établissement d'un programme plus d'avant-garde centré sur l'étude de l'épistémologie et de la critique de la culture inspirée par le marxisme, a finalement entraîné le congédiement de plusieurs professeurs.

Même si ce nouveau programme était excellent et qu'il a entraîné l'engagement de nouveaux professeurs très compétents, ceci a perturbé quelque peu l'enseignement.

Une structure beaucoup plus démocratique que dans les autres universités, le conseil de module, où les représentants des étudiants et les représentants des professeurs avaient parité, une structure déterminant le contenu des cours, les méthodes pédagogiques et l'évaluation des enseignements, aurait dû en théorie garantir la qualité de l'enseignement. Ceci fut loin d'être le cas : pas assez de cours magistraux, beaucoup trop de séminaires plus ou moins valables, une évaluation des étudiants plus ou moins rigoureuse. Je ne veux pas ici blâmer mes professeurs, mais je serais plutôt porté à me blâmer moi-même ainsi que mes collègues étudiants. Le pouvoir étudiant n'étant pas garant de la plus grande qualité de l'enseignement en pratique. Même si comme représentant étudiant j'étais un modéré à l'écoute du point de vue de mes professeurs, opposé aux radicaux qui voulaient marxiser encore plus l'enseignement ou le faire disparaître totalement dans sa forme magistrale, je pense, avec le recul, qu'il y a eu beaucoup de vaines agitations à ce conseil de module de philosophie.

J'ai fait en deux années un cours devant s'échelonner sur trois ans, tout en consacrant beaucoup de temps à la politique étudiante au conseil de module et à la politique au sens large (organisation des manifestations contre le bill 63 portant sur la liberté de choix de la langue d'enseignement, participation à diverses [246] manifestations de la gauche nationaliste). Heureusement qu'il y avait les avant-midis pour lire de la philosophie...

Quant à l'enseignement de mes professeurs, il y avait du meilleur et du pire. J'ai été bien initié à l'épistémologie par messieurs Jean-Paul Brodeur et Normand

Lacharité qui m'ont fait découvrir les différents courants de cette discipline savante. J'ai aussi été bien initié à l'histoire de la philosophie dans l'Antiquité, particulièrement Platon, par messieurs Yvon Lafrance et Georges Leroux, un professeur remarquable. Je me suis replongé dans l'Existentialisme avec grand intérêt, Sören Kierkegaard avec monsieur Michel Leclerc, Martin Heidegger avec monsieur Fernand Couturier.

J'ai complété ma connaissance du marxisme sous toutes ses formes, matérialisme historique, matérialisme dialectique, néo-marxisme, marxisme structuraliste critique des idéologies... Avec le recul, je pense que l'enseignement dans cette université était trop centré sur ce courant de pensée. Si l'université Laval était trop centrée sur le thomisme, l'UQAM l'était trop sur le marxisme.

Après avoir terminé les trente cours de mon Bach Spécialisé, je reçus mon diplôme, diplôme ayant une valeur relative, m'obligeant à être un bon autodidacte pour parfaire ma formation, ce que je fis le reste de ma vie...

Enseignement au cégep du Vieux-Montréal (1971-1972)

[Retour à la table des matières](#)

Ayant obtenu mon premier diplôme en philosophie, je me suis cherché un emploi de professeur de philosophie. J'ai fait des demandes dans tous les cégeps du Québec. Chance inouïe, je me suis fait engager comme professeur à la leçon (6hres/semaine) au cégep du Vieux-Montréal.

Ayant rencontré par un pur hasard le coordonnateur du département de philosophie de ce cégep au cours d'un atelier sur la philosophie dans l'Antiquité au *Congrès Mondial des [247] Philosophes de Langue Française* à l'Université de Montréal, ayant eu une brève conversation avec lui sur la philosophie de Platon, il s'est souvenu de moi au moment de téléphoner à des candidats pour enseigner le cours d'introduction à la philosophie. La session était déjà commencée, je devais me présenter en classe deux jours plus tard. Providence, hasard du destin, ma destinée comme professeur de philosophie était tracée.

Je me suis relevé les manches et j'ai travaillé beaucoup durant cette première session pour être à la hauteur... Chaque semaine, je consacrais une trentaine d'heures pour préparer mes trois heures d'enseignement. Malgré les lacunes de ma formation et mon inexpérience de l'enseignement, j'ai réussi...

Ce cours était un cours d'introduction à la philosophie (philo 101). Pour ce faire, m'inspirant de conférences suivies à l'UQAM sur l'évolution de l'idée de philosophie particulièrement celle donnée par monsieur Georges Leroux, m'inspirant de mes lectures de Jean Piaget ⁶¹, de Paul Nizan ⁶², de Jean-François Revel ⁶³, je tentais d'introduire mes étudiants à cet univers particulier qu'est la philosophie.

Pour compléter cette introduction, je l'illustrai à partir de l'étude de certains philosophes que je connaissais bien : la philosophie comme sagesse (Platon, Jean-Paul Sartre), la philosophie comme praxis sociale (Platon, Karl Marx), la philosophie comme savoir analyse (Platon, Jean Piaget).

Je fis une quinzaine de cours magistraux de une heure vingt et autant de séminaires de discussion sur les sujets traitées.

Après cette première expérience, j'ai acquis la certitude d'une part que je pouvais devenir un bon professeur de philosophie et d'autre part que je consacrerai ma vie à la philosophie.

[248]

Mon enseignement était sans doute très influencé par le milieu philosophique que j'avais fréquenté : un milieu existentialiste, celui de mes professeurs de cégep et du philosophe jovialiste André Moreau que j'avais eu la chance de rencontrer quelques fois, un milieu marxiste celui de l'UQAM. J'étais un philosophe existentialiste plus ou moins marxiste. C'est à cette époque que j'ai découvert par moi-même le philosophe Herbert Marcuse ⁶⁴ ainsi que le philosophe Pierre Vallières ⁶⁵ que j'ai eu plus tard l'occasion de rencontrer personnellement.

⁶¹ Jean Piaget, *Sagesse et illusions de la philosophie*.

⁶² Paul Nizan, *Les chiens de garde*.

⁶³ Jean-François Revel, *Pourquoi des philosophes*.

⁶⁴ Herbert Marcuse *L'homme unidimensionnel*.

⁶⁵ Pierre Vallières *Nègres blancs d'Amérique*.

Durant cette année, il y eut une querelle au département de philo du Vieux-Montréal entre les tenants d'un enseignement marxiste et les tenants d'un enseignement pluraliste plus ou moins spiritualiste représenté par le philosophe québécois André Dagenais, querelle ayant eu des échos jusque dans le journal La Presse.

Même si mes sympathies allaient plutôt aux marxistes, je n'osai intervenir étant un simple chargé de cours sans sécurité d'emploi. Je n'en étais pas moins un partisan de la liberté académique, au niveau du contenu des cours, et de l'autonomie professionnelle, au niveau des méthodes pédagogiques, ligne de conduite suivie tout au long de ma carrière qui m'a amené bien des déboires.

À la fin de l'année académique, je perdis mon emploi, dû à la diminution du nombre d'étudiants au cégep, mais j'avais maintenant l'expérience de l'enseignement et je pouvais postuler ailleurs avec plus d'atouts dans mon jeu, ce que je fis avec beaucoup de détermination. Je fus sélectionné par le Service Universitaire Canadien Outre-mer pour aller enseigner à l'île de Madagascar.

[249]

Expérience africaine (1972)

[Retour à la table des matières](#)

À la fin de l'été 1972, je suis parti pour deux ans, mais mon séjour ne dura que six mois. Ce furent six mois qui modifièrent ma vie.

Nous sommes allés d'abord en Haute-Volta (aujourd'hui Burkina Faso) où tout le groupe de coopérants SUCO devait faire un stage préparatoire de quelques semaines. Je fis mon stage d'enseignement au Centre d'Études économiques et sociales de l'Afrique Occidentale (CESAO) à Bobo Dioulasso.

Je donnais un cours de philosophie à une quinzaine d'étudiants adultes africains. Je repris d'abord les grandes lignes de mon introduction à la philosophie occidentale développées l'année précédente au Vieux-Montréal. En second lieu, je remplaçai l'étude sur les différents auteurs par un séminaire sur la société capitaliste avancée et sa culture, comparée à la société traditionnelle africaine et sa culture. M'inspirant de l'étude de Marcuse sur la société de consommation, j'ai

décrit ce qui se passait au Québec sur le plan économique, social et culturel. Mes étudiants eux avaient la tâche de m'éclairer sur la situation en Afrique de l'Ouest. Ce furent des échanges très intéressants.

J'ai appris au moins autant que j'ai enseigné. J'y ai découvert une société confrontée au colonialisme où les gens avaient les mêmes aspirations humaines qu'en Amérique, quoiqu'avec moins de moyens matériels et plus de solidarité, car moins individualistes.

Cette expérience pédagogique qui dura une trentaine d'heures m'a donné un point de comparaison indispensable entre ma propre société et sa culture et la leur. J'ai compris que tous les humains se ressemblent fondamentalement que l'essentiel n'est pas la consommation toujours plus grande de biens matériels. C'est à ce moment que je suis devenu un adepte de la simplicité volontaire que je suis toujours demeuré...

[250]

Après mon stage d'enseignement, j'ai eu la chance d'aller par train rencontrer un oncle missionnaire, le Père Alexandre Couture dans la ville de Bouaké en Côte d'Ivoire.

J'y ai compris qu'à part les missionnaires qui eux, par idéal religieux veulent vraiment aider les Africains et les aident vraiment, que la colonisation est toujours à l'avantage des coloniaux. Être blanc en Afrique noire, c'est être patron, avoir des serviteurs (esclaves) et se la couler douce. J'ai constaté aussi que l'élite noire qui remplaçait petit à petit les coloniaux ne valait pas beaucoup mieux que ses prédécesseurs et que l'Afrique noire était bien mal partie comme l'écrivait René Dumont.

Ayant été retrouver le groupe de coopérants destiné à Madagascar en Haute-Volta, nous sommes partis quelques jours plus tard pour l'Afrique de l'Est au Kenya. Nous étions en vacances en attente de pouvoir entrer à Madagascar.

Deux mois après notre départ du Québec, nous sommes arrivés à Madagascar. Il y avait eu une révolution maoïste quelques mois auparavant, nous étions en attente, ne sachant si nous pourrions enseigner un jour. Pensionnaires au Collège des Frères du Sacré-Cœur, dirigé par des Québécois à Tananarive, nous étions laissés à nous-mêmes. J'en ai profité pour lire en philosophie, sortir avec des

Malgaches et visiter les lieux, une parenthèse qui aurait été très agréable si je n'avais dû me faire opérer d'urgence pour une appendicite chez les militaires français. Deux mois plus tard, je rentrais au Québec en passant par la France. Le programme de coopération lui-même fut abandonné quelques mois plus tard et tous mes amis coopérants furent rapatriés.

Avec le recul, ce que je retiens de cette expérience, c'est que l'aide au pays du tiers-monde est plus ou moins valable pour les aidés mais très instructive pour les coopérants-aidants. J'ai beaucoup mieux compris la situation du tiers-monde, le sens des écrits de Pierre Jalée ⁶⁶ et de Frantz Fanon ⁶⁷ même si je ne crois plus à [251] leur solution révolutionnaire. J'ai vu l'importance d'une solidarité sur le plan international et je pense qu'il faut favoriser par tous les moyens possibles un meilleur partage de la richesse au niveau mondial. Je préfère être solidaire avec les pauvres et les sans pouvoir qu'avec les riches et les puissants qui les exploitent. Je suis un intellectuel solitaire qui a peu de moyens d'intervenir sauf par ses choix éthique et politique. En effet, comme citoyen dans une démocratie, on a un petit pouvoir d'influence sur nos propres dirigeants.

Après quelques mois de chômage, je pus réintégrer l'enseignement à l'été 1973.

Retour à l'enseignement au Québec (1973-1974), année difficile

[Retour à la table des matières](#)

J'ai eu d'abord la chance de pouvoir enseigner, durant la session d'été 73 au cégep St-Jean-sur-Richelieu, un cours portant sur les conceptions de l'homme en philosophie (philo 301), suivi d'un cours sur l'éthique (philo 401).

J'ai centré mon cours d'anthropologie philosophique sur l'étude d'auteurs modernes ayant une grande influence sur la conception que l'on peut se faire de l'être humain dans la culture contemporaine : Sigmund Freud, Karl Marx, Herbert

⁶⁶ Pierre Jalée, Le pillage du Tiers-monde.

⁶⁷ Frantz Fanon, *Les damnés de la Terre*. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

Marcuse représentant les conceptions de l'être humain influencées par les sciences humaines, Sartre, représentant une conception existentialiste, Teilhard de Chardin représentant une conception chrétienne contemporaine. J'ai choisi ces auteurs pour deux raisons : leur pertinence dans la culture contemporaine et le fait que les connaisse bien. Je pensais que présenter différents points de vue sur la conception de l'être humain permettrait à chaque étudiant de se faire une idée sur cette question par lui-même. J'ai toujours cru qu'il faut penser par soi-même et que les philosophes sont intéressants dans la mesure où ils nous donnent à penser.

Ce cours fut suivi d'un cours d'éthique dans cette même perspective. Les mêmes étudiants suivaient les deux cours l'un à la [252] suite de l'autre. J'y étudiai l'éthique chrétienne traditionnelle en référence à la Bible et au Nouveau Testament, l'éthique existentialiste en référence à Jean-Paul Sartre et surtout à Simone de Beauvoir, à son livre *Pour une morale de l'ambiguïté*. J'étudiai aussi la supposée morale marxiste.

Cette expérience pédagogique de deux mois fut un franc succès pour mes étudiants et pour moi.

En septembre, j'ai eu la malchance d'être engagé six heures semaine comme chargé de cours au cégep St-Laurent. En première session, j'ai repris mon cours sur les *Conceptions de l'Être humain*, en deuxième session je repris un cours que j'avais déjà donné au cégep du Vieux-Montréal sur les *Visions du monde* en philosophie (philo 201).

Au niveau de l'enseignement avec mes étudiants tout s'est bien passé. C'est au niveau de mon rapport avec le département de philosophie que la situation s'est dégradée.

Comme dans tous les départements de philosophie où j'ai enseigné au moins une année, j'ai dû subir, tout en y participant parfois, une querelle départementale tantôt sur le contenu des cours, tantôt sur les méthodes pédagogiques, quand ce n'était sur les méthodes d'évaluation des étudiants ou d'engagement du personnel enseignant. Les philosophes sont de toute évidence des gens chicaniers et la démocratie départementale favorise ce genre de situation.

Au cégep St-Laurent, le coordonnateur ainsi qu'un groupe de professeurs n'aimaient pas le dogmatisme marxiste d'un de mes collègues, celui qui partageait le même bureau que moi. Je n'étais pas moi-même un marxiste dogmatique, mon

enseignement était là pour en témoigner. Cependant, je me suis rangé du côté de ce collègue, grave erreur stratégique. Mon contrat ne fut pas renouvelé.

Je ne pense pas avoir été traité avec justice dans cette institution.

[253]

Un comité du département sans n'avoir aucunement vérifié la qualité de mon enseignement m'a recommandé de retourner enseigner les sciences religieuses au niveau secondaire, mon seul crime était d'avoir osé demander le respect de l'autonomie professionnelle et de la liberté académique.

Malgré tout, l'année suivante, on m'a offert une charge d'enseignement (45 heures) que j'ai refusé.

Mes années suivantes au secondaire (1974-1975, 1975-1976)

[Retour à la table des matières](#)

Ne pouvant plus enseigner au cégep, je me suis consacré à plein temps les deux années suivantes à l'enseignement des sciences religieuses au secondaire, ce que j'avais fait à demi-temps durant ma période d'enseignement au cégep St-Laurent.

Tout en étant inscrit à l'UQAM en maîtrise en sciences religieuses, département duquel je n'ai que du bien à dire sur la grande qualité de son enseignement, j'enseignais un cours portant sur les faits sociaux et la pensée chrétienne ceci au niveau secondaire V.

Ma connaissance de Marx, de Marcuse m'a beaucoup servi pour décrire les problèmes sociaux des sociétés capitalistes avancées, ma connaissance de Pierre Jalée et de Frantz Fanon et mon séjour en Afrique m'ont été très utiles pour traiter des problèmes du tiers-monde, quant à la dimension religieuse, ma connaissance de l'Évangile et de la théologie de la libération m'a permis de respecter tous les objectifs du cours à dispenser.

Même s'il m'était assez difficile d'enseigner à ce niveau, j'ai réussi à vulgariser efficacement toutes ces connaissances savantes, à intéresser mes

étudiants. Certains de mes anciens étudiants que j'ai eu la chance de revoir au cégep plus tard, me l'ont confirmé.

En plus d'enseigner, je me suis occupé d'un petit cercle philosophique qui réunissait chaque semaine une dizaine d'étudiants. J'ai été aussi animateur bénévole dans un camp d'éducation politique, [254] le camp C.E.D.I. ⁶⁸ à St-Jean de Matha organisé par André Dallaire qui avait pour but la sensibilisation aux problèmes du tiers-monde.

Cette expérience pédagogique optionnelle et volontaire pour les étudiants a été un très bon outil de sensibilisation aux problèmes sociaux. Au moins deux cents étudiants y ont participé et j'y ai consacré au moins une dizaine de mes fins de semaine.

Retour au cégep, cégep Bois-de-Boulogne (1976-1977)

[Retour à la table des matières](#)

Après trois années, passées dans l'enseignement secondaire, j'ai eu la chance de pouvoir revenir enseigner la philosophie au cégep à temps plein.

Chaque année je faisais des demandes d'emploi par écrit dans tous les cégeps du Québec et des rappels téléphoniques dans les cégeps où j'avais enseigné où je connaissais des gens. Un beau matin j'appelle au département de philosophie où j'avais fait mes études pour savoir s'il y avait quelques cours disponibles à me

⁶⁸ Durant une fin de semaine, du vendredi soir au dimanche après-midi, nous simulons la lutte des classes dans un pays du tiers-monde. En un mot, il y avait une masse monétaire en argent de simulation distribué d'une façon très inégale, 80 % pour le groupe des riches (bourgeoisie), 4 participants et 20% de cette même masse monétaire pour le groupe des pauvres, 26 participants, les simples travailleurs. Tout devait s'acheter en argent de la simulation. Les pauvres devaient donc travailler à faire de l'aménagement forestier, couper des branchages, nettoyer le sous-bois pour pouvoir manger et se loger dans le chalet.

Un courtier représentant l'impérialisme tirait les ficelles de la simulation. Mon rôle d'animateur consistait à veiller au bon déroulement de l'expérience et à faire le parallèle entre les situations vécues en simulation et l'histoire sociale contemporaine.

C'est à la dure que nos groupes de jeunes, souvent sans pouvoir manger et devant passer une douzaine d'heures à l'extérieur en plein hiver, apprirent les difficultés des gens démunis, difficultés matérielles, difficultés d'organisation en syndicat, nécessité de la solidarité ouvrière. Toute violence verbale ou physique était interdite dans le cadre de la simulation.

donner. À mon agréable surprise, je suis convoqué en entrevue pour l'après-midi même.

[255]

L'entrevue se passe bien, il s'agissait d'une charge de remplacement, le remplacement du président du syndicat monsieur Claude Péloquin, un professeur remarquable qui m'avait enseigné la philosophie politique. Le comité de sélection était formé de gens que je ne connaissais pas, aucun de mes anciens professeurs n'était sur ce comité, comme cela avait été le cas quelques années auparavant.

À ma grande surprise, je reçus un appel téléphonique du coordonnateur du département quelques jours plus tard pour me demander pourquoi je n'avais pas été à la réunion du département. C'est ainsi que j'appris mon engagement.

Pour la deuxième fois dans ma carrière, la chance a joué en ma faveur, j'en remercie les dieux même si je ne crois pas en leur existence...

J'ai donc eu le plaisir de côtoyer mes anciens professeurs, de discuter avec eux comme un des leurs. Cette année-là, je pratiquai ma profession dans les meilleures conditions possible.

Quant à mon enseignement, je redonnai le cours intitulé *L'Être humain* (philo 301) en première session et le cours *Visions du monde* (philo 201) en deuxième session.

Je réétudiai dans le cours d'anthropologie philosophique les mêmes auteurs : Marx, Freud, Marcuse, Sartre, Teilhard de Chardin, mais comme j'avais plus de temps, je pus les approfondir et étoffer mieux mes exposés théoriques. J'ajoutai aussi au cours une dimension épistémologique, une réflexion critique sur la valeur et les limites de chacune de ces conceptions, celles inspirées des sciences humaines, sociologie et psychologie, celles inspirées de la tradition philosophique et théologique.

En ce qui concerne le cours *Visions du monde* (philo 201), je fis une étude sur les grandes visions du monde ou conceptions générales de la réalité humaine dans la culture actuelle, c'est-à-dire la vision religieuse, la vision individualiste, la vision politico-sociale. Je travaillai cette étude dans une perspective descriptive [256] plutôt qu'une perspective marxiste, ce qui sera le cas deux ans plus tard.

De plus mon étude sera surtout centrée sur la culture québécoise. J'étudierai : la vision religieuse traditionnelle, les représentations religieuses dans le christianisme québécois ; la vision individualiste, l'existentialisme québécois tel que représenté par André Moreau et François Hertel ; la vision politico-sociale, telle que représentée par le marxiste Pierre Vallières.

Cette année-là, j'ai beaucoup lu les philosophes québécois, encouragé par mon collègue Rolland Bélanger. J'ai décidé de devenir un spécialiste de l'histoire de la philosophie au Québec, j'envisageai même de retourner éventuellement parfaire ma formation universitaire ce que je ne pus faire, mais le résultat de mes recherches allait me servir plus tard pour la publication de mon livre *Le Québec philosophique* (1991).

L'année scolaire terminée, mon poste disparut, et je me retrouvai quitte pour me chercher un autre emploi.

Cette fois-ci, j'eus trois possibilités, aller enseigner à Matane ou à Chicoutimi à temps plein, ou enseigner à temps partiel au cégep Bois-de-Boulogne. Je choisis Chicoutimi.

D'autres évènements ont eu pendant cette même année une importance très grande pour moi, le décès de mon ami Yves Bourret, la prise de pouvoir par le Parti Québécois, mon premier voyage au Mexique.

J'étais ami avec Yves depuis mes premières années au collège classique. Nous nous fréquentions chaque semaine, c'était un bon copain avec qui j'aimais beaucoup discuter politique et philosophie. Un beau matin, je lui téléphone, sa mère va pour le réveiller, elle me demande de venir immédiatement car elle pense qu'il est mort. Dix minutes plus tard, j'arrive chez lui en même temps que le médecin, il était décédé d'un anévrisme cérébral durant la nuit. J'ai passé la journée avec sa mère à attendre le retour de son père qui était en voyage d'affaires et à contacter par téléphone ses parents et amis. Ce décès d'un de mes amis dans la fleur de l'âge, [257] 25 ans, m'a beaucoup touché. Il m'a fait prendre conscience de la fragilité de la vie humaine, du bonheur d'être vivant et de l'importance de vivre ce que l'on veut vivre... Je repense encore à lui.

Quant à l'élection du Parti Québécois, comme j'étais un militant indépendantiste de la première heure, ce fut pour moi et mes amis une grande joie, ce qui est très rare pour un militant de la gauche au Québec.

Voyage au Mexique (été 1977)

[Retour à la table des matières](#)

Durant l'été, au cours de cette période bénie de mes vacances académiques, je partis pour le Mexique en automobile avec mon frère Simon, mes cousins André et Guy et mon oncle, le père Antoine Mercier. Pour oncle Antoine, il s'agissait d'un voyage de reconnaissance pour préparer l'implantation de sa congrégation les Pères du St-Esprit chez les autochtones de la Sierra Madre. Pour nous les jeunes, il s'agissait d'une opportunité très intéressante d'un voyage anthropologique au cœur du Mexique.

Nous avons traversé les États-Unis en cinq jours, roulant 16 heures par jour grâce à une rotation de conducteurs. Arrivés au Mexique, nous avons vécu un mois dans un lieu historique, un ancien monastère des Pères augustiniens bâti durant les débuts de l'ère coloniale (XVI^e siècle) au centre du village actuel de Coxcatlan. Avec les bons pères, nous avons découvert la culture des autochtones vivant dans les communautés agricoles situées autour du village.

Pour moi qui avais déjà vu en Afrique noire, en Haute-Volta, des villages traditionnels ayant bien préservé leur culture « primitive », ceci me donnait un point de comparaison très intéressant. J'y ai découvert une société pauvre matériellement, ayant une technologie rudimentaire, mais efficace, une société riche culturellement surtout par sa solidarité. Ceci me donna le goût d'en savoir plus. J'avais l'intention de revenir, ce que je fis plus tard lorsque j'ai pu me libérer de l'obligation de travailler durant la session d'hiver.

[258]

Nous avons aussi visité Mexico, la mégapole, découvert l'univers social, politique et culturel des Mexicains dans la mesure du possible lors d'un court séjour. De retour à Laval deux mois plus tard, je me préparais à occuper mon poste à Chicoutimi. Je quittai définitivement la maison de mes parents du moins, c'est ce que je croyais comme je l'avais cru au moment de mon départ pour l'Afrique.

Chicoutimi (septembre 1977-août 1982)

[Retour à la table des matières](#)

Je me retrouvai donc seul, loin de mes amis dans un autre milieu. J'ai beaucoup aimé ce nouveau milieu ⁶⁹, je m'y suis fait parmi mes collègues de nouveaux amis que je fréquente encore à l'occasion trente ans plus tard.

Le cégep de Chicoutimi était un collège où l'enseignement de la philosophie était de très grande qualité. Tout comme au cégep Bois-de-Boulogne, il était possible pour les étudiants, tenant compte des nombreux cours optionnels en philosophie d'y trouver un milieu philosophique favorable. Grâce à cette situation, j'ai pu moi-même dispenser quelques cours optionnels qui m'ont permis de donner ma pleine mesure. J'y ai dispensé des cours intitulés *Le Marxisme*, *Histoire de la philosophie dans l'Antiquité* et *Le Problème de l'Absolu*. Ce dernier cours en particulier m'a permis d'approfondir la problématique de l'existence de Dieu, question qui m'a toujours préoccupé comme philosophe.

Quant au département de philosophie, c'était un département formé en partie de jeunes professeurs dynamiques et de gauche sur le plan politique (une dizaine) et de professeurs plus expérimentés (une quinzaine) ce qui a créé une chimie très propice à l'innovation pédagogique. Je me souviens d'avoir fait de l'enseignement en équipe ⁷⁰, d'avoir organisé une semaine de promotion [259] de la philosophie où nous avons invité des philosophes québécois non conventionnels, tels André Moreau, Pierre Vallières, Raoul Duguay, pour y donner des conférences.

C'était un département démocratique où l'assemblée départementale statuait sur les contenus de cours, les méthodes pédagogiques tout en respectant la liberté académique et l'autonomie professionnelle de ses membres.

⁶⁹ Chicoutimi était une petite ville de province, une capitale régionale où l'on retrouvait tous les services des grandes villes sans les inconvénients, une pépinière culturelle au niveau de tous les arts.

⁷⁰ Avec mes collègues néanmoins amis : Richard Dion, Charles Poliquin, Martin Rhéaume, Carol Lebel.

Je me rappelle de discussions mémorables en assemblée départementale sur une séquence d'enseignement des cours obligatoires axés sur la pensée marxiste, séquence que je défendais avec quelques collègues. Nous avons perdu au vote, la majorité tenant à préserver le pluralisme de l'enseignement au niveau de son contenu. Même si j'étais moi-même un existentialiste marxiste du type sartrien, je pense avec le recul que la majorité avait raison. Cette décision ne m'empêchait pas personnellement de pratiquer ma profession à ma façon.

Au niveau de mon enseignement, j'ai redonné quelques fois le cours d'anthropologie philosophique (philo 301) de la même manière qu'au cégep Bois-de-Boulogne tout en intégrant un nouvel auteur, [Albert Camus](#), m'inspirant d'un livre remarquable publié par mon collègue de l'époque [Marcel Melançon](#).

J'ai aussi retravaillé dans une perspective plus marxiste mon cours *Visions du monde* (philo 201) en collaboration avec mon collègue Jean-Noël Ringuet. Je décrivais l'histoire des grandes idéologies (visions du monde) en rapport avec l'histoire d'Occident : l'Antiquité et sa philosophie idéaliste et matérialiste, le moyen-âge et le christianisme médiéval, l'époque moderne et ses trois grandes visions du monde, le christianisme, l'idéologie individualiste libérale et le marxisme. De plus, inspiré de l'étude de Denis Monière sur [le développement des idéologies au Québec](#), j'étudiais cette même histoire des grandes visions du monde dans le contexte social et culturel québécois. C'est dans ce contexte que j'avais défendu la séquence de cours d'inspiration marxiste.

[260]

C'était aussi un département très syndicaliste, ce qui était loin de me déplaire. Dès ma deuxième année en cette institution, je fus élu représentant du syndicat des professeurs de Chicoutimi au comité élargi provincial de négociation. Ce qui prit au moins la moitié de mon temps.

Mon expérience syndicale

[Retour à la table des matières](#)

Depuis mon entrée dans l'enseignement à l'automne 1971, j'avais toujours été un militant syndical. J'avais participé activement à la grande grève du front commun de 1972, avais été un appui de mon syndicat local lorsque j'enseignais au secondaire et j'étais un membre actif dans mon nouveau syndicat. J'étais ainsi parce que je croyais, sous l'influence du marxisme, à la nécessité de lutter pour une plus grande justice sociale, pour rétablir l'équilibre du pouvoir en faveur des salariés face au patronat. Je me voulais solidaire du monde ordinaire par fidélité à ma propre famille.

Le syndicat des professeurs du cégep de Chicoutimi était un syndicat très à gauche à l'intérieur de la Fédération syndicale (FNEQ) de la CSN. Comme représentant élu, je devais représenter les points de vue de mon syndicat à la fédération, à son comité élargi de négociation provinciale en plus de présenter et tenter de faire approuver les décisions prises en comité élargi par mon syndicat local. Mon problème comme représentant syndical a été de représenter un syndicat beaucoup plus radical que la majorité des autres syndicats.

Il y avait une méfiance, injustifiée d'ailleurs, face à la présidente Francine Lalonde, à cause de sa proximité avec les nationalistes du Parti Québécois. Nous étions en négociation pour notre convention collective au moment où se préparait le référendum de 1980. Certains craignaient, à tort, que notre cause syndicale soit sacrifiée sur l'autel du référendum.

[261]

La négociation a relativement bien réussi dans les circonstances. J'avais toujours respecté à la lettre les mandats qui m'avaient été confiés, mais certains militants étaient insatisfaits de mon travail de représentant.

Après deux ans de travail intense au service de mon syndicat, j'ai pris ma retraite comme représentant syndical. Je suis toujours demeuré un militant syndical, mais je n'ai jamais plus sollicité de poste de représentant.

Voyage en Europe (automne 1981)

[Retour à la table des matières](#)

La négociation terminée, le référendum perdu, étant exténué par cette période intense de travail tant comme représentant syndical que comme professeur, je décidai de prendre une session de congé. J'étais maintenant un professeur permanent, jouissant de la sécurité d'emploi pouvant me le permettre.

Avec tante Myrielle, une enseignante à la retraite, je partis un mois en Grèce. C'est avec grand plaisir que j'ai découvert le pays des philosophes de l'Antiquité. Avec un peu d'imagination, je voyais Socrate déambuler à l'Agora, se recueillir à l'Acropole. Nous avons visité Athènes, Delphes, Olympie, Épidaure et séjourné dans les Îles grecques, la Crête, Ios, Mykonos. Ce séjour m'a redonné le goût de vivre et de philosopher.

Le voyage de ma tante étant terminé, j'ai continué en solitaire deux mois de plus. D'Athènes j'ai été à Paris, de Paris à Nice, de Nice en Corse, de la Corse à la Sardaigne, de la Sardaigne à Rome, de Rome à Venise, de Venise à Paris, de Paris à Montréal.

J'ai vraiment apprécié ce tour d'Europe, j'en ai profité au maximum pour visiter les musées, les lieux historiques. C'est de plus durant cette période que j'ai rédigé la plus grande partie de mon premier livre : *Petit livre sur ma petite philosophie* réédité dans les pages de ce livre.

[262]

Retour à Chicoutimi (hiver 1981, année scolaire 1981-1982)

[Retour à la table des matières](#)

Bien reposé après ce séjour à l'étranger, je suis revenu à l'enseignement avec plaisir. Je me suis retiré toutefois dans mes terres, à la ferme de mon ami Mario Dufour à St-Ambroise de Jonquière dans le rang 9.

Mon vieil ami Mario, un ingénieur de profession, était venu enseigner au cégep de Jonquière la prévention des accidents industriels en 1978. Il s'était acheté une petite terre en ce lieu pour faire une expérience d'élevage de veau. C'est avec plaisir que j'ai fait avec lui cette expérience agricole.

Comme Mario, je partageais mon temps entre l'enseignement et l'agriculture, entre les plaisirs de la ville et ceux de la campagne.

À la fin de la session hiver 1982, on me mit en surplus de personnel à cause de la diminution du nombre d'étudiants, je me prévalus du droit de demander un transfert volontaire dans la région de Montréal. Je fus accepté au cégep Montmorency à Laval, endroit où j'avais vécu la majeure partie de ma vie.

Lorsque je repense, avec le recul, à cette période de ma vie, j'ai beaucoup plus de bons souvenirs que de mauvais souvenirs... J'étais devenu le philosophe que je voulais être, mon premier livre malgré quelques maladresses me le confirmait...

Cégep Montmorency (1982-2002)

[Retour à la table des matières](#)

Je me suis retrouvé professeur au cégep Montmorency à l'automne 1982 et j'y ai enseigné à temps plein jusqu'à la session automne 1986. À partir de ce moment j'ai décidé de travailler à demi-temps, la session d'automne seulement, jusqu'à ma retraite en janvier 2002.

Au niveau de mon enseignement, j'ai donné quelques fois le cours *Visions du monde* (philo 201), ce cours étant offert en deuxième session. J'ai enseigné une dizaine de fois chacun, les cours d'*Introduction à la philosophie* (philo 101) et le cours intitulé *Conceptions de l'Être humain* (philo 301), enseignement [263] donné d'une façon rotative tous les trois ans pour respecter une politique départementale.

J'ai retravaillé mon cours *Visions du monde* comme à Chicoutimi, fait un historique des grandes visions du monde resituées dans leur contexte social, j'y ai ajouté une étude sur la vision féministe et la vision écologiste.

En ce qui a trait au cours *Conceptions de l'Homme* (philo 301) devenu sous la pression de féministes, *Conceptions de l'Être humain*, j'ai introduit les mêmes auteurs que précédemment : Marx, Freud, Marcuse, Sartre, Teilhard de Chardin et j'y ai ajouté une auteure, Simone de Beauvoir, à la fois pour répondre aux attentes du département et par conviction personnelle. Sur un plan pédagogique, comme j'ai toujours pensé que varier les méthodes était un gage de succès, je faisais des cours magistraux, des séminaires critiques et je faisais faire par chaque étudiant une étude sur une œuvre d'un de ces auteurs ou d'un autre philosophe contemporain pertinent, étude que j'encadrais en tutorat. Pour ce faire, j'ai pratiquement dû lire moi-même les œuvres complètes des auteurs enseignés ainsi que certaines œuvres d'autres auteurs tels Frédéric Nietzsche, Albert Camus, Roger Garaudy, Wilhem Reich, Eric From... J'ai toujours bien réussi sur le plan pédagogique avec mes étudiants, c'est ce qui explique le fait que je suis resté dans l'enseignement.

En ce qui a trait au cours d'*Introduction à la philosophie* (philo 101), je l'ai toujours donné de la même façon, ce cours a été publié en 1991 chez l'éditeur international McGraw-Hill sous le titre *Le Québec philosophique*. Je parlais des grandes questions philosophiques pour montrer qu'il existe trois grandes conceptions de la philosophie quant aux questions, la philosophie sagesse, la philosophie praxis sociale et la philosophie méthode de savoir et d'analyse. Je montrais qu'il existe comme réponses à ces questions deux types de réponses, celles des idéalistes, influencées par les religions, celles des matérialistes, influencées par les sciences. Je traçais un tableau sur l'histoire de la philosophie occidentale resituant les auteurs de chacun de ces grands [264] courants de pensée à chacune des époques. Je le faisais aussi pour l'histoire de la philosophie au Québec francophone. Je complétais par l'analyse de l'œuvre de trois philosophes représentatifs, Jean-Paul Sartre pour la philosophie sagesse, Karl Marx pour la philosophie praxis sociale et François Hertel pour la philosophie québécoise.

À partir de la réforme de l'enseignement en 1995 j'ai modifié ce cours pour tenir compte du nouveau programme et de son interprétation départementale.

J'ai ajouté à ce que je faisais avant, un nouveau chapitre sur la philosophie sur un plan formel : en premier lieu une étude de la logique traditionnelle (induction, déduction, syllogisme, sophisme), en deuxième lieu, une étude sur la philosophie comme discours argumentatif (thèse, argument, objections, réfutation des objections). Pour compléter le tout, je faisais analyser un dialogue de Platon par

tions). Pour compléter le tout, je faisais analyser un dialogue de Platon par les étudiants, *L'apologie de Socrate*.

J'ai dispensé ce cours trois fois. J'ai déjà expliqué ailleurs dans ce livre pourquoi j'étais en désaccord avec cette instrumentalisation de l'enseignement de la philosophie. L'histoire m'a donné raison... Je ne vois pas l'intérêt d'en reparler.

Quant à la vie départementale au cégep Montmorency, comme dans les autres cégeps où j'ai enseigné, il y a eu des hauts et des bas, des débats houleux sur le contenu des cours, les méthodes pédagogiques et même les politiques d'engagement du personnel.

Je ne partageais pas toujours le point de vue majoritaire. J'étais en désaccord sur la priorité d'engagement absolue donnée aux femmes selon le principe de discrimination positive, finalement le tribunal des droits de la personne nous a donné raison.

J'étais en désaccord avec certaines limitations imposées par le département sur l'utilisation de la méthode pédagogique du tutorat et lorsqu'il y a eu une décision formelle, j'ai cessé d'en faire.

[265]

J'étais en désaccord avec le nouveau programme de 1995, trop axé sur la dimension formelle de la philosophie, pas assez centré sur les grandes questions philosophiques fondamentales. Le gouvernement nous l'a imposé, je m'y suis adapté pour quelques années jusqu'au jour libérateur de ma retraite.

Je fus agréablement surpris au moment de ma retraite, qu'on m'organise un party d'adieu, je fus encore plus surpris qu'on m'ait avoué admirer mon franc parler et le fait qu'il y avait concordance entre ma vie et mes idées philosophiques. Tout compte fait, je garde malgré tout un bon souvenir de cette période de ma vie.

Avec le recul, lorsque je me remémore toutes ces discussions en assemblée départementale, je ne renie pas les positions que j'ai défendues. Cependant, je comprends mieux les positions des mes adversaires : les femmes réclamant plus de place dans l'enseignement de la philosophie, certains collègues une plus grande uniformité sur le plan pédagogique et surtout en 1995 l'acceptation du nouveau programme pour éviter l'abolition de l'enseignement obligatoire de la philosophie, contesté par les bureaucrates gouvernementaux. Si c'était à refaire, je

phie, contesté par les bureaucrates gouvernementaux. Si c'était à refaire, je tenterais d'être plus diplomate, j'essayerais plus de convaincre plutôt que de me replier sur mon autonomie professionnelle et sur ma liberté académique. J'étais sans doute fatigué de travailler dans ce contexte difficile même si j'aimais toujours l'enseignement. C'est dans ce contexte que j'ai décidé de travailler à demi-temps, décision que je n'ai jamais regrettée.

J'ai toujours voulu être d'abord un philosophe et c'est pour gagner ma vie matériellement que j'étais professeur de philosophie. Ce sont mes écrits comme philosophe *Mon petit livre sur ma petite philosophie* publié en 1985 et son *Postscriptum...* publié en 2008 auxquels j'attache le plus d'importance, même si je suis fier et heureux d'avoir pu publier une partie de mon enseignement, particulièrement mes recherches sur l'histoire de la philosophie au Québec en 1991.
[266]

Ma vie en dehors de l'enseignement

[Retour à la table des matières](#)

Comme philosophe, même si j'ai toujours été un militant de la gauche (j'étais là, le jour du premier congrès du Parti Québécois comme au premier congrès de Québec Solidaire), j'ai toujours considéré la philosophie d'abord comme la recherche de la sagesse. Même si j'ai été pendant plusieurs années un militant de la CSN, la centrale syndicale la plus à gauche en Amérique du Nord, jamais mes amis marxistes ne m'ont convaincu du fait que la réalité humaine n'est que sociale et politique. Je me suis toujours méfié du dogmatisme quel qu'il soit. J'ai toujours pratiqué la philosophie à l'image de mon maître Socrate, qui sans prétendre tout savoir, usait au mieux de sa raison pour orienter sa vie quotidienne. Il y a toujours eu chez moi un certain scepticisme, un certain stoïcisme et un certain épicurisme comme chez mon maître Montaigne. En termes plus contemporains, je suis un existentialiste québécois militant de gauche qui n'a pas oublié les penseurs de l'Antiquité.

Étant libéré de l'enseignement sept mois par année j'avais alors du temps pour faire autre chose, pour vivre autrement. Étant un adepte de la simplicité volontaire

je pouvais me le permettre matériellement. Je pouvais fort bien vivre avec la moitié de mon salaire de professeur de cégep rendu à son niveau maximal à cause de mes quinze années d'expérience.

Je serai toujours reconnaissant à la direction du cégep Montmorency de m'avoir laissé pratiquer ma profession de cette manière, une bonne convention collective aidant.

Mes voyages

[Retour à la table des matières](#)

Si j'ai choisi comme profession l'enseignement, c'est lié au fait que pour un diplômé en philosophie c'est sans doute le travail le plus intéressant, permettant de faire de la recherche par soi-même tout en ayant la possibilité de la communiquer à ses étudiants. C'est aussi lié au fait que c'est un des rares domaines où l'on a des vacances d'hiver et des vacances d'été surtout, suffisamment [267] longues pour pouvoir voyager, ce qui était pour moi une richesse inestimable compensant les inconvénients du métier. D'ailleurs, il y a toujours des inconvénients à travailler. Le travail n'est pas le loisir...

J'ai toujours aimé voyager, ceci depuis mon enfance. À cette époque, visiter la parenté dans les différentes régions du Québec (Montréal, Québec, Saguenay-Lac-Saint-Jean, Abitibi, Mauricie, Côte-Nord, Gaspésie) était notre loisir familial de prédilection. Dès que j'ai touché un salaire, je n'ai jamais hésité à utiliser mes moyens financiers pour découvrir le vaste monde. Durant mes vacances d'été, j'ai donc visité l'Europe de l'Ouest (France, Italie, Grèce, Espagne, Grande-Bretagne, Portugal), l'Europe de l'Est (Pologne, Tchécoslovaquie, URSS) ainsi que l'Amérique du Nord (Canada anglais, États-Unis, Mexique), l'Amérique Centrale (Guatemala, Belize, Salvador et Cuba) sans oublier l'Afrique (Maroc, Algérie, Tunisie en Afrique du Nord, Kenya, Tanzanie, Zimbabwe, Burundi, Rwanda, Mozambique en Afrique Noire et Madagascar). Il me resterait à visiter l'Asie, l'Amérique du Sud et l'Australie, ce que j'aimerais pouvoir faire si cela m'était possible financièrement.

J'ai toujours été un adepte du tourisme social, du voyage à bon marché, sac au dos, préférant les petits hôtels locaux et les restaurants fréquentés par le peuple, utilisant les transports en commun, trains, autobus, bateaux, avions lorsqu'il est impossible de faire autrement. Je partais de préférence d'un à deux mois pour avoir le temps de découvrir les gens et les lieux.

J'ai beaucoup appris et compris beaucoup de choses à côtoyer mes semblables.

Ce que j'ai retenu de mes voyages est peut-être aussi important que ce que j'ai retenu de mes lectures, mais même si ce n'était pas le cas, j'ai eu beaucoup de plaisir à les faire, cela a été parmi les meilleurs moments de ma vie. Comme un bon épicurien, j'ai su profiter de la vie.

[268]

Mes voyages en Europe de l'Ouest m'ont donné l'occasion de visiter les principaux lieux historiques que j'avais d'abord connus par mes cours d'histoire. J'ai particulièrement beaucoup apprécié visiter la France, l'Italie, l'Espagne, la Grèce. J'ai beaucoup aimé en particulier les lieux où mes philosophes favoris ont vécu : le Paris de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir, les lieux qu'ils fréquentaient, la Sorbonne, le café de Flore, la Rotonde, le lieu de leur inhumation au cimetière de Montparnasse ; le Londres de Karl Marx, la bibliothèque où il a fait ses recherches ; l'université de Salamanque où Miguel Unamuno a été professeur et recteur. Chaque fois que j'ai eu l'occasion de retrouver les lieux qui ont été significatifs pour un philosophe, j'y suis allé. J'ai été voir la maison de René Descartes à Châtellerauld, le musée consacré au philosophe Alain à Mortagne, au Perche, la terrasse où Nietzsche aimait beaucoup déambuler à Nice, la maison du philosophe Maïmonide à Cordoue, les lieux fréquentés par Nicolas Machiavel à Venise, l'université où le pape Jean-Paul II a enseigné à Lublin, l'académie des sciences à Moscou où j'ai rencontré un professeur de philosophie spécialiste de la philosophie occidentale contemporaine sans oublier ma rencontre avec un collègue de l'université de Porto au Portugal.

C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai voyagé en Europe et redécouvert ce que je ne connaissais auparavant que de façon livresque.

Quant à l'Afrique, j'y suis allé trois fois, Afrique du Nord (1975) et Afrique Noire (1971, 1985). J'ai passé un mois au Maroc, en Algérie, en Tunisie. C'est en

Algérie que j'ai compris la rancœur de ceux qui avaient subi la colonisation française, rancœur en grande partie justifiée. J'y ai vu aussi l'influence plus ou moins néfaste de l'Islam, une société patriarcale inégalitaire entre les hommes et les femmes. La rectitude politique ne m'empêchera pas de dire que cela m'a déplu et me déplait encore. J'ai rencontré évidemment comme partout des gens bien, ouverts d'esprit et fraternels, c'est sans doute avec ces gens qu'il faut compter pour pouvoir cohabiter d'une façon harmonieuse, particulièrement chez nous.

[269]

En ce qui concerne l'Afrique Noire, j'y ai découvert des sociétés pauvres matériellement, mais riches fraternellement, j'y ai découvert des gens mal pris qui voudraient s'en sortir, mais qui font face à des obstacles quasi insurmontables, victimes de l'organisation économique internationale qui ne leur laisse aucune chance, victimes de leurs mauvais dirigeants politiques, victimes de leur retard culturel. Peu de gens désirent vraiment les aider. Ils devront apprendre à s'aider eux-mêmes. La solution se trouve en Afrique.

J'ai aussi compris que tous les êtres humains se ressemblent fondamentalement, qu'ils ont les mêmes besoins, qu'ils recherchent le bonheur, que ce qui compte le plus n'est pas nécessairement l'abondance de biens matériels, mais le fait de se sentir épanoui au niveau de son travail, de ses loisirs et d'avoir une vie affective satisfaisante. Les besoins sont les mêmes, mais leur satisfaction peut prendre différentes formes dépendant du contexte social et culturel.

J'ai été deux fois en Europe de l'Est, Pologne (1979), URSS (1990) et aussi à Cuba (2009). C'est en allant sur place que j'ai compris pourquoi le socialisme réel n'a pas fonctionné. En Pologne j'ai eu beaucoup de difficultés à trouver un seul communiste convaincu durant cinq semaines de voyage d'études. Je n'ai pas été surpris l'année suivante de la contestation du mouvement Solidarité. Un communisme d'imposition étrangère n'est jamais véritablement accepté, les Polonais ne voulant aucunement renoncer à leur nationalisme. J'ai compris aussi les causes de l'inefficacité économique des pays communistes, une économie pas assez orientée sur la consommation répondant aux besoins de ses citoyens. À quoi bon travailler s'il n'y a rien à vendre dans les magasins ? On se retrouve dans un univers de fonctionnaires plus ou moins négligents, démotivés, qui se replient sur leur vie privée puisque de toute façon rien ne peut changer puisqu'il n'y a pas de

privée puisque de toute façon rien ne peut changer puisqu'il n'y a pas de critique démocratique possible.

J'ai constaté la même chose en URSS (1990) et à Cuba (2009). Un régime qui n'est pas démocratique, donc qui refuse la critique [270] ne se réajuste pas lorsque cela devient nécessaire. Il perd son soutien populaire, il se maintient par la force d'inertie sur le plan économique, par la répression sur le plan politique et par la censure sur le plan culturel. Les dirigeants des pays communistes, avec la complicité d'une partie de leur population, ont trahi l'idéal marxiste, ce que je ne suis pas prêt à leur pardonner comme philosophe marxiste. Même si je crois encore en une société plus juste et plus égalitaire, je pense que ceci doit se faire dans un cadre démocratique qui respecte les droits individuels. Mes voyages dans les pays communistes m'ont fait comprendre beaucoup de choses autant que mes lectures de la littérature marxiste publiée chez Maspero.

J'ai été aussi en Amérique centrale (2000) et au Mexique, mais le Mexique n'est pas pour moi qu'un lieu de passage, j'y ai été plus d'une vingtaine de fois, j'y ai vécu l'équivalent de cinq ans de ma vie.

Mon Mexique (1987-2010)

[Retour à la table des matières](#)

À l'hiver 1987, j'ai étudié l'espagnol au Mexique durant quatre mois, à l'université dans la ville de Tampico où vivait oncle Antoine Mercier. Comme mon intention était de vivre dans le Sud l'hiver, étant libéré de mon travail de professeur durant la saison froide, j'ai choisi d'apprendre l'espagnol pour pouvoir profiter pleinement de mes séjours.

Je suivais neuf heures de cours d'espagnol par semaine ainsi que le cours de philosophie dans l'Antiquité dispensé par mon oncle à la faculté de philosophie de l'I.E.S.T., une université privée de cette ville. Cet apprentissage m'a permis de posséder suffisamment la langue pour pouvoir intégrer la société mexicaine durant l'hiver, ceci pendant une vingtaine d'années.

Au cours des hivers suivants, pour parfaire ma connaissance de l'espagnol, j'ai fait pour moi-même de la traduction de l'espagnol au français, d'une histoire

de la philosophie au Mexique et d'une partie des œuvres du philosophe Lucien. Malheureusement, [271] je n'ai jamais pu publier ces traductions, mais qu'importe, le but étant de bien apprendre la langue.

Comme mon oncle Antoine enseignait la philosophie et qu'il enseignait aussi le français, j'ai eu moi aussi l'occasion de faire un peu d'enseignement pour le remplacer à l'occasion. J'aurais pu entreprendre une nouvelle carrière d'enseignement du français au Mexique, cependant j'ai préféré continuer à travailler durant l'automne au cégep Montmorency. En cinq mois de travail, je gagnais suffisamment pour bien vivre toute l'année et vivre dans le Sud l'hiver. J'ai choisi de vivre comme un bon épicurien, comme un disciple d'Aristippe de Cyrène peut-être. Jamais je n'ai regretté ce choix...

Chaque hiver je passais trois mois au Mexique (mi-janvier à mi-avril), un mois à Tampico pour aller rencontrer mon oncle et mes amis mexicains, les deux autres mois à visiter différentes régions du Mexique. J'ai été à peu près partout en terre mexicaine.

J'ai pu me familiariser avec la civilisation méso-américaine par mes lectures, mais surtout en visitant les principaux sites archéologiques (Teotihuacan, el Tajin, Uxmal, Tulum, Chichen Itza). J'ai découvert le Mexique colonial et son histoire, Mexico, Puebla, Querétaro, Guadalajara, Guanajuato, Morelia, Oaxaca, pour ne citer que les villes que j'ai le plus appréciées. J'ai beaucoup vécu sur le bord de la mer, Tampico, Veracruz, Tecolutla (sur le golfe du Mexique), Mazatlán, Zihuatanejo, La Penita de Jaltemba (sur le Pacifique).

J'ai découvert une civilisation avec son histoire, sa culture et son art de vivre.

J'ai beaucoup apprécié mes contacts avec les Mexicains, leur gentillesse et leur ouverture face aux étrangers. J'ai découvert un peuple religieux influencé par le catholicisme comme dans le Québec d'avant la Révolution tranquille, ayant un grand sens de la famille. Je les ai vus évoluer pendant ces vingt dernières années, ou du moins changer leur approche de la vie, comme il en [272] a été de même des Québécois avec la Révolution tranquille, je les ai vus devenir plus individualistes et plus consommateurs sans vendre leur âme au capitalisme américain, au moins pour une grande partie de la population, celle qui appuie les idéaux de la gauche...

J'ai vécu dans ce pays sans doute les plus belles années de ma vie, ce que personne ne pourra jamais m'enlever...

Ma vie à Rivière à Pierre (1992-2010)

[Retour à la table des matières](#)

En 1992, j'ai décidé comme Montaigne de me retirer dans mes terres. J'ai gardé un pied-à-terre à Montréal sur le Plateau Mont-Royal pour la période où je travaillais et me suis acheté une maison patrimoniale dans le village de mon grand-père Chrétien, village situé dans le comté de Portneuf, à l'ouest de Québec.

Il s'agissait d'un village forestier, un lieu de chasse et pêche très agréable. J'ai renoué avec mes racines, le lieu d'origine de ma famille. Je vivais là au moins le tiers de mon temps, le consacrant à la pêche, la moto, l'entretien de ma propriété et la lecture. J'y ai vécu durant dix-huit ans la vie d'un philosophe solitaire partageant son temps entre le travail manuel et le travail intellectuel, la vie de loisir qui me plaisait tout en pratiquant la simplicité volontaire.

Durant cette période j'ai beaucoup lu. J'ai complété ma lecture des œuvres complètes des auteurs que j'enseignais, Karl Marx, Sigmund Freud, Herbert Marcuse, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Albert Camus, François Hertel, ainsi que d'autres auteurs tels Montaigne, le philosophe Alain, Jean-François Revel, Raymond Aron, des auteurs me touchant particulièrement. J'ai aussi lu les trois tomes de *l'Histoire de la philosophie* et les œuvres des Stoïciens de l'Antiquité, livres publiés dans la Pléiade, ainsi que l'œuvre d'Épicure et de Lucrèce. J'ai lu de plus la Bible d'un couvert à l'autre pour retrouver le fondement de la culture occidentale. J'ai lu attentivement et avec beaucoup [273] de plaisir pendant mes temps libres par rapport à mes périodes de travail. J'ai aussi trop peu écrit probablement...

Ma vie plus privée (1971-2010)

[Retour à la table des matières](#)

Au niveau de ma vie plus personnelle, j'ai plus ou moins choisi de demeurer un célibataire. Quand j'étais jeune, j'ai dû consacrer toutes mes énergies à me tailler une place sur le plan professionnel, à l'âge mûr dans le milieu où j'étais, autour de la trentaine, je n'ai pas rencontré la personne qui me convenait. De toute façon j'aimais vivre seul, libre de faire ce que je voulais sans rendre de comptes à autre qu'à moi-même. Je ne regrette aucunement d'avoir choisi de vivre cette façon surtout lorsque je constate que la plupart de mes amis et connaissances qui se sont mariés, ont par la suite divorcé et doivent payer encore aujourd'hui des pensions alimentaires ou se faire saisir la moitié de leur pension. La femme a sans doute été victime du patriarcat, les féministes avaient sans doute raison de lutter pour que la situation change, mais je n'ai jamais accepté de payer personnellement pour toutes les injustices faites par les hommes aux femmes depuis les débuts de l'humanité.

Comme un bon épicurien, j'ai vécu seul, sans être aucunement esseulé. J'ai toujours eu de bons amis et même parfois à l'occasion de bonnes amies, mais c'est seulement sur le tard que j'ai décidé de vivre en couple avec mon amie Dolorès, une amie connue dans ma jeunesse, perdue de vue pendant plusieurs années, retrouvée par hasard il y a quelques années, alors qu'elle était devenue veuve et grand-mère. Je pensais bien finir ma vie seul, il en sera peut-être autrement. Comme tout être humain, j'ai dû dans la vie faire face à certaines épreuves, ma mère est morte lorsque j'avais trente-trois ans, mon père lorsque j'en avais quarante-sept. Il est toujours difficile de se séparer de ceux qui nous aiment... C'est malheureusement le destin de l'être humain d'être mortel, c'est aussi ce qui donne à la vie tout son prix.

[274]

Aujourd'hui, dans la soixantaine, je sais que je suis dans la dernière étape de ma vie, qu'il faudra un jour partir définitivement, en bon épicurien je l'accepte...

Ma retraite (2002-...)

[Retour à la table des matières](#)

En 2002, j'ai obtenu de mon employeur la permission de partir à la retraite, ceci me fit le plus grand des plaisirs, n'ayant pas réellement financièrement besoin de mon travail pour vivre matériellement depuis cinq ans au moins, mais ne pouvant partir sans ma pension n'étant pas totalement indépendant de fortune.

J'ai continué alors à mener la même vie studieuse, faite de lectures, de voyages et d'écriture. J'ai entrepris de rédiger un postscriptum à mon premier livre de philosophie existentielle, ce que j'ai terminé en 2009.

J'ai voulu vivre comme un philosophe, j'ai vécu comme un philosophe, c'est ce qui est à mes yeux le plus important.

Je sais bien que je suis à la dernière étape de ma vie qui ne peut se terminer que par la mort, mais comme Sisyphe dont parlait Camus, j'ai été, je suis encore tout de même heureux. Ma vie a eu le sens que j'ai bien voulu lui donner.

Fragments de philosophie existentielle

Quelques considérations philosophiques en guise de conclusion

[Retour à la table des matières](#)

J'ai toujours pensé que la philosophie était plus une sagesse et un art de vivre qu'un véritable savoir. J'ai toujours pensé qu'il faut réfléchir par soi-même et pour soi-même pour orienter son action individuelle et pour participer judicieusement à la vie collective. J'ai toujours regardé la réalité humaine du point de vue de l'individu que j'étais. J'ai toujours été par ma nature, un individualiste humaniste.

J'ai eu des maîtres, de grands maîtres, ceux de l'Antiquité : Jésus de Nazareth, tel que présenté par l'Évangile, Socrate tel que présenté par Platon, Épicure et son disciple Lucrèce ; ceux de [275] l'époque actuelle : Jean-Paul Sartre et Albert Camus particulièrement sur les questions existentielles, Karl Marx et Herbert Marcuse sur les questions politiques et sociales.

J'ai toujours philosophé pour mon propre salut comme le disait le philosophe Alain.

De Jésus de Nazareth, j'ai retenu une attitude d'acceptation et de bonté envers mon prochain qui s'appelle le sens de la fraternité humaine qui aide grandement à traverser l'existence. Je ne sais pas si Dieu existe, mais s'il existe, il est sans doute plus comme le Père Céleste dont parlait Jésus que comme ce qu'en ont dit les théologiens.

De Socrate, j'ai retenu qu'il vaut la peine de consacrer sa vie à la recherche de la vérité, de toujours vivre en fonction de ce que l'on pense tout en conservant toujours un doute raisonnable sur les questions ultimes, l'existence de Dieu et d'une vie après la mort...

D'Épicure et de son disciple Lucrèce, j'ai retenu qu'étant donné la brièveté de la vie et l'incertitude face à l'existence des dieux et d'une vie après la mort, vaut mieux profiter au maximum de la vie actuelle, profiter de tous les plaisirs, ceux du corps, mais surtout ceux de l'esprit. J'ai toujours été un épicurien tout en étant humaniste.

Jean-Paul Sartre m'a appris que j'étais un individu libre et responsable de son propre destin, que j'avais ma vie entre mes mains, que je n'avais qu'à me réaliser.

Mon ami Camus m'a sorti de l'intellectualisme de Sartre pour me rappeler qu'il y a aussi le corps, que la vie se vit aussi au niveau de la passion et des plaisirs du corps et l'esprit.

Quant à Marx et à son disciple Marcuse, ils m'ont appris qu'il serait souhaitable de vivre dans une société plus égalitaire et plus juste pour l'ensemble des êtres humains. Je partage toujours cet idéal, mais je dois constater l'infâme trahison des disciples politiques de Marx particulièrement Staline et Mao Tsé-toung. Platon [276] voulait que les philosophes aient le pouvoir, ils l'ont eu et s'en sont montrés fort indignes...

Je ne prétends pas être un grand philosophe, d'en être un petit me suffit. Mais il n'en demeure pas moins que la philosophie a été mon guide à travers toute mon existence, elle m'a permis de mieux vivre et de vivre heureux autant que faire se peut...

[277]

Fragments de philosophie existentielle
REMERCIEMENTS

[Retour à la table des matières](#)

Je tiens à remercier le père Antoine Mercier et monsieur Denis Giroux d'avoir accepté généreusement de faire la critique de mon manuscrit. Je tiens aussi à remercier madame Odette Mercier d'en avoir fait patiemment la dactylographie. Je tiens particulièrement à remercier madame Michèle Gagnon d'avoir fait le travail d'édition de ce bouquin.

[287]

Du même auteur :

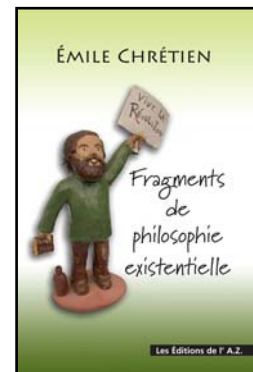
Le Québec philosophique, éd. McGraw-Hill, collection Savoir-Plus, 1991.

Pour rejoindre l'auteur :

Émile Chrétien
12200 Route Pauzé
Entrelacs, Qc J0T 2E0



Les classiques des sciences sociales



Ce volume est disponible *gratuitement* dans la bibliothèque virtuelle de l'organisme à but non lucratif, à vocation éducative et sociale, *Les Classiques des sciences sociales*, à l'adresse suivante :

http://classiques.uqac.ca/contemporains/chretien_emile/fragments_de_philo/fragments_de_philo.html